

VALERY ALEFF

LA QUETE DU BONHEUR

Quelque chose traîne à terre et on le ramasse pour ne pas marcher dessus. Cela risque d'être une crotte de chien et on ne veut pas traîner cette crotte partout, même si on adore ce chien. Supposons que ce chien vous morde un doigt et que le sang coule à flots ; pas tout à fait. Il coule quand-même et on aime le chien qui a mordu ce doigt. On embrasse la cicatrice et on lèche le sang ; et s'il coule à flots, on le boit à grandes gorgées. Mais la crotte, c'est différent. Il paraît que l'urine est bonne pour la santé ; il y a des choses qui ne sont pas bonnes pour la santé. Et elles ne sont pas bonnes.

On ramasse ce quelque chose pour ne pas mourir au milieu des excréments ; on ne meurt ni au milieu ni aux environs de ce quelque chose. Si c'est un bout de papier, on le met dans une chemise et on écrit « Dossier » au milieu de la chemise. Et une nouvelle vie commence, comme elle le fait quand on veut qu'elle commence, au lieu de se terminer avant de commencer. Ou elle ne commence pas car rien ne commence ; tout dure, perdure et les semelles sont chargées de papiers qui collent à ces semelles et à la vie. Tout colle à la vie qui ramasse tout ce qui lui tombe sur la tête, tout ce qui traîne par terre. Mais la mort est au ciel ; elle ne traîne ni par terre ni en l'air. C'est un cadeau de Dieu.

Il faut ramasser quelque chose ; et même s'il n'y a rien à ramasser, on fait semblant. On ramasse quelque chose. Un bout de papier où il y a quelques mots illisibles. On lit ces mots et on comprend ce qu'ils disent, même s'ils ne disent rien. On est content ; l'essentiel est d'être content, sinon on meurt à petit feu ou à grand feu, selon le choix. On fait son chemin et ça se passe d'une manière ou d'une autre. Il faut que ça se passe, sinon ça ne va pas. On avance et le temps s'écoule et coule. Il y a une pensée qui arrive au galop et on la chasse si elle est inutile. Mais il y a des pensées utiles et pour qu'elles soient encore plus utiles, il faut ramasser ceci et cela. On le ramasse, on la ramasse. On la (ou le) met dans son lit et une fois de plus on est content et presque heureux.

Si on ne ramasse rien, on est malheureux et ce n'est pas bien. Et ce qui n'est pas bien n'est pas bien, on est bien d'accord. On rencontre ce qui n'est pas bien sur le chemin qui indique la direction du temps et même sa longueur. On mélange le temps et l'espace parce qu'on ne comprend rien à la vie, même si on lit tous les bouts de papier qu'on trouve sur son chemin ou sur celui de quelqu'un d'autre. On lit un bout de papier et on se dit : « C'est Dieu qui a écrit ça. C'est une révélation. Tout est clair, malgré le fait que je ne sois pas encore dans l'Au-delà. Je suis dans ma chambre et je vois clair ce qu'il y a à voir et même plus, même plus. Quelle lumière, quelles couleurs ! » Et puis tout s'éteint et on reste dans la nuit des temps.

Vous ramassez un peu de lumière et vous la portez dans votre poche – au cas où. Supposons qu'il n'y ait plus de lumière et que la lumière ne fasse pas son apparition lumineuse, même si vous dites, « Lumière, tu dois venir. Pas nécessairement du ciel : il y a de la lumière sous terre. Peu importe d'où tu viens, mais tu dois venir. C'est un ordre. » Mais la lumière ne vient pas car elle n'est pas à vos ordres et vous sortez une petite lumière de votre poche. Ce n'est ni une torche électrique ni une bougie – juste une petite lumière. Ça suffit pour vivre au-delà de cent ans, paraît-il. Et vous vivez en pleine petite lumière. Appelez ça les feux de la rampe, si vous voulez. Vous le voulez et vous voilà sur une scène que le monde entier regarde. Et le monde vous applaudit parce que vous êtes sur une scène et

pas dans les coulisses où personne ne vous voit, à l'exception des machinistes. Ils ne sont pas beaux, ces machinistes. Ce n'est pas la peine.

On ramasse un bout de papier et on constate que rien n'est écrit sur ce bout, ce qui ne veut pas dire que tous les bouts qu'on trouve par terre et parfois en l'air – accrochés au plafond – sont dépourvus d'écritures lisibles et illisibles. On décroche, on ramasse et on lit un poème qu'on ne comprend pas car il y a des poèmes hermétiques qui vous regardent, mais ne vous disent rien. Vous, on, ils regardent tous les poèmes et les poèmes le, les, vous regardent. On appelle ça le regard d'un sourd ou celui d'un aveugle. Un aveugle regarde et sourit. On lui dit qu'on lui montre un poème à peu près illisible ; il le regarde et dit qu'il ne comprend rien, pas un mot. Et pourtant ce mot – sans parler des autres mots – le regarde fixement.

On ramasse et on ne ramasse pas parce qu'on se dit « à quoi bon » et ça décourage tout de suite, même si on se donne la peine d'essayer encore une fois. On ramasse encore un bout, deux bouts et on est à bout, comme on dit quand on ne sait que dire et qu'on joue avec des mots, faute de mieux, faute de ballons et d'échecs. À quoi bon ; on ne dit plus rien et ce rien se met à grossir pour devenir quelque chose. Et ce quelque chose se met à grossir pour devenir quelqu'un. Et ce quelqu'un grossit et il exagère ; alors il fait un régime et devient quelque chose. On ramasse cette chose et on la met sur son bureau pour la contempler à loisir, comme si cette chose était belle. Elle ne l'est pas et on se dit « à quoi bon » ; puis on ajoute « tant pis » et une fois de plus on est heureux parce qu'on a dit quelque chose et qu'on a vu cette chose ou une autre chose. On se dit qu'on n'est ni muet ni aveugle. Qui sait. Seule la surdité le sait et il faudrait l'interroger à ce sujet.

Il faut vivre et il y a des spectacles qui continuent et s'interrompent de temps en temps. On entre sur scène et on dit que ce n'est rien et le monde applaudit car il ne fait qu'applaudir, sourire et tuer ce qui bouge. D'abord on fait l'amour à tout ce qui bouge et puis on tue ce qui ne bouge plus. On appelle ça un « coup de grâce ». On dit : « De grâce, un coup de grâce ! » et on assomme celui qui parle ou ne parle plus.

Et on lit sur un bout de papier : « Gouvernante des enfants du Roi-Soleil, elle en tombe amoureuse. » Elle tombe amoureuse des enfants ? La pédophilie est toujours à la mode et on ne lit plus le magazine qui tombe sous l'œil de celui dont la main ramasse toujours quelque chose. On est dégoûté à juste titre ; on ne lit plus rien pendant un mois. Puis on recommence à lire et on apprend que toutes les gouvernantes deviennent reines et richissimes. De même pour les infirmières. Mais il n'y a plus de soleil ; il y a un nuage gris.

On reçoit des idées ; on les donne à quelqu'un et il y a un échange qu'on appelle *potlash* ou autrement. On lâche un pot de vin et tout va bien parce que les pots et les vins arrangent les choses et même les êtres. Tout s'arrange et on a l'impression d'assister à une parade militaire. Tout s'aligne, tout brille et le bruit est agréable, à la différence d'autres bruits associés à la guerre. C'est de la musique après tout et la musique passe avant toute chose, même avant la guerre et la paix. On écoute,

on regarde et on s'endort : on a sommeil et c'est compréhensible, étant donné le nombre de siècles qu'on est là, fidèle au poste, fidèle aux époux et épouses.

On se réveille et on ramasse une réalité qui n'est pas tout à fait la même ; elle n'est pas différente non plus, si bien qu'on se dit que plus ça change, etc. Ça change, ça ne change pas et tout va bien car ça ne peut pas aller autrement. Soit ça va quelque part, soit ça ne va pas du tout. On est cloué à quelque chose ; c'est peut-être une place ou un espace. Ou le temps ; on choisit le temps et on reste cloué à ce temps, comme s'il n'y avait pas d'autres temps aux environs de la ville où on habite. Il y a plusieurs temps et plusieurs espaces ; on se prélassé dans ces espaces et dans ces temps. Ils sont parallèles et triangulaires ; quantiques, par-dessus le marché. On se range du côté de la mécanique et ça marche.

On ne ramasse plus rien et on est content une fois de plus : on ne doit pas se baisser pour ramasser ceci et cela. Surtout cela. On ne ramasse ni cela ni ceci et on meurt de faim et d'autres problèmes car ce ne sont pas les problèmes qui manquent ; et on meurt de tous ces problèmes sans exception. Parfois on trouve un problème qui n'est pas mortel et fatal et par conséquent on n'en meurt pas. On en fait une maladie, plusieurs maladies, et toutes ces maladies sont fatales et font du mal. Le mal passe, le bien aussi. Ce qui reste ne rime à rien, et quand il n'y a pas de rimes à portée de la main, on n'a pas envie d'écrire un poème, quoiqu'une multitude de poèmes se moquent des rimes. Mais une fois de plus, tout ça ne rime à rien, et on ajoute ce rien à d'autres riens. On ramasse tous les riens qu'on trouve sur son chemin et on les met dans une boîte.

Un petit rien vous dit tant de choses que vous n'arrivez pas à digérer ce qu'il vous dit ; en tout cas, pas tout de suite et même après une heure de réflexion vous ne digérez rien du tout. Vous avez la colique et vous vous dites qu'il vaut mieux ne rien savoir du monde et ne pas aller aux toilettes toutes les deux minutes. Vous ne savez rien de ce qui se passe, mais vous allez aux toilettes malgré votre envie de ne rien savoir. Vous allez aux toilettes, à la salle de bain et l'eau vous accueille partout, comme pour vous rappeler que votre corps, votre substance, sont composés d'eau et pas de chair. La chair n'est donc ni chère ni très importante. Vous êtes l'eau et vous coulez vers la mer ou l'océan pour rentrer dans le jeu. Quel jeu ? Celui des éléments. Élémentaire.

Être un élément est un rêve de panthéiste. Tout est nature ; Dieu aussi. Eux aussi. Le rapport avec Dieu est réglé une fois pour toutes. Puis il y a une fois de plus et tout ne se passe pas aussi bien qu'on pense et qu'on espère. Rien ne se passe, mais on n'est pas couché dans l'obscurité pour autant. On avance, marche, on ramasse des choses sur le chemin. Le chemin est généreux : il met beaucoup de choses à votre disposition, en dehors des paysages et des monuments historiques. Ils sont là aussi et vous ne les ratez pas, d'autant que vous avez tous les guides touristiques à votre disposition. Les paysages ne vous ratent pas non plus. Vous glissez sur une peau de banane et de cette façon vous vous unissez au paysage, à la nature et à Dieu qui ne vous regarde pas.

Le chemin est éclairé : vous avez sorti votre lampe de poche. Il y a des lampes de poche, des bougies de poche et des guides de poche. Dans sa poche, on peut tenir le monde entier ; et pourtant la

poche n'est pas très grande parce que le monde est petit. On est petit aussi ; on est à la mesure du monde. On est un micro-monde ; rien d'étonnant qu'on reflète toute l'humanité et son histoire. Et l'histoire de cette histoire. On reflète tout ; on est un miroir ambulant, une encyclopédie marchante, marchande, une mappemonde, une *map*, une onde, une sonde. On parle toutes les langues et on fraternise avec tous les habitants de la terre et de la mer. On se noie une fois de plus ; on coule à pic. Mais on est heureux car c'est la mer et la mère, par conséquent. On est de nouveau dans le ventre (et dans l'âme) de sa mère ou de toutes les mères, de tous les océans.

Les ventres sont partout ; les mères non. Vous avez une mère, plusieurs âmes sœurs et trois pères au moins. Au moins, de moins. Alors, vous n'avez qu'un seul père qui ne s'occupe pas de vous. Vous êtes dans un orphelinat où chaque orpheline est votre sœur et votre mère sans doute car tout est lié dans le monde, surtout s'il s'agit d'une famille. Vous faites l'amour avec votre mère, votre sœur, votre frère ; et tous les neveux rentrent dans le jeu. Tout le monde s'aime et c'est bien, c'est bien, dit la Mère qui est aussi la Nourrice. Elle nourrit ses enfants et ses seins montrent la générosité du monde, son lait, son jus. Tout coule de nouveau et on boit tout ce qui coule parce que ça n'arrive pas tous les jours.

Tous les jours recommencent, comme d'habitude. C'est pour ça qu'il s'agit de *tous* les jours, pas d'un jour solitaire, perdu dans un désert. Ce n'est pas la peine de décrire la vie de ce jour-là et il sait qu'il ne mérite pas notre attention. Il ne mérite rien du tout et une fois de plus on ramasse des riens et des dus, même si on n'en trouve pas beaucoup. On trouve un du et trois riens ; pas trois fois rien. Le rien est un peu plus grand que le du. Ce ne sont pas des rivaux ; ce sont des jumeaux. Ils sont là et rien ne peut les séparer – même pas une analyse, une étude philosophique et psychologique. Vous les étudiez et vous vous dites qu'ils sont bien où ils sont. Ils sont et c'est suffisant pour leur bonheur, pour notre bonheur et pour le bonheur du monde entier. Le monde est bien là où il est. Dieu l'a créé aussi bien que les quatuors de Beethoven. Il est aussi bien et incompréhensible que les derniers quatuors de Beethoven.

Les jours noirs arrivent et partent ; les jours blancs les remplacent. Les jours blancs sont plus roses que les jours noirs. Ils sont aussi roses que la rose, leur archétype. Les roses et les mimosas volent dans l'air du soir et du matin. On peut voler avec elles pour faire un avec la nature et la beauté puisque la beauté n'est pas artificielle ; elle est organique et grandit avec le cosmos qui continue à se répandre partout où il y a encore de la place. Quand un enfant grandit, on lui achète un autre pantalon, mais le cosmos n'a pas besoin de vêtements. Un futuriste parle d'un nuage en pantalon ; c'est un futuriste et on lui pardonne ses écarts de langage car il est dans le futur et on est dans le présent. Il y a un décalage entre ce moment et celui où le futuriste voit ce nuage qui est toujours nu comme un ver. Si on lui donne assez de temps, il prendra le temps de s'habiller. Il y a des gens qui préfèrent les nuages nus et gris. Laissons-les comme ils sont.

On ne laisse ni nuages ni images. Et si on laisse une image, une photo de sa mère, elle part avant qu'on puisse la rattraper. Elle part, elle part ; on ne peut rien faire ni rien défaire. Les défaites sont là et

on n'y touche pas car elles sont toujours victorieuses, même si les victoires sont annoncées à la télévision. On perd une poignée de dollars et on est vaincu sur tous les fronts, même si ces fronts n'existent pas encore. Ils existeront un jour et on sera battu parce que c'est écrit là-haut et ici-bas, comme on dit aujourd'hui. Ce qui est politiquement correct se trouve à la fois en haut, en bas, à droite, à gauche et même derrière quelque chose, même si cette chose n'est pas vous. Il y a quelque chose derrière vous ; vous ne voyez pas cette chose. Peu importe : elle est en haut, à gauche et partout. C'est le macrocosme.

Micros, macros, migros et tous les accrocs qui s'accrochent à tous ces gros. Et c'est bien, comme dirait l'Ecclésiaste pour qui il n'y avait pas de différence entre vanité, vérité, vanille et vaudeville. Tout était vaudeville et s'éclipsait à mesure de son apparition. Et c'était déjà ça ou pas ça ; mais ça revenait au même. Il est vrai que ce même n'était pas toujours le même : il était différent, de temps en temps. Mais les temps changeaient et il redevenait le même pour ne pas faillir à son devoir. Il était à son poste, fidèle à la tradition millénaire, et mille ans ne disparaissent pas du jour au lendemain. Ils disparaissent de millénaire en millénaire et réapparaissent, comme si de rien n'était. Il est vrai qu'il n'y avait ni millénaires ni militaires ; ni guerres. Il reste la paix – de l'âme, de l'esprit et du corps.

La paix est interchangeable avec la guerre, si bien qu'on ne sait pas toujours si on est en guerre ou non. On se dit : « Non. La paix universelle règne partout, même là où il n'y a pas de démocratie, où les barbares roulent les vagues, comme disent les Anglais. » La paix règne et la reine d'Angleterre visite ces particules de paix pour saluer les foules avides de couronnes. Les couronnes tombent, reviennent en force et on se dit qu'il n'y a pas de progrès social puisque les monarques sont toujours sur leur trône et que leur trône est perché à la hauteur de l'Olympe ou de la cité de Dieu, à la hauteur des derniers chants du *Paradis*. Puis on dit que c'est la mort qui règne sur les vagues et les ondes, y compris les ondes quantiques, et on montre le trône de la mort en pointant vers le bas, vers la tombe la plus proche.

La paix règne, mais la guerre est la mère de toute chose, paix compris. Alors on fait la guerre, on se fait la guerre et la paix accueille tout le monde à bras ouverts. Comme d'habitude, les bras s'ouvrent, se ferment ; il n'y a plus de bras et une bande de manchots vous salue dans la pénombre. Il y a un mouvement que vous n'apercevez même pas, mais ce mouvement est à l'origine du monde et de l'avenir. Il était aussi à l'origine du passé ; seul le présent est abandonné et vous errez dans ce présent à la recherche de l'avenir, du passé, de l'espoir et de l'art qui vous aide à surmonter tous les obstacles car il sublime tout ce qu'il faut sublimer. Vous écoutez une symphonie de Haydn et tout devient sublime – même un sac poubelle rempli à ras bord. Vous mettez ce sac poubelle sur un piédestal et tout le monde dit que vous êtes un digne successeur de Duchamp.

Et puis le monde devient un sac-poubelle, ce qui est logique. On aimerait oublier la logique de temps en temps pour naviguer sur la nef des fous et de Rimbaud, mais la logique réclame ses droits et on plonge une fois de plus dans les immondices, au lieu de manger des écrevisses, en buvant une chope de bière belge. On tourne la tête et on voit un tas d'immondices et pas le monde. On se rend

compte que le monde est immonde et on se calme car il ne faut pas se fier à ce qui nous passe par la tête. La tête est aussi une poubelle ; on ramasse trop de choses. Si on ne ramassait que ce qui est nécessaire à la survie de l'humanité – appelons ça l'utilitarisme, le conséquentialisme ou l'anglo-saxonisme –, ce serait supportable ; on pourrait respirer à plein poumons. À présent, les poumons sont pleins d'une pourriture qui ne rime pas avec de la nourriture, contrairement à ce que pense Baudelaire. Elle rime avec la mort.

On vous dit que la mort n'existe pas puisqu'il y a la vie éternelle. Par conséquent, vous êtes éternel, immortel ; vous êtes tout, sauf mortel. Vous vous réjouissez et vous vous mettez à chanter : quand on se réjouit, on chante des rengaines et il vaut mieux répéter l'idée principale pour qu'elle s'imprime dans les mémoires, sinon elle risque de s'en aller et disparaître dans la nature. Avant qu'elle ne disparaisse, il faut l'enfoncer à coups de marteau dans toutes les têtes qui se trouvent à proximité de votre tête. Donc vous chantez :

*La vie éternelle,
La vie est belle,
La vie éternelle
N'est pas morte.*

On vous arrête en vous disant que vous faites trop de bruit. Alors, vous allez dans une église et vous chantez ce que personne ne chante car l'église est vide. Mais elle n'est pas vraiment vide et vous le savez, vous le voyez. Il y a des anges partout et ils vous apportent quelque chose que vous connaissez par cœur. Alors, vous vous remettez à chanter et la vie devient de plus en plus éternelle. Et la mort recule dans les sondages. Les sondages mentent, mais pas à ce point. La mort n'existe plus ; on dit que la mort est une vieille pécore qu'il ne faut pas écouter. On n'écoute plus la mort et on entend des carillons. On attend le réveillon et on tombe en extase, on embrasse le plancher, les dalles et les malles poussiéreuses. On embrasse des photos, des femmes et des dames du bois de Boulogne. On embrasse des cendres.

On sait que l'art de l'immortalité requiert le calme. On est tranquille ; on attend la mort, mais c'est l'immortalité qui arrive en grande pompe. Elle est là et on n'a même pas besoin de l'accueillir, de lui offrir du thé. Elle ne meurt pas de soif et c'est déjà rassurant parce que ceux qui meurent de soif embêtent tout le monde. Tantôt ils demandent de l'eau, tantôt ils boivent de la piquette – à volonté. Et leur volonté est tellement grande qu'ils ne s'arrêtent jamais. Ils boivent jusqu'à ce que la cave soit vide. Ils vous envoient au supermarché le plus proche pour que vous leur achetiez du cognac. Et leur volonté qui continue à boire, à grandir, devient une grande puissance.

Dans la mort, il n'y a plus de labeurs de saison. On ramasse ces labeurs et on les jette dans la même poubelle. Puis on ramasse la mort et on la gronde un peu avant de la jeter dans la poubelle éternelle. La poubelle meurt et la mort est de nouveau d'actualité. Certes, la mort et la vie sont la même chose et on ne meurt pas, même si on meurt car il y a une éternelle naissance et cette jouissance qu'on appelle la foi. Tout est la même chose ; on ne naît pas et on ne meurt pas non plus. Il n'est pas chic de mourir de nos jours. Alors, on se laisse aller et on se dit que l'autodestruction est à l'ordre du jour, comme disait Françoise Sagan qui se détruisait à petit feu. On peut se détruire à volonté car la mort n'existe pas – au même titre que la vie. On vit et on meurt sans titre.

Votre crâne ne saurait vivre sans votre corps qui est aussi votre crâne. Tout est votre crâne car le monde est votre représentation ; tout est votre corps car la nature est votre chair. Tout se mélange et vous êtes multiple, comme si vous étiez Gulliver ou un ver qui mange tous les cadavres qui lui tombe sous la dent. Et de nouveau tout rentre dans le jeu et on se demande à quel jeu on joue. C'est le jeu de la mort ou la danse macabre ; on danse, on chante et on est sur le pont d'Avignon. Le pont s'écroule et on danse dans l'eau, on patauge, on mijote quelque chose.

On se dit que l'immortalité de l'âme est un postulat de la raison pure et pratique. La raison est pratique, donc elle pense que l'âme doit être immortelle car c'est plus pratique. Si vous avez une âme immortelle, vous pouvez fabriquer le *perpetuum mobile* ou un autre engin auquel les mortels renoncent, vu son impraticabilité. Si vous vivez jusqu'au Jugement dernier, vous pouvez juger les autres – même après leur mort. Si vous ne vivez pas, vous êtes immortel quand-même, car vous ne pouvez pas être autrement. Puis vous devenez éternel, en sachant que c'est plus élégant. Puis vous redevenez mortel, en pensant que vous ne pouvez écrire des œuvres immortelles, si votre corps souffreteux ne vous y pousse pas. Et la mort naturellement. Elle vous pousse ; vous tombez et vous êtes mort. Vous-même, vous êtes une œuvre immortelle.

La mortalité monte et l'immortalité baisse à cause des conditions atmosphériques communément appelées écologie. On vous remplace tous les organes et même le cerveau, mais vous respirez l'air impur et vous mourez d'un cancer ou d'un autre, sans vous rendre compte à quel point vos cellules grises et vos globules rouges sont sensibles à la pollution. On maltraite la terre et elle se venge, malgré son aménité proverbiale. Elle pense que si elle se venge nous serons plus prudents et que, par conséquent, son air sera aussi pur que notre raison. Autrement dit, si nous avons une raison pratique, nous aurons une raison pure : l'utilitarisme purifie tout ce qui tombe sous son influence. Le pragmatisme aussi, mais pas le capitalisme, pas l'impérialisme. La raison est pure, le sang aussi. Il n'est pas bleu, mais il est pur et cela suffit pour le moment.

Qu'est-ce que la raison impure ? Certains pensent que cette notion a trait au sexe, à la pornographie. Mais en réalité la raison pure se rapporte à des catégories, à des antinomies et à des *a priori* qui sont à la base de notre entendement qui n'entend pas grand-chose. Il y a aussi ce qu'on appelle l'intuition, mais on ne sait pas très bien si elle est pure ou impure. Elle est peut-être entre les deux et on se balance d'un pôle à l'autre pour savoir de quoi il s'agit et comment s'en débarrasser, en

cas de danger. Si cette intuition dit trop de choses, on craint tout et surtout la Création, car tout ce qui est créé risque de se révolter et de blesser tout le monde. Tout le monde sera blessé au ventre, au cou, au front. Tout le monde portera un bandage à la manière d'Apollinaire. Mais il avait été blessé au front, tandis qu'un simple mortel peut être blessé dans une rue, sur un boulevard. Autant rester sain et sauf.

A la suite d'une série de malheurs, on cherche à se débarrasser de la vie qui est à l'origine de cette série et d'autres séries qui s'apparentent aux séries télévisées. Un malheur succède à l'autre et on se rend compte que c'est un univers implacable ; le cosmos est implacable aussi, si bien que ce n'est pas la peine de déménager sur Saturne. Mais si on se suicide, on donnera le mauvais exemple aux autres qui se diront : « S'il est permis de se suicider, il faut le faire parce qu'une nouvelle série quasi-télévisée va commencer incessamment. » Non, ce n'est pas bien : il vaut mieux rester sur terre et en vie pour aimer l'*amor fati* d'un amour très tendre et presque filial. L'amour tue ses fils. Autant tuer le père.

Il y a une esthétique transcendantale ; il y a une esthétique orientale. Il y a une esthétique qui rejoint l'éthique et on se dit que c'est la même chose. Puis on se dit que ce n'est pas une chose du tout : il y a chose et chose. Certaines choses ne sont pas choses ; on les appelle de cette façon, mais ce n'est pas des choses. Ce sont des esprits ou des automates ou des morts-vivants. Ils vivent tous, mais leur vie n'est pas la même. La volonté les pousse vers la vie et même un minéral arrive au stade qu'on nomme la vie ; et pourtant il est immobile et mort, à première vue. La volonté germe en lui et le pousse vers la perfection et la beauté. On doit suivre l'exemple de ce minéral, si on ne veut pas être un légume.

Vous subsistez ; vous crevez. Vous êtes encore vous ou toi ou moi. Je n'ai rien à faire de vous puisque vous n'êtes ni toi ni moi. Vous n'êtes rien, pour ainsi dire. Et quoi qu'on dise, vous n'êtes rien. Moi, je suis quelque chose, quelqu'un, un géant, superman. Et vous, vous n'êtes toujours rien. Je me mets sur un podium et je fais un discours sur la prospérité et la fraternité. Les frères écoutent le discours et disent que je suis misogyne : ce sont des sœurs à qui je m'adresse. Ce sont des sœurs de ceci ou de cela. Je leur dis : « Mes très chères sœurs, je vous aime et Dieu vous aime, Lui aussi. Puis-je vivre avec vous ?

- Non, parce que vous êtes un homme.
- Mais je suis un pur esprit.
- Non, vous n'êtes pas pur. Vos vêtements sont sales et vous ne vous êtes pas lavé depuis une semaine. »

Vous dites que votre esprit est pur ; votre raison aussi. Vos vêtements ne comptent pas parce qu'ils font partie de votre corps et votre corps est impur. C'est votre corps qui salit ces vêtements, même si vous prenez un bain trois fois par jour. Les vêtements que portent les anges sont purs parce que les anges n'ont pas de corps. Même si les peintres nous les représentent en chair et en os, ce n'est pas la chair que nous voyons ; ce ne sont pas les os non plus. Il ne faut pas confondre les anges, les

squelettes et la mort. Les anges ont une âme, rien d'autre, et les vêtements que les peintres leur prêtent habillent leur âme qui, d'ailleurs, peut voler toute nue. Mais les peintres trouvent que des vêtements sont plus beaux qu'une âme dénudée et c'est pour cette raison que les vêtements envahissent nos musées. Nous admirons leurs couleurs et leurs plis, mais nous ne demandons pas si l'âme a des plis et des replis. Dommage.

On voit les vêtements que vous portez et on vous juge d'après ces vêtements – si on ne connaît pas votre âme, si on vous voit pour la première fois. Et puis votre âme commence à poindre à l'horizon d'une discussion et on oublie vos vêtements pour bénir ou maudire votre âme. Il vaut mieux s'habiller discrètement, pour qu'on ne dise pas que vous avez des goûts de nouveau riche. Vous vous habillez de cette façon et vous rencontrez quelqu'un pour la première fois. Vous n'ouvrez pas la bouche, par crainte de faire apparaître votre âme. Vous ne dites rien et si on vous pose des questions vous faites « oui » de la tête. Il ne faut surtout pas passer pour un *Mister Niet* ; mieux vaut être un béni-oui-oui. Et si vous dites quelque chose, dites : « Oui-da ! ».

Et puis on ramasse un texte qui parle de la servitude volontaire. On vous dit quelque chose et vous acquiescez parce que la volonté de puissance et la volonté tout court vous ont déjà quitté. Vous êtes pareil à tous les autres volontaires qui servent soit l'État, soit quelques idées, soit quelques poignées de dollars. Oui, da, da, da ! Vous voulez gagner plus, dépenser plus, mais ce n'est pas la vraie volonté ni la vraie puissance. C'est dans l'art et dans la biologie qu'on trouve les premières et dernières volontés. Tout croît et la création récite les sonnets de Shakespeare. Et un autre Shakespeare écrit d'autres sonnets. C'est cela la volonté, puissance et la vraie vie dont il faut jouir au maximum sans penser aux souffrances qui résident dans la tête. Changez de tête et les souffrances disparaîtront du jour au lendemain.

Il est vrai qu'il y a une servitude involontaire : vous vivez dans un pays où règne un régime totalitaire et vous n'êtes pas autorisé à lever un petit doigt, sauf pour bénir le parti au pouvoir et le tyran qui est sur le point de vous mettre en prison. Mais la servitude volontaire parle de liberté, ce que la servitude involontaire ne fait pas. Les volontaires disent : « Nous sommes libres. Nous le faisons librement. Nous aimons notre pays et l'argent.

- Vous êtes asservis à votre patriotisme et à votre avidité, disent les involontaires.
- Non. Nous achetons parce que nous voulons acheter. Ce sont les pauvres qui subissent les inconvénients de la servitude. Ils sont asservis à leur pauvreté.
- Et vous, vous êtes asservis à vos richesses.
- Non. Et si nous votons pour notre président, c'est par amour et par respect. Il n'y a rien de servile dans notre attitude. C'est une volonté de l'amour — et de toujours. »

Parfois, on ramasse des choses inutiles, ridicules. On les ramasse, on les regarde avant de les jeter. Tout peut se trouver sur le chemin qu'on prend et qu'on suit, faute de mieux. Il n'y a rien de mieux et on continue à suivre ce chemin qui ne mène nulle part. On veut peut-être ce nulle part, car on va quelque part. On bouge, on avance, on marche. Heidegger *marchait* dans les bois ; il ne *flânait* pas.

On marche dans les bois, mais on ne sait pas où on se dirige et pourquoi on se dirige quelque part, au lieu de ne pas diriger, guider, bouger. On se dirige et on se dit qu'on va en avant et on dit même : « Un bond en avant » pour se donner du courage. Il n'y a pas de courage ni de volonté et toutes les puissances sont du côté des puissants de ce monde qui dirigent toutes les entreprises, même en Australie et sur la lune. Il y a les plus beaux palaces où ils se prélassent ; il y a les plus belles hôtesse de l'air et de la terre qui disent : « Da, da, da » dès qu'ils font leur apparition quelque part. Et ils sont partout, par conséquent, on peut les trouver si on se donne la peine de chercher ; et si on est une belle hôtesse de l'eau. Une ondine, en d'autres mots.

On avance, on marche sur ce chemin et on ramasse une feuille, car on préfère ramasser une feuille plutôt qu'un crottin de cheval. On la ramasse, on la regarde. C'est une feuille unique, comme disait Leibniz. Rien ne se répète dans l'univers, même si vous répétez la même phrase, par exemple : « Le fleuve n'est plus ce qu'il était il y a une fraction de seconde. » Vous le répétez à satiété, mais chaque fois c'est une autre phrase qui surgit tout d'un coup et de nulle part. Le fleuve n'est plus le même ; vous n'êtes plus le même. Vous écrivez « fleuve » et si vous regardez ce mot quelques secondes plus tard, vous voyez un mot différent. Vous lisez : « Fleude » ou « fluide ». Le mot fleuve est unique et si un jour vous dites : « Fleuve navigable », vous pouvez dire n'importe quoi une heure plus tard, sans parler des mois et des siècles. Vous dites : « Freud adorable » et tous les patients du Freud – réels ou virtuels – vous embrassent par millions.

La feuille qu'on tient – enfin on tient quelque chose ! – est unique, mais on éprouve des doutes cartésiens ou d'autres doutes : il y en a beaucoup sur le marché. On tient un de ces doutes qui a pris la forme d'une feuille. C'est un doute unique, apparemment ; autrement, Leibniz n'aurait rien dit au sujet des feuilles. Une feuille est un sujet pour un botaniste, pas pour un philosophe. Leibniz était un philosophe, un mathématicien et un homme universel. Il s'adonnait aux calculs différentiels, mais s'il regardait une feuille, il regardait une feuille et pas trois chiffres. Il regardait Dieu peut-être, pas ses calculs. Dans « différentiel » il y a « différent ». C'est pour cela peut-être que chaque feuille était différente. Chaque feuille faisait partie d'un calcul différentiel. Leibniz ne comptait pas le nombre de feuilles : il y en a des myriades dans le cosmos et chaque feuille fait partie d'un arbre. Il prenait en considération leur différence – d'où le calcul différentiel.

On regarde une feuille et on se dit que c'est une feuille, rien d'autre. Une feuille ressemble à une autre feuille, sinon chaque arbre serait bariolé. Ce ne serait pas beau. Mais la nature ne pense pas à la beauté. Elle assume son destin et Leibniz pensait que ce destin contenait des feuilles différentes. On dit que chaque être humain est unique et Tocqueville écrit : « Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires

plaisirs, dont ils emplissent leur âme. » Chaque feuille est unique, chaque homme est semblable aux autres hommes. Il faut aimer ses semblables.

On ramasse une feuille ou un livre de Tocqueville. On constitue un dossier de sa vie pour vivre *raisonnablement*. Chaque dossier donne un sens à la vie et la vie sans sens n'a pas de sens. On veut donner un sens à son mouvement en avant et on le donne, tant bien que mal. On ramasse un buste de Kant, un buste de Heidegger. On met tous ces bustes dans son grenier, car la maison est petite et il n'y a plus de place dans le salon. Il n'y a plus de place dans la mémoire non plus. Les livres détruisent la mémoire, mais on peut les consulter, et on les consulte pour ne pas vivre idiot. Cet idiot sort d'un village, d'une brousse. Il est beau peut-être, mais il est stupide. Comme dit Dostoïevski : « C'est un idiot. » Et les idiots ne sont pas toujours des princes.

Malgré tout on devient idiot, sans être pour autant une imitation du Christ. Il vaut mieux être un idiot peut-être. Quelqu'un prendra soin de cet idiot parce qu'on ne laisse pas les gens mourir dans la prostration. Ils doivent vivre à tout prix pour que les idéaux de l'humanisme soient sauvegardés et même multipliés à l'infini. Ils se multiplient et les idiots rôdent autour de la terre qui les nourrit par l'intermédiaire de bienfaiteurs. Pourquoi ne pas se joindre à eux, à cette foule hagarde ? On s'y joint et on ne voit plus la stupidité humaine parce qu'elle s'efface dans l'idiotie ambiante. Quelle est la différence entre un idiot et un imbécile ? Un idiot est soit un prince russe, soit Nietzsche.

On devient idiot pour oublier. Que peut-on oublier ? Soi-même – cela vaut la peine sans aucun doute. On peut oublier les autres ; c'est encore mieux. On peut oublier les imbéciles et les décibels : la musique qu'on entend partout. On oublie ces travers et on devient heureux par l'intermédiaire de l'oubli. On oublie la vie, mais on nous dit qu'il faut en jouir, sinon ce n'est pas la peine de vivre. Si vous ne jouissez pas de la vie, tuez-vous ! On ne se tue pas ; on ne jouit de rien non plus. On est là sans être là, et on ramasse tout ce qu'on peut ramasser pour ne pas marcher dessus. Si l'on voit un livre, on préfère le ramasser, au lieu de le piétiner. Il y a beaucoup de livres qu'il faudrait piétiner, mais on ne les piétine pas. On les ramasse, on les lit, s'ils le méritent. S'ils ne le méritent pas, on les jette. On ne les piétine pas.

On ramasse aussi une feuille qui ressemble à toutes les feuilles. C'est la même volonté qui l'a fait naître et qui la fera mourir. La puissance de la vie ; la puissance de la mort. Y a-t-il quelque chose entre les deux ? La puissance de l'oubli, et surtout la volonté d'oublier et de s'absenter. On s'absente et personne ne pense qu'on va aux toilettes. On va vers l'absence et on la trouve en chemin, sur le même chemin. On la ramasse, elle aussi. On se demande comment on peut ramasser l'absence. Elle est absente, par définition. Mais tout se ramasse, même ce qui n'existe pas. L'inexistence se ramasse, elle aussi. On la ramasse ; on continue à exister.

Vous vous absentez et on vous rappelle à l'ordre. Vous êtes un citoyen et aussi un ami, un amant. Vous aimez tout le monde ; vous faites l'amour à tout le monde. Mais tout le monde n'est pas content, car il ne suffit pas de faire l'amour pour se faire bien voir. Il faut faire encore quelque chose. Il faut donner des pourboires et des pots de vins. Il faut distribuer des cadeaux et sourire sans arrêt.

Vous souriez et vous distribuez tout ce que vous pouvez distribuer, mais personne n'est content. Vous n'êtes pas à la hauteur des circonstances ; vous êtes partiellement absent. Alors, tout le monde vous quitte et vous vous mettez à méditer, à contempler l'univers. Vous le voyez sans le connaître. Vous vous mettez à lire des livres sur la science et la science vous renseigne sur tout ce que vous devez savoir pour vivre heureux jusqu'à la fin de vos jours.

On vous dit : « La vie peut coloniser les lieux les plus invivables », c'est-à-dire sans eau ni air. Mais vous vivez quand-même parce que les microbes et les virus survivent dans cette atmosphère. La vie est omniprésente et c'est la volonté qui la pousse à survivre, où qu'elle se trouve. Pour quoi faire ? Parce que la volonté persiste, si on ne la détruit pas. On l'anéantit, on se dit que ce n'est pas la peine, mais la volonté est toujours là. La volonté de supprimer la volonté et aussi la puissance. On reste devant le vide, mais le vide est puissant, lui aussi. Il vous attire, comme un trou noir ; vous tombez dans ce trou et il y a encore un trou au fond de ce trou. Que le trou soit noir, blanc ou rose, cela revient au même.

On vous dit : « La terre n'est pas unique. » En tout cas, elle est moins unique qu'une feuille de Leibniz. Il y a des extra-terrestres et ils sont beaucoup plus intelligents que nous, si bien qu'ils pourraient nous envahir, s'ils le voulaient. Ils ne le veulent pas parce qu'ils sont très gentils. Ils nous aident quand ils peuvent ; mais ils ne peuvent pas grand-chose à cause de notre stupidité. Ils nous tendent la main et nous la repoussons, en disant : « Nous sommes vaccinés. Nous n'avons pas besoin de vous. » Mais nous ne sommes pas vaccinés contre les maladies qu'ils nous envoient pour nous punir de notre arrogance. Nous tombons malades et nous mourons une fois de plus, comme si une mort ne suffisait pas. La doctrine de l'éternel retour nous fait mourir trop souvent, et nous disons « *niet* » à cette doctrine. Dorénavant nous sommes des bénis-non-non.

Il paraît que dans une atmosphère très dense des espèces massives pourraient voler. Nous sommes des espèces massives, étant donné que nous sommes plus massifs que les insectes et même que tous les oiseaux sans exception. Même un condor n'est pas aussi massif que nous. Mais nous ne volons pas et pour une fois ni notre volonté ni notre paresse ne sont en cause. Personne ne dira : « Nous ne volons pas parce que nous ne voulons pas voler. » Tout le monde veut voler, pas seulement Léonard de Vinci et Natacha Rostova. Mais nous n'y arrivons pas à cause de l'atmosphère qui entoure notre planète. Elle est par trop raréfiée et Rostova reste sur son balcon. Il faut ajouter de la densité à notre atmosphère pour que nous puissions nous passer des avions.

On se passe des avions ; on vole tout le temps. Dieu nous nourrit et nous nourrissons volent avec nous. Tout se passe bien dans les airs ; c'est mieux que sur la terre et même dans la terre où l'on se repose de ses labeurs. Il n'y a plus de labeurs dans les airs ; il n'y a que des plaisirs qu'on éprouve en survolant New York. On survole aussi les malheurs qui ne poursuivent pas ceux qui sont au-dessus de *tout*, pas seulement au-dessus de tout soupçon. Il n'y a plus de soupçons : on est libre, relax et riche intérieurement, extérieurement, psychologiquement. Les airs et les mers accueillent et acclament les

vois et les baignades. La nature chante la même chanson. Mais il n'y a pas de chansons ; il n'y a que quelques vagues et tout clapote, capote.

Le nombre de planètes habitables est astronomique, d'après les astronomes. On habite sur ces planètes et sur d'autres planètes où il n'y a pas de trous dans la couche d'ozone. Il y en a d'autres – il y a toujours des trous, partout –, mais cette fois il n'y a pas de trous dans la couche d'ozone. On vit bien dans ces zones ; on est tranquille. On vole, si on veut, si on le veut. Si on ne le veut pas, on ne vole pas. Personne ne vous oblige à voler et par conséquent vous ne volez pas. Vous ne grimpez pas non plus. Vous n'êtes ni Dieu ni un ver de terre. Vous êtes ce que vous êtes, et vous ne savez pas qui vous êtes. Vous êtes peut-être un « que » ou un « quoi ». Il faut assumer votre fonction ou votre destin. On vous demande : « Que voulez-vous assumer ? votre fonction ou votre destin ? » Vous dites quelque chose et le chapitre est clos. Il faut que le chapitre soit clos, sinon ça ne va pas.

Le chapitre est clos ; et puis il s'ouvre. On ne sait pas s'il agit du même chapitre. On plonge dans la métempsychose et on renaît tous les matins – dans une autre coquille ou corps. On s'ouvre au monde et le monde se ferme, comme s'il tenait à sa solitude. On ouvre et ferme tout ce qui existe, pas seulement les portes et les coffres-forts. Et puis on apprend qu'autour d'étoiles plus froides, la végétation est noire. On ne sait pas ce que cela veut dire, d'autant qu'on pense que toutes les étoiles sont chaudes, humainement et cosmiquement. Non, elles sont froides. Leur végétation est noire. On aime la végétation verte. On aime aussi les cerisiers et les poèmes japonais. On les compose parfois.

Les cerisiers sont en fleurs.

*Moi aussi. Mes fleurs ne sont pas
aussi belles que les leurs.*

Et la végétation noire ? Il faut lui dédier un poème, sinon elle va mourir. Et la mort est plus noire que toute végétation noire.

Tu n'es pas vert, mon ami.

Moi non plus.

Nous sommes dans le même bain.

Puis on parle à la végétation tout court. On a besoin de parler à quelqu'un, à quelque chose. On n'a personne sous la main ; on parle donc à la végétation noire. « Pourquoi es-tu noire ? dit-on à la végétation.

- Parce que je ne veux pas être rouge.
- Pourquoi n'es-tu pas verte ?
- Parce que je ne veux pas être écolo.
- Pourquoi n'es-tu pas bleue ?

- Parce que je n'ai pas de sang bleu dans les veines.
- Qu'as-tu dans tes veines ?
- Du café noir. »

Puis on parle à la planète : « Puis-je m'installer en ton sein ?

- Pas en mon sein.
- Où pourrais-je m'installer ?
- Sur ma surface.
- Mais je veux aller en profondeur.
- Je n'ai pas de profondeur.
- Ah bon ?
- J'ai une surface et deux seins.
- N'aurais-tu pas un troisième pour moi ?
- Un quatrième sein.
- Une quatrième dimension ?
- Non, un quatrième sein. »

On déménage et on trouve que ça va mieux. L'air est plus pur et les êtres humains ne sont pas là pour proclamer que l'égalité et la liberté sont les piliers de toutes les aspirations humaines. On a d'autres aspirations. On ne veut être égal à personne, et on n'est pas libre vis-à-vis du destin qu'on accepte et bénit tant qu'on peut bénir quelque chose. On bénit le destin, on accepte la mort et les souffrances. On accepte tout ce qui arrive, d'autant qu'on ne sait pas ce qui arrivera demain. Ce demain arrive et on se dit qu'on n'aurait pas dû l'accepter.

Hier arrive aussi et les remords recommencent. Ils mordent le cœur, la conscience et l'inconscient. On chasse les souffrances et elles reviennent au galop. Le galop des souffrances est admirable et suscite l'admiration, même de ceux qui souffrent le martyr. Et puis l'hiver arrive et on se met à trembler ; on ne sait pas si on tremble de froid ou de mauvaise conscience.

La science arrive aussi et on apprend que la terre a besoin de la lune pour stabiliser son orbite et garantir la stabilité de son climat. On pensait que seuls les amoureux avaient besoin de la lune ; et les romantiques, Beethoven, Debussy. Il paraît que la terre, elle aussi, en a besoin, sinon elle meurt d'instabilité. Elle quitte son orbite et s'enfonce dans le chaos. Mais si on calcule l'axe de la terre – à l'instar de Jack Lissauer –, on constate que tout va bien : même si la lune disparaît, la terre tiendra bon et sera à l'origine de nouvelles souffrances, de nouvelles naissances.

Mais on se rassure en lisant que l'activité solaire influence directement la chute d'engins spatiaux sur terre. On n'a rien à craindre : un engin tombe et on ne ressuscite plus, même si un ange dit : « Levez-vous, fainéants, morts et compagnie. Remuez-vous ! Il est grand temps !

- Non. Nous faisons la grasse matinée. De grâce...
- Non. Le moment est venu...
- Non. Il n'est pas venu.

- Si.
- Non.
- N'oubliez pas qui je suis.
- Vous êtes un ange. Laissez-nous dormir et mourir.
- Non. N'oubliez pas que la Résurrection... »

On ne termine pas les phrases, mais la vie se termine parce qu'elle n'est pas une phrase en l'air. On ne la prononce pas ; on la vit, même si on ne comprend pas toujours la différence. On dit : « La vie est un récit d'idiot, une mauvaise blague. » On répète le mot blague une centaine de fois. Ce mot résonne partout, mais rien ne change : on meurt, on ne meurt pas. Et rien ne se passe bien, en principe – même ce qui se passe bien. Alors, on laisse tout tomber et tout tombe par terre et atterrit sous terre. On mesure son axe et on se rend compte que même dans un souterrain on peut vivre très bien – même mieux que sur la surface de notre planète qui est notre terre, notre partenaire de toujours.

On compte sur le soleil pour abolir quelques vies, quelques douleurs. Les engins tombent, les humains aussi. On dit que les humains sont aussi des engins, mais ils ne tombent pas du ciel, contrairement à ce qu'on pense. Ils sont sur terre et ils tombent par terre. Ils s'étendent sur une plage et se prélassent au soleil qui les caresse, au lieu de les faire tomber plus bas. Le soleil ne les laisse pas tomber : il les bronze et ils deviennent très beaux. Ils quittent les plages et apparaissent sur la couverture des magazines. Le soleil n'est pas loin et la gloire est tout près. On devient célèbre et on remercie le soleil. Le soleil brille encore plus et les corps dénudés recouvrent la terre d'un bout à l'autre. Mais l'axe de la terre et de l'univers bouge, se déplace et tout s'écroule – même les corps qui travaillent à la sueur de leur front.

L'influence de l'homme sur son milieu signe le début d'une nouvelle période géologique. L'homme dit à l'arbre : « Pousse-toi ! » L'arbre exécute la commande et l'homme ramasse quelques feuilles mortes. Il dit : « Vous êtes immortelles », et les fleurs deviennent immortelles dans un musée. Le musée devient immortel, lui aussi. L'homme dit à l'air : « Tu es eau parce que tout est eau », et il pleut pendant quarante jours, cinquante jours. C'est un nouveau déluge ou l'ancien déluge. L'homme construit une arche et sauve le monde qui était sur le point de disparaître. Des pigeons voyageurs disent : « Il n'y a plus d'eau », et l'homme débarque avec ses animaux. Ils se frottent contre lui et une nouvelle ère commence.

L'âge de l'homme commence, se met en place et procure beaucoup de plaisir aux hommes et aux animaux domestiques qu'on caresse plus souvent. Un jour, l'homme regarde le ciel et se dit que ce n'est pas son âge ; ce n'est pas l'âge d'or non plus. Il est tout petit, cet homme. Le ciel est immense et le regard se perd dans le ciel. Il se perd et on ne retrouve plus ce regard ni aucun autre regard. On n'a plus de regard à sa disposition. On ne regarde plus rien et c'est mieux comme ça, car à part le ciel il y a des immondices et de la boue qui reste collée aux semelles après une longue promenade dans les champs. Comme on ne peut plus regarder les champs et les bois, on ne se promène plus, et c'est mieux ainsi. C'est pire aussi.

On repère les neurones associés à un souvenir et on se met à se souvenir de tout. Si on ne se souvient pas de quelque chose, on dit aux neurones : « Remuez-vous. » Ils se remuent et, une fois de plus, on se souvient de tout. Chaque feuille est dans la mémoire, dans les neurones, et chaque feuille est aussi unique que chaque neurone. Et chaque minute est unique aussi, ne serait-ce qu'à cause du vieillissement. On peut entrer deux fois dans le même fleuve, mais les minutes changent tout le temps. Le temps coule plus vite que n'importe quel fleuve et chaque minute est différente. On ne peut entrer deux fois dans la même minute – à cause du vieillissement. On entre dans la même minute et les philosophes nous disent : « C'est la même minute, mais vous n'êtes plus le même.

- Si, je suis le même. J'ai la même pensée dans la tête.
- Et votre corps ?
- Mon corps désire la même chose.
- Entre-temps, votre corps est devenu impuissant.
- Ah bon ?
- Oui. Vous le verrez vous-même, si vous cédez à votre désir. »

On provoque la réaction de peur liée à un mauvais souvenir. On se dit : « Aïe aïe aïe ! J'ai eu la colique, j'ai tué ma grand-mère. » On la tue une fois encore, puisqu'on s'en souvient. C'est comme si c'était hier. C'était avant-hier, mais le souvenir rend cet événement visible et tangible. Une fois de plus, on sent le corps de sa grand-mère qui s'effondre. Elle gît par terre et le sang coule à flots, comme d'habitude. Mais cette fois, on ne le boit pas, malgré la soif, malgré la gorge sèche. Aujourd'hui on n'a pas envie de sang. On boit du coca-cola et on s'imagine que c'est le sang de la grand-mère. On a peur ; on a toujours eu peur de la grand-mère qui giflait tout le monde, même le grand-père. Elle battait le grand-père et tous ses enfants, ses petits-enfants – même quand ils étaient très petits. Les cicatrices sont toujours là et on les regarde de temps en temps ; pour ne pas avoir de remords. Mais on a toujours peur, il n'y a rien à faire.

Puis on se dit que la science, avec ses neurones et ses électrons, ne vaut pas grand-chose. On se tourne vers le mysticisme et on commence à voir Dieu sortir d'un nuage. On chante :

Oh, soleil !

Que tu es beau !

Que tu es bon !

Tu es à l'origine de toute vie.

Tu es mon père et mon frère.

Tu n'es pas encore ma sœur,

Mais tu le seras tôt ou tard.

Tu es tout pour moi, mon oncle.

Nous sommes une famille.

*Nous sommes un univers,
Deux univers, trois, quatre.
Insondables et impénétrables.
Rien ne me pénètre, à part toi.
Toi, moi, lui, elle, on, ding-dong.*

Il paraît que notre relation à Jésus est une relation de nature mystique et physique. On le pensait pendant tout un temps. On croyait qu'on buvait Son sang, qu'on mangeait Son corps. C'est pour cela qu'on plongeait dans les arcanes de la science. À présent, on rejette la science et on se tourne vers l'intuition et les sentiments qui ne trompent pas un vrai croyant. Il croit qu'il voit tout ce qu'il faut voir et il voit une multitude de croix. Il se dit qu'une croix suffit et il a raison. Il ne dit pas à ces croix : « Multipliez-vous. » Il dit au contraire : « Diminuez-vous. » Le nombre des croix diminue à vue d'œil et à présent il ne voit qu'une croix qui est si grande qu'il n'y a plus de place pour les autres croix. Un vrai croyant est toujours à l'étroit. Il est à l'étroit et il embrasse toutes les parties de l'univers – à la fois. Il gagne sur tous les tableaux.

Un jour, il se dit : « C'est bizarre, c'est bizarre. Nous ne sommes pas seuls dans l'univers. Il y a des milliards de planètes habitables et Jésus visite toutes ces planètes – à la fois. Alors, on a besoin de beaucoup de croix pour satisfaire tout le monde, le monde, l'univers, les univers. Ou bien il faut supprimer toutes ces planètes pour que le christianisme règne partout – sur une planète, sur notre planète. Staline a dit : 'On construit le communisme dans un pays.' Ainsi il a renoncé à la révolution mondiale. Exceptionnellement, on peut prendre des leçons de Staline. » Le croyant commence à supprimer les planètes habitables en jetant des bombes atomiques partout – même sur le royaume terrestre. Par inadvertance, il jette une bombe sur le royaume de divin et la Jérusalem céleste disparaît sous un gigantesque champignon. « Dommages collatéraux », écrivent les journaux.

En l'occurrence, notre volonté de détruire ne s'unit pas à la volonté de Dieu. C'est une pure expression de la volonté de puissance qui immanquablement s'oriente vers la destruction, qu'il s'agisse de la terre ou de l'univers. Il faut que notre volonté rejoigne la Sienne pour s'y enrichir et s'y purifier. Nous disons à ces deux volontés : « Unissez-vous », et nous voyons une lumière prometteuse. Mais les spécialistes nous disent : « C'est une toute petite lumière. Il faut attendre la grande lumière, la lumière universelle et divine. » Nous l'attendons et elle ne vient pas. C'est ainsi que tournent le monde, la terre et les autres planètes. Alors, nous allons vers la volonté de Dieu, nous y volons pour rejoindre la vraie lumière. Et la lumière se fait – grâce à notre volonté.

On est à l'intérieur de la volonté de Dieu ; on est aveuglé par sa puissance, par la puissance de Sa volonté. On ne sait plus ce qu'on fait ; peut-être parce qu'on ne fait rien. Et il faut construire Dieu sans relâche, sinon Il meurt à petit feu. Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées. On n'a aucune idée de la nature de Dieu, mais pour construire le Seigneur, il faut avoir des idées. Plus fortes sont ces idées, plus fort est Dieu Lui-même. On a une idée qui nous dit que l'Être Suprême existe bel et bien.

Bon. On se dit que cette idée ne vient pas d'un cerveau humain, même si ce cerveau appartient à un superman. Par conséquent, elle vient de l'Être Suprême. Le problème est réglé une fois pour toutes. Plus de preuves de l'existence de Dieu. À présent on peut s'occuper de la vie terrestre ; on peut vaquer à ses occupations.

On est romantique. On contemple des lacs et la nature en général. On la décrit ; on la peint. Les crépuscules ajoutent une touche mystérieuse à ces imitations de la nature – et même à l'imitation de Jésus-Christ. Toutes les imitations sont plongées dans la pénombre ; les originaux aussi. On commence à s'inquiéter car les crépuscules ne présagent rien de bon. La nuit s'ensuit et tout périt dans la nuit des temps. Même le jour des temps n'y peut rien ; il faut ramasser l'aurore d'un jour nouveau. On la ramasse et on y voit des gouttes de sang. On lèche l'aurore qui ressemble aux crépuscules et on voit le soleil. Et on chante de nouveau :

Oh, cher soleil !

Tu nous nourris,

Tu nous chauffe.

Le monde des Esprits s'ouvre pour nous.

Le monde des corps s'ouvre aussi.

C'est un fatal présent du ciel

Qu'une âme sensible.

On est trop sensible ; le monde s'ouvre et se referme sans cesse. Tantôt on voit une gigantesque fleur qui descend du ciel ; tantôt on voit un trou noir ou un trou tout court. On essaie de boucher ce trou pour ne pas y tomber. On se dit qu'il vaut mieux que le monde se referme, car il n'y a rien de plus dangereux que de tomber dans le monde. Alors, on est né – souvent trop tôt. Il vaut mieux que l'âme attende un moment propice pour naître. Si elle est née au mauvais moment, elle devient mauvaise : cela tombe sous le sens. On ramasse le bon moment et l'âme fleurit sous le soleil, nourrie de ses rayons. Cette âme s'associe aux œuvres de bienfaisance. Elle fait du bien ; elle donne de l'argent aux pauvres et tend la main aux invalides qui se relèvent. Il n'y a plus de trous sur terre et on cesse de respirer. L'air arrive par les trous ; il n'y en a plus. Que faire ? On perce quelques trous, mais l'air est toujours irrespirable. Il y a de la poussière qui tombe au travers de ces trous. On constate que ce sont des cendres. On se dit que tous les corps humains sont en train de brûler. Les âmes sont obligées de déménager.

Elles transmigrent, mais cela ne se passe pas très bien. Cette transmigration ressemble à une émigration. Cela fait ressurgir de mauvais souvenirs. La deuxième guerre mondiale, entre autres. En outre, on a peur de devenir un insecte, même s'il agit d'une abeille qui mange et produit du miel. On aime les sucreries, mais pas à ce point – pas au point de devenir une abeille, sans parler des mouches.

On n'en parle pas, mais il ne suffit pas de fermer la bouche une fois pour toutes. Les mouches voltigent autour du monde et tombent dans des assiettes, au lieu de tomber dans des trous. Pourquoi ? Parce qu'on a bouché tous les trous : cela tombe sous le sens une fois de plus. Tout tombe sous le sens ; tout se relève du sens. Tout cela n'a ni queue ni tête, d'autant que l'air est toujours irrespirable. Et on est privé des ondes : il y a des bouchons dans le monde des ondes, de sorte que les ondes ne passent plus. Plus de portables, plus de GPS.

Tout devient irrespirable ; on dirait qu'on vit sous l'eau. Mais on a soif en permanence. Comment cela se fait-il ? Il y a eu un nouveau déluge et on s'est rassuré en se disant qu'au moins on n'aurait pas soif. On s'est trompé une fois de plus – sur toute la ligne. Les sens trompent les humains, mais pas les abeilles : les sens des abeilles sont infaillibles. L'intuition humaine est traîtresse, elle aussi. Une fois de plus, on fait appel à la science. On mesure ceci et cela ; cela est localisé, mais ceci s'enfuit à une vitesse incroyable qu'on n'arrive pas à déterminer. On court pour rattraper ceci et on rattrape son ombre. On se dit : « C'est l'ombre de ceci », et on s'en contente. On se contente de cela en pensant que cela suffira, à condition que cela soit accompagné de l'ombre de ceci. On mange du pain rassis ; on se contente de peu. Mais on est amoureux et la vie de famille bat son plein. On se dit que rien n'est plus important que l'amour. Il est même plus important que le pain et l'eau.

Il va de soi que ce sont les enfants qu'on aime avant tout, même avant leur mère. On sait que les enfants sont innocents ; ils sont encore plus innocents que les animaux qui dévorent leurs semblables. Les enfants ne le font pas, quoiqu'on en dise. À l'occasion, ils peuvent tuer leur grand-mère, mais ils ne dévorent pas son cadavre. Ils se contentent de quelques morceaux qu'ils détachent de son corps à l'aide d'un couteau de cuisine. Mais ils ne dévorent pas ces morceaux ; ils les jettent dans les toilettes. Donc, ils sont innocents. Ils jouent tout le temps, de sorte que les écrans de leurs ordinateurs sont allumés jour et nuit. Ils sont pleins de vie et quand on parle des enfants, on s'attendrit au point de les croire tendres et purs. On les regarde et on découvre une image à la fois humoristique et tragique, et même une vision philosophique, mystique, de la condition humaine, plus profonde, plus universelle que chez la plupart des poètes romantiques.

Ils sont tellement profonds, nos chers enfants. Ils sont à la fois profonds et légers, tristes et gais. Ils ne veulent plus connaître les rois pour épouser leur fils ou leur fille. Les milliardaires remplacent les rois, mais les enfants demeurent purs, et c'est à eux que s'adressent ces paroles de Faust chantées par un ténor : « Oh, demeure chaste et pure. » Cet air parle de l'âme des enfants et aussi de leur corps, quelles que soient les maladies que ce corps porte en soi. Il y a des zombies qui se promènent dans l'univers et les enfants débarrassent l'univers des zombies grâce à leur pureté et leur intelligence innée. Ils ont tout ce qui nous manque : le sens de l'humour, le sens de l'orientation, le sens du ridicule. Ils nous ridiculisent sans arrêt en tirant la langue. Attendris et au bord des larmes, nous continuons de les caresser parce que nous savons que si nous ne les caressons pas, ils se retourneront contre nous. Ils auront toutes sortes de complexes et un de ces complexes nous tuera.

Les enfants chantent et dansent :

*Nous sommes des enfants.
C'est pourquoi notre sixième sens
Ne s'émousse jamais.*

*Notre intuition est parfaite.
Comme les adultes sont stupides !
Mais ils peuvent être sauvés,
À condition qu'ils redeviennent
Enfants, bébés, nourrissons.*

Les adultes suivent le conseil et deviennent des enfants ; pour le moment, ils ne dépassent pas encore ce stade. Ils pensent que les nourrissons ne comprennent pas grand-chose et ils veulent comprendre quelque chose : ils sont empoisonnés par la confiance qu'ils manifestent à l'égard de la science. Ils pensent qu'on ne peut pas vivre sans elle ; d'après eux, on meurt dès que la science disparaît. Ils savent qu'il ne faut pas seulement connaître le monde, mais aussi soi-même. Personne ne se connaît mieux que les enfants car il n'y a rien à connaître, pas encore. Les enfants sont presque vides et il ne s'agit pas du vide philosophique ou bouddhique. C'est un vide infantin. Les adultes en sont incapables, même s'ils retombent en enfance.

Ils sont de nouveau des enfants, mais tout d'un coup leur conscience leur dit : « Tu n'a pas encore fumé aujourd'hui.

- Mais je suis un enfant et les enfants ne fument pas.
- Détrompe-toi. Au XXI^e siècle, les enfants fument.
- Mais j'ai quatre ans.
- Pourquoi ne pas commencer ? As-tu peur de mourir ?
- Je ne sais pas encore ce que signifie ce mot.
- Si, tu le sais. Ta bien-aimée est morte. Tu as failli mourir toi-même. Te souviens-tu de cet accident ?
- N'en parle pas ! Je suis redevenu un enfant pour ne plus m'en souvenir.
- Il y a d'autres mauvais souvenirs.
- Ils n'existent plus.
- Tu n'as pas bu de vodka non plus. À présent, ton foie te le permet. Ce n'est pas pour rien que tu es redevenu un enfant.
- Pour rien, pour rien. »

Il n'est pas facile de redevenir un enfant : la conscience nous pèse et la vie que nous avons menée dans l'insouciance nous pèse encore plus. Tous nos crimes surgissent et resurgissent, de sorte que nous crions dans notre sommeil ; et nos cris ne ressemblent pas à ceux des enfants. Parfois nous

pleurons et nos pleurs sont différents, eux aussi. Pourquoi pleurons-nous ? Parce que notre maman est morte ? Non, elle ne l'est pas ; elle est derrière une porte. Et nous frappons à la porte en espérant que notre maman nous ouvrira et nous embrassera, nous protégera contre le vent et la pluie. « Maman, maman, ouvre la porte. Je meurs de froid et de faim.

- Attends, mon petit. Il faut que j'allume le chauffage.

- Et le pain ?

- On récolte le blé.

- Mais je suis en train de mourir !

- On met le blé au four.

- J'ai froid, maman.

- Veux-tu que je te mette au four, toi aussi ?

- Non, non. Je ne fais pas partie de l'Ancien Testament.

- Tout le monde fait partie de la Bible.

- Maman, je suis à bout.

- Le pain est prêt. Il faut que j'aille le chercher. Tu sais que je ne fais pas le pain moi-même. Je crois que tu aimes notre boulangère.

- Je n'aime plus personne, maman. Je suis mort. »

La mort des enfants. Pourquoi en parle-t-on si souvent ? Parce que la mort d'un enfant est dix fois plus importante, sinistre et déplorable que celle d'un adulte. Parfois un adulte meurt et personne ne le remarque, comme s'il n'avait jamais vécu sur terre ou ailleurs. On se dit : « Ah bon, il est mort ? Tiens, tiens. Je l'ai vu la semaine dernière. Il se portait comme le pont Neuf. Même mieux. » Si un enfant meurt, le monde entier l'apprend avec horreur. Tout le monde pleure et dit que cet enfant aurait été un nouveau Beethoven, s'il avait vécu jusqu'à cinquante-sept ans. Il aurait été à la fois Beethoven, Mozart et Bach. Il aurait même pu devenir Shakespeare – avec un peu d'application. À présent il est dans la tombe et les larmes coulent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de larmes.

Il est vrai que les enfants ne sont pas aussi protégés que les adultes qui ne sont pas protégés du tout, quand on y pense. Mais on n'y pense pas. On se dit que les adultes sont vaccinés et cela suffit pour les protéger des accidents de voitures et de tueurs à gage. Les enfants ne sont protégés nulle part : ni à la maison ni dans la rue ni même dans le ventre de leur mère. Sa grossesse peut s'avérer compliquée – à tel point que l'enfant ne se sent pas à l'aise dans le ventre de sa mère. Il n'est pas dans son assiette et pourtant tout le monde sait qu'il ne sera jamais en sécurité après sa sortie dans le monde. Il n'y a pas de refuge plus sûr que le ventre d'une mère, même si ce n'est pas un beau ventre, même si c'est un ventre plein de plis. Mais la beauté ne compte pas en l'occurrence. La beauté de la mère ne compte pas ; celle d'un enfant compte énormément. De toute façon, il n'y a pas lieu de s'inquiéter : tous les enfants sont beaux.

La grossesse se passe mal et l'enfant risque de ne pas voir la lumière, comme si la création ne le concernait pas, comme s'il en avait été exclu. Pourquoi ? Qu'a-t-il fait au bon Dieu ? Dieu est bon,

l'enfant aussi. Que se passe-t-il ? Une sorte d'injustice dont personne n'est coupable, à part le destin qui est toujours à part, même si Dieu est tout près. L'enfant sort enfin du ventre de sa mère et l'on constate qu'il est malade. On le savait avant sa sortie, grâce à la science et son progrès qui ne s'arrête pas, malgré les guerres et autres cataclysmes. Au contraire – il s'accélère à l'époque des guerres car il faut de nouvelles armes pour combattre l'ennemi et les amis de l'ennemi. Donc, l'enfant est malade. La science le sait, mais elle ne peut rien pour lui.

L'enfant est à l'hôpital ; encore une intervention. Il souffre d'une grave malformation cardiaque. Sa mère dit à ses amis : « Que voulez-vous ! Il a un cœur gros comme ça. » Elle montre les dimensions de ce cœur et ajoute que le nourrisson est très gentil. Il ne pleure pas ; il est souriant, joyeux et attentif. Il est très beau, cela va sans dire. La mère le dit quand-même et tout le monde l'écoute. Les médecins rassurent la mère, le père et aussi le frère du nourrisson ; ils sont confiants. S'ils ne le sont pas, on ne les paie pas et s'ils ne sont pas payés, ils meurent de faim : les médecins meurent aussi, malgré leur profession qui guérit et rend immortel.

L'enfant meurt et on dit, on répète : « La mort subite du nourrisson. » « Quelle est la cause de sa mort ? demande le père.

- La mort subite.
- Mais c'est le résultat.
- C'est aussi la cause.
- Comment ça ?
- Comme ça.
- La mort est la cause de la mort ?
- Oui. La mort cause toujours la mort.
- Et la naissance ? Cause-t-elle toujours la naissance ?
- Oui.
- Le nourrisson va renaître ?
- Oui, dans quelques siècles.
- Mais je ne serai plus là.
- Pourquoi pas ?
- C'est l'éternel retour ?
- Oui.
- Mais il mourra de nouveau.
- Nous mourrons tous, une fois de plus.
- A quoi bon renaître ?
- Soyez confiants. »

« C'est moi qui suis coupable », pense le père et il a raison. Il est naturel d'aimer sa famille et même l'humanité entière. Mais il aimait trop sa famille, en particulier le nourrisson ; et trop c'est trop, comme on le sait. Il ne faut pas dépasser les limites, même si le cœur se déchire de plus en plus. Il faut

suivre les principes qui régissent les liens entre les individus à l'intérieur d'une famille. Le père regarde le nourrisson et pleure : il n'arrive pas à supporter ses souffrances. Il sort et l'abandonne à son sort. Il a commis une erreur. Au lieu de considérer que ses rapports avec le nourrisson étaient inscrits et prescrits dans la nature, il ne s'est pas occupé de son nourrisson ; il n'a pas pensé à lui.

Voici ce qui se passe. Le père se laisse émouvoir par la maladie du nourrisson et sort, au lieu de soutenir les médecins dans leur effort. Les médecins ne peuvent rien sans le soutien moral et financier des parents et même si la mère est là, le nourrisson meurt. Autrement dit, le père ne doit pas sortir. Mais nous sommes tous des humains et nous nous évanouissons en voyant une goutte de sang. Le père se soucie de lui-même et il sort pour ne pas encourir une crise cardiaque. Non, ce n'est pas ça. Il ne se soucie pas de lui-même ; il se soucie trop de sa fille. Pour agir en individu raisonnable, il doit examiner les représentations qui lui viennent à l'esprit à propos de la maladie de sa fille. Il doit scruter ce qu'il est, ce qu'est sa fille, la nature et le fondement des liens qui s'établissent entre elle et lui. S'il le fait, il ne se laisse pas troubler par la passion et l'affection qu'il porte au nourrisson. Il n'est pas passif devant ces représentations. Il est actif. Il ramasse une représentation et agit en conséquence.

Il reste à l'hôpital ; il manie les instruments qu'on plonge dans le corps du nourrisson. Il aide les médecins qui ont besoin de son aide car l'effectif de l'hôpital n'est pas complet. Il fait tout ce qu'il peut pour sauver le nourrisson, mais on lui dit : « Sortez ! Vous nous empêchez de travailler ! » Il sort une fois de plus et le nourrisson meurt. La mère accuse le père de la mort du nourrisson ; ils divorcent et le père se suicide. Il demande à être enterré à côté du nourrisson et on l'enterre à quelques centimètres de son cadavre favori. Avant de mourir, le père chante une chanson :

*Tu es parti en avance sur moi.
Tu ne rentreras jamais à la maison.
Je te rejoindrai sur ces hauteurs,
Dans le clair de lune,
Dans les étoiles qui sont tes yeux.*

« C'est toi qui es parti, pas le nourrisson », dit le frère du père. Mais le père continue sa chanson à sa façon :

*Je n'aurais pas dû envoyer le nourrisson dehors.
J'aurais dû craindre sa mort et sa renaissance.
J'aurais dû lui préparer un nirvana sur mesure.*

Il ne faut pas retomber en enfance ; il ne faut jamais rebrousser chemin. Au contraire – il faut se dépêcher d'arriver au point où la vie est complète. Où se trouve ce point ? Là où se trouve la plénitude. On cherche la plénitude, on la trouve et on la rejoint, de sorte qu'on ne sait plus où est la plénitude et

où se situe le soi – par rapport à cette plénitude. Il n’y en a plus, à ce qu’il paraît : il n’y a plus de soi. Il n’y a que la plénitude, le trop-plein de la plénitude. On n’en a plein les bras et on ne sait qu’en faire. À cause de cette plénitude, on se sent à l’étroit ; on veut en sortir. On en sort et on meurt. Il ne faut jamais sortir parce que, si on le fait, quelqu’un meurt ; quelqu’un sort pour aller au ciel.

On traverse la vie à toute allure et on arrive à la vieillesse idéale. On a mal partout, mais la vieillesse est vraiment idéale, grâce au cerveau qui fonctionne à merveille. Il sait tout, il s’occupe, il se soigne, il prend soin des nourrissons de toute sorte. Les nourrissons se débarrassent de toutes leurs maladies et traversent leur vie d’un trait. Ils meurent et on constate qu’ils sont toujours des nourrissons : ils ont traversé la vie si vite qu’ils n’ont pas eu le temps de vieillir. « Ils sont toujours jeunes, disent les parents. Tolstoï dit qu’il ne faut pas perdre son enfance à cause de sa fraîcheur qu’on ne retrouve plus à l’époque de la vieillesse, même si elle est idéale. Tout compte fait, la vieillesse idéale est la jeunesse. »

Quoi qu’il en soit, il faut être vertueux. Qu’on soit jeune ou vieux, on doit adhérer à la vertu qui seule est capable de sauver les êtres humains de l’enfer qui les attend avec impatience. Avant l’arrivée des victimes, l’enfer est impatient ; dès qu’ils arrivent, il devient très patient, au point de prolonger les supplices au-delà de toutes les limites du supportable et de l’insupportable. Comment peut-on devenir vertueux ? Il faut avoir un gourou sous la main. Si on n’en a pas ? Il faut regarder à droite et à gauche. Non : ce qu’on voit est tellement horrible qu’il vaut mieux fermer les yeux une fois pour toutes. On ferme les yeux et on commence à écouter le monde. Peu à peu on se rend compte que le monde est très musical. Il est sans doute moins musical que l’autre monde, mais même la musique qu’on entend ici-bas mène à la vertu.

L’ouïe est un de meilleurs gourous qu’on puisse trouver sur terre. Les autres sens donnent accès aux plaisirs : plaisir de la vue, plaisir du goût, plaisir du toucher. On touche une femme et on est content ; on est aux anges ou au septième ciel. Il y en va de même pour les hommes qu’on touche, qui se touchent. C’est par ces sens qu’on apprend les vices. Goût, toucher, odorat, regard. Ce sont les germes des vices. En revanche, l’ouïe nous apprend la vertu. La vertu ne s’apprend pas par l’œil ; elle ne peut s’apprendre que par l’oreille, parce qu’elle ne peut être dissociée du logos, du langage raisonnable, du langage effectivement présent, formulé, articulé. On articule la vertu et elle vient au secours des humains que l’enfer attend toujours, comme s’il n’avait rien d’autre à faire. Et pourtant il a du pain sur la planche, vu le nombre des humains qui y séjournent.

On écoute de la musique et on devient vertueux, surtout si on écoute du Mozart qui est harmonieux à souhait. On devient harmonieux en l’écoutant – au point d’oublier de se quereller avec sa femme. On ne bat plus ses enfants ; on ne sort pas quand ils meurent. Mozart est immortel et, du coup, on devient immortel car l’influence de la musique est considérable. C’est la meilleure thérapie qu’on puisse imaginer. Même les vaches y sont sensibles, sans parler des animaux domestiques qui deviennent encore plus domestiques en écoutant Mozart. Les chats sautent sur tous les genoux qu’ils

voient ; les chiens n'aboient plus, même si un voleur pénètre dans la maison. Le voleur entre et se fige : Mozart le séduit autant que les autres.

Puis la mort frappe de nouveau. Elle frappe toujours, même quand on ne meurt pas. Elle frappe à la porte et on l'entend, même si on n'est pas malade. On est toujours frappé par la mort, même si on est à la fleur de l'âge. On pense à la mort pour s'y habituer, pour ne pas être frappé par elle sans discontinuer. On médite sur la mort et peu à peu on devient le sujet de sa propre méditation. On ne joue pas avec l'objet de sa méditation ; on devient cet objet. On devient la mort, en d'autres mots. Alors, il n'y a plus rien à craindre : on ne se craint pas soi-même. Parfois, on a peur de tuer quelqu'un et on se dit qu'il faut craindre ses propres instincts, ses élans, ses coups de colère. Mais, en principe, on craint plutôt les autres, leurs coups de colère, leurs couteaux.

On se regarde dans un miroir et on voit la mort. « Il n'y a rien à craindre : toi, c'est moi », se dit-on. On regarde ses rides et on répète : « Mort, mort, mort. » De plus en plus, on se rend compte qu'on a terriblement vieilli, et la peur de la mort revient au galop. On brise le miroir : il vaut mieux briser un miroir que son propre cœur. On brise tous les miroirs qu'on trouve dans les parages et même dans le monde. On ne voit plus son reflet et on en a besoin, si étrange que cela paraisse. Alors, on se regarde dans les lacs et on se noie au bout d'un certain temps. Bon débarras !

Une femme gît à terre. Est-ce une mère, la mère ? la seule mère accessible aux êtres humains et même aux animaux, aux plantes ? Même les plantes ont besoin d'une mère, sinon elles risquent de rater la naissance et tout ce qui est inclus dans ce mot : la concupiscence, entre autres. Oui, c'est une autre version de la volonté, peut-être même la même version. Il n'y a pas beaucoup de versions dont nous pouvons profiter sur terre et sous sa surface. Le nombre de versions et de notions est limité et ce n'est pas la courte durée de notre vie qui en est responsable. Il n'y a pas beaucoup d'éléments autour de nous et même dans notre for intérieur : Mendeleïev en savait quelque chose. Il en va de même pour les thèmes et les métaphores, si on prête attention à ce que Borges a écrit il y a quelques décennies. Les décennies passent, mais le nombre des métaphores n'augmente pas. Et on dit toujours que la vie est un marécage ou une tourbière.

La femme continue à nous barrer le chemin et nous n'avons pas envie de l'enjamber. C'est peut-être une mère après tout, une des mères dont nous disposons pour naître et mourir dignement. Pourquoi gît-elle par terre ? Est-elle en couches ? Une enfant de plus ; encore une pureté, encore une saleté. Il est vrai que les couches d'un bébé sont presque toujours sales, mais on les lave et elles redeviennent propres. Par contre, on ne doit pas laver l'âme d'un bébé qui est encore plus propre que les couches qui sortent d'une machine à laver. L'innocence est un mot-clé dans le royaume de l'enfance ; plus on le répète en parlant d'un bébé, mieux c'est, comme tout le monde le sait. On répète ce mot et on y ajoute le verbe « devenir » : l'innocence du devenir. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela veut dire que l'enfant ne sait pas qu'il mourra, qu'il attrapera le sida. Il pense qu'il n'y a que des biberons et des bonbons dans la vie ; il ne sait pas qu'il y a aussi le diabète. Il pense que le monde lui appartient car il suffit de pleurer un petit coup pour que tout le monde accoure avec des bonbons et de nouveaux jouets. Son innocence est touchante et on lui apporte tout ce qu'il veut, sauf le monde qu'on ne peut lui apporter ni sur une assiette ni dans un sac. Mais l'enfant ne veut pas d'un monde qu'il ne connaît pas ; il veut surtout ce qu'il connaît et ce qu'on ne lui donne pas en disant : « Non, non, non. » Il est une pure potentialité et cette potentialité est parfois si pure que l'enfant reste dans son lit sans rien faire. Et les parents le laissent faire car ils ont peur qu'il ne salisse sa potentialité, son avenir où Beethoven et Dante se profilent.

L'enfant dit « oui » à la vie, même quand il pleure, crie et embête tout le monde. Il dit « non », mais ce « non » signifie « oui », et nous le savons d'autant mieux que notre « non » ne ressemble pas à celui de l'enfant. Notre « non » est vraiment un « non » et il n'a rien à voir avec un « oui » puisque nous hochons la tête, donnons des coups de poings aux tables et aux commodes. Parfois, nous donnons des coups de poings à nos semblables et quand ils s'écroulent, nous disons « oui ». Mais ce n'est pas un « oui » à la vie – bien au contraire. C'est un « non » à la vie et il résonne encore plus fort que notre « oui », notre « oui » ordinaire.

Une femme gît à terre et, l'espace d'un instant, nous nous disons que c'est notre mère. Puis elle ouvre la bouche et dit : « Tu as raté ta vie.

- Pourquoi dites-vous cela ?
- Parce qu'on ne te voit pas à la télévision.
- Ça ne veut rien dire.
- Je te dis que oui. Tu as raté ta vie. Tu as même raté ta vie future, ta prochaine incarnation.
- Comment le savez-vous ?
- C'est mon intuition féminine qui me le dit. Et puis tu vis aux crochets de tes poules.
- Je gagne ma vie correctement.
- Tu ne gagnes rien. Tu perds tout. Tu es un perdant par excellence. Tu m'as perdue aussi, moi.
- Je vous retrouve.
- Non. Ce n'est pas à cause de toi que je suis étendue à terre. J'attends quelqu'un d'autre.
- Ça ne me regarde pas.
- Pour une fois, tu as raison, très cher nourrisson. Tu te conduis comme un enfant en bas âge.
- Oui, je rends hommage à l'innocence du devenir.

- Tu ne deviendras jamais rien parce que tu n'es rien. Tu perds ton temps à des riens. Passe ton chemin. Laisse-moi tranquille. Si l'homme de ma vie arrive avant que tu ne partes, il te cassera la gueule. »

On ne la ramasse pas : d'habitude, on ne ramasse que les filles en perdition. Elle est peut-être perdue, mais toutes les filles perdues et retrouvées ne sont pas nécessairement belles ; et la beauté compte en ces matières. Les enfants font ce qu'ils veulent ; ils cèdent à tous leurs désirs sans

exception, à moins qu'on ne les empêche de ramasser ceci ou cela. Eux-mêmes n'auraient pas ramassé cette fille. Elle est aussi répugnante que la charogne de Baudelaire qui a dû voir beaucoup de charognes de ce genre. Tant pis pour lui ; tant mieux pour nous. Nous ne buvons pas d'absinthe et nous voyons clair là où il voyait obscurément, à travers le brouillard du mal.

L'essence de l'esprit est sans doute la liberté et c'est pour cela qu'on ramasse trop de choses : on a peur de perdre l'essence de l'esprit. C'est comme une peau de chagrin qui fonctionne à rebours. Vous ne ramassez pas quelque chose et l'essence de l'esprit se rabougrit. Vous vous dites que vous prouvez votre liberté par votre sélection dans le domaine du beau et du laid, mais votre conscience vous dit qu'il faut tout ramasser, car c'est l'*amor fati* qui est une vraie preuve de la liberté. Vous ne voulez pas ramasser une femme qui vous barre le chemin : elle est trop laide et vous êtes las de la laideur. Et vous avez peur de devenir impuissant, si vous la ramassez. Mais le destin l'a mis sur votre chemin et il faut accepter toute manifestation du destin, quelle qu'elle soit. Non seulement vous l'acceptez : vous souriez, vous roucoulez.

Vous ramassez cette femme et l'homme de sa vie arrive. Il n'arrive pas à l'improviste, ce qui prouve que vous êtes assez courageux : vous savez qu'il risque de vous casser la gueule. Il vous casse la gueule et c'est vous qui gisez à terre à présent. Il y a beaucoup de sang autour de vous et on ne boit pas n'importe quel sang qu'on voit près de son corps, car il se peut que ce sang ne soit pas du vin. Vous ne buvez pas n'importe quel vin et il y a des sangs qui sont de la piquette. Mais c'est votre sang et aussi celui de votre mère. Pourquoi ne pas le boire pour vous fortifier ? Vous êtes étendu par terre, mais vous n'êtes pas Antée ; la terre ne vous sauvera pas. Elle vous fortifie un peu, autant qu'elle peut fortifier un cousin lointain. Antée était son fils et elle faisait tout pour lui. Vous avez besoin de votre sang pour résister à la mort.

Mêlé à la terre, le sang divin donne la vie ; il donne naissance aux plantes et même aux métaux. Parfois il présage la pluie. Il correspond à la chaleur, vitale et corporelle, opposée à la lumière qui correspond au souffle et à l'esprit. On ramasse tous ces symboles – au cas où. Que peut-on en faire ? Votre sang correspond à la chaleur vitale, mais vous avez froid, comme si vous étiez déjà à moitié mort. Alors, une fois de plus, vous faites appel à la lumière parce que vous avez l'impression que le souffle est plus important que la chaleur vitale. Le souffle doit vous apporter l'immortalité ; en tous cas, c'est ainsi que vous comprenez le yoga dont vous ne savez presque rien, à l'exception du mot souffle. Vous savez qu'il faut le retenir. Vous retenez votre souffle et il se nourrit de votre lumière intérieure. Mais, pareil à n'importe quelle lumière, votre lumière intérieure s'éteint et vous avancez à tâtons vers les toilettes, car vous aimez la propreté.

Le sang est le véhicule de l'âme ; par conséquent, si vous répandez le sang de quelqu'un, vous ferez mieux de le ramasser, sinon l'âme de la victime reviendra et se vengera. Avant de mourir, n'oubliez pas de lui demander de ne pas ramasser votre sang. « Faites-moi plaisir. Laissez mon sang où il est. Laissez mon sang en paix. » C'est ainsi qu'on construit son immortalité. Une fois ressuscité, vous devez pourtant faire attention de ne pas passer pour un zombie, sinon Brad Pitt ou son successeur

vous tuera d'une manière ou d'une autre. Qui est Brad Pit ? se demande un habitant du XXII^e siècle. Un acteur célèbre et richissime. Hollywood était en pleine forme au XXI^e siècle. Les zombies et leurs tueurs étaient un de ses thèmes favoris.

Dans un mythe des Iourak, le monde périt d'un incendie causé par la mort d'un arbre sacré qui répand son sang en s'écroulant. Ce sang se change en feu. Le sang est par conséquent un ersatz de l'essence. Vous vous ouvrez les veines et vous ramassez votre sang dans un bol. Ensuite, vous répandez ce sang sur votre corps et mettez feu à votre corps. Un double suicide, une double auto-immolation. Pourquoi ? pour quelle cause ? Pour nos enfants : personne d'autre, rien d'autre ne mérite un tel sacrifice. Peu à peu on comprend qu'il n'y a pas de symboles, que tout est réel, évident. Rien ne signifie quoi que ce soit. Tout est insignifiant : signes, absence de signes.

La mort revient, comme si elle était partie un jour, à tout jamais. Non, elle revient en force et on sent sa force partout, même dans la bouche où un goût de poisson pourri persiste, malgré tout les efforts de s'en débarrasser, de le remplacer par le goût du foie gras, par un vin exquis. Il est vrai que la mort est devenue inconcevable. La mort est une vie : chaque chrétien est au courant de cette vérité éternelle. C'est un reflet de la structure génitale. Elle reflète aussi des organisations sociales qui s'organisent autour de la vie, mais effleurent la mort par inadvertance. La mort dit « Aïe », et riposte vigoureusement. Une société tombe tout de suite et on l'ensevelit sous les décombres d'un gratte-ciel. Une autre société suit. Mais en principe, le corps est aujourd'hui immortel, étant donné qu'on peut tout y remplacer soit par d'autres corps, soit par des bouts de métal. On continue son bonhomme de chemin et c'est cela qui compte en définitive. Peu importe si, en marchant, on fait du bruit, car le métal fait ding-dong à l'intérieur du corps. C'est comme si on entendait des cloches ou une chanson populaire.

Le propre de l'homme est d'aller vers la mort. On connaît cette destinée et cette connaissance s'accompagne d'une certaine jubilation. On connaît l'*amor fati* et on en est un peu las. On le remplace par la haine, malgré les préceptes de Spinoza et de tous les autres philosophes de bon sens. Mais le bon sens n'est pas fiable : il est las, lui aussi. Il est remplacé par le mauvais sens, et ce sens est vraiment mauvais ; quoi qu'on fasse avec lui, il sent mauvais. C'est le goût du poisson pourri qu'on sent dans la bouche. Tout va dans le mauvais sens et tout sent mauvais, comme si on avait supprimé tous les parfums – sur terre et aussi dans le ciel qui entretient des relations amicales avec la terre. C'est bien plus qu'une amitié : Blake les a mariés, il y a deux siècles. Ciel et terre, mari et femme. Même si la terre périt, ses fragments continueront à aimer le ciel, à l'embrasser de toutes leurs forces. C'est cela le vrai amour ; c'est cela la vraie mort.

Juliette embrasse Roméo et meurt dans ses bras. On retrouve leurs cadavres et on essaie de les séparer. Ils sont inséparables : la mort n'arrive pas à vaincre le vrai amour. Alors, on les met dans le même cercueil et on referme le cercueil pour que les cadavres n'aient pas froid. Mais les cadavres sont toujours en vie – telle est la force de l'amour. Ils crient : « Nous sommes vivants, nous sommes en vie. » Leurs voix résonnent sous la voûte et on les déterre. Les cadavres sont enlacés, mais ils ne respirent pas. Mais la respiration ne prouve rien ; elle ne nie rien non plus. Vous ne respirez plus, mais

cela ne veut pas dire que vous êtes mort. Vous avez simplement arrêté votre respiration à la suite d'un exercice préconisé par les yogis. Ou vous avez la respiration coupée parce que vous êtes amoureux, étonné, fasciné. La vie continue, comme si de rien n'était. Il n'y a rien de toute façon : tout n'est qu'illusion.

On danse et on oublie la mort. Vous ne pouvez pas danser éternellement, sauf si vous êtes au paradis de Dante et les saints vous entourent de tous côtés. Ils vous tapent sur les épaules en disant : « Dansez, dansez, ne vous arrêtez pas.

- Pourquoi ? Je ne me souviens plus de la mort. Dans l'absence de la mort, la danse n'a pas de sens.

- Si, si. En dansant, vous montrez votre joie.

- Pourquoi faut-il la montrer ?

- Pour que Dieu la voie.

- Mais Il sait tout, sent tout.

- Oui. Mais Il veut *voir* ce qui se passe dans votre for intérieur. Il le voit de toute façon, mais Il veut le voire *autrement*.

- Comment ?

- Par l'intermédiaire de votre danse, de votre chant. Chantez, chantez ! »

Vous vous mettez à chanter :

Je suis joyeux !

Dieu soit loué !

Dieu soit loué !

J'ai la joie au cœur,

J'ai la joie aux poumons,

J'ai la joie sur le front.

En effet, le mot joie est écrit sur votre front – dans toutes les langues. Puis toutes les langues disparaissent et il n'en reste qu'une seule – celle que les habitants de la terre parlaient avant la destruction de la tour de Babel. C'est la vraie langue, la seule langue digne de ce nom. Quelle est le nom de cette langue ? *Logos*, naturellement. Parfois on pose des questions bizarres et on s'efforce d'y répondre tant bien que mal, par delà le bien et le mal. Et ce n'est pas bien : il faut que le bien et le mal persistent et signent, sinon il n'y a plus de morale ; sinon tout se désintègre. Tout le monde tue tout le monde. Pendant cette tuerie universelle, les pères souffrent plus que les mères. Tout le monde veut coucher avec les mères et on oublie les pères qui se couchent et s'endorment. C'est ainsi que va le monde où les langues se multiplient, au lieu de se réduire à la vérité.

Il s'agit d'une force collective qui pousse les hommes à se tuer et à tuer les autres. Il ne faut jamais oublier les autres et le fait que le « moi », c'est « l'autre ». Par conséquent, si vous vous suicidez, vous tuez quelqu'un. On vous ressuscite – Jésus est toujours avec nous, d'après Kierkegaard – et on nous traîne devant un tribunal. Et le tribunal nous dit : « Qu'as-tu-fait, toi que voilà ?

- J'ai commis un suicide. Je sais que ce n'est pas bien parce que ce n'est pas moi qui me suis donné la vie.

- Ton suicide, on n'en a cure. Tu es un meurtrier. C'est cela qui nous préoccupe.

- Je sais que j'ai tué mon propre corps.

- Non, tu as tué le corps de l'autre.

- Qui ?

- Tu as tué le monde entier. Si on tue une personne, on tue tout le monde. Tu connais le Talmud ?

- Je connais la Bible.

- Récite-là par cœur, sinon on te condamne à la guillotine. »

Vous vous mettez à réciter la Bible et vous vous dites que c'est un vrai cauchemar, sauf que la Bible vous sauve, comme d'habitude. Elle vous réconforte et vous rend vertueux, pieux et sage. Non, vous n'êtes pas en train de rêver, de faire un cauchemar. C'est la vie et vous le savez très bien. Dans la vie, vous ne cessez de répéter : « Quel cauchemar, quel cauchemar ! » Et vous avez raison, ne serait-ce qu'en partie. Le cauchemar que vous faites est la vie et vice versa. On vous met en prison car vous ne connaissez pas *toute* la Bible par cœur. Qui plus est, vous avez tué l'autre. Puis vous lisez dans un journal : « Réforme pénale. Tous les prisonniers seront libérés, même si certains d'entre eux ont tué les autres. » On vous libère et vous vous promenez sur les Champs-Élysées – comme Proust.

La femme en question – il en était question il y a quelques pages – ne gît plus à terre. Elle s'est déjà relevée pour dire : « Tu me dois de l'argent. Tu habites chez moi, mais tu ne paies pas les charges : l'électricité, entre autres.

- Mais si, j'ai tout payé. J'ai les factures.

- Je n'en ai cure. Je sais que tu n'as pas payé. Je vais te faire expulser.

- D'où ?

- De la terre. »

Le lendemain, vous trouvez une lettre sous votre porte. Vous n'êtes pas obligé de la ramasser ; vous la ramassez quand-même car la curiosité vous dévore. Il vous dévore à tel point que votre cerveau est à présent très diminué ou plutôt réduit ; il est réduit à un point. Et ce point coïncide avec la lettre qui gît à terre. Il est vrai que vous préférez le corps de cette lettre à celui de la femme que vous avez vue il y a quelques heures. Peu importe : toutes les deux sentent mauvais. Vous la ramassez quand-même ; la lettre, pas la femme. Vous la lisez et vous constatez que cette lettre est écrite par l'avocat de la femme en question. Vous ne vous posez plus de questions : vous savez que cette femme

ira jusqu'au bout parce qu'elle est folle à lier. Mais vous n'êtes pas capable de la lier : elle est plus forte que vous. Que faire ?

L'avocat écrit ceci : « Vous devez quitter la terre, sinon vous irez en prison. Vous ne payez pas vos charges et sur terre il faut toujours payer quelque chose. Vous payez vos impôts, mais vous ne payez pas vos charges. Vous êtes donc un criminel. Si vous avez quelque chose à dire, téléphonez-moi. Mon numéro de téléphone est : 5°°77890°__0988. Le numéro de mon portable est : °080°88°080°80809870980°8°08°. Si vous ne m'appellez pas dans les vingt-quatre heures, je vous expulse. »

Vous faites le deuxième de ces numéros et vous entendez la voix de l'avocat qui vous dit : « Je vous écoute.

- Écoutez-moi. J'ai toutes les factures.
- Quoi ?
- Oui, j'ai tout payé.
- Ce n'est pas vrai. Vous mentez. Vous irez en prison sur la lune.
- Ne m'expulsez pas, s'il vous plaît. J'aime la terre.
- Ah bon ? malgré la pollution et le réchauffement climatique ?
- Oui.
- Bon. Alors, il faut payer vos charges.
- Je vous montrerai les factures. Votre cliente ne dit pas la vérité.
- Voulez-vous dire que ma cliente ment ?
- Non. Mais elle ne dit pas la vérité.
- Qu'est-ce que la vérité ?
- Les factures. C'est la seule vérité que nous possédions. Les charges, les factures.
- D'accord, vous les avez payées. Payez-les encore une fois. Soyez indulgent et prenez en considération l'état de santé de ma cliente. Et son âge, cela va sans dire. Soyez un gentleman. »

Vous êtes un gentleman et vous payez les charges une fois de plus. Mais pour prouver que vous êtes un *vrai* gentleman, il faut payer les charges deux fois de plus, trois fois de plus. Vous récitez la table de la multiplication et la Bible – « c'est la vie », comme on dit. Tantôt vous comptez, tantôt vous priez. Et même pendant vos prières vous continuez à compter, sinon vous serez expulsé de votre appartement, de la société qui vous pousse au suicide. « Le taux social des suicides ne s'explique que sociologiquement, écrit Durkheim. C'est la constitution morale de la société qui fixe à chaque instant le contingent des morts volontaires. Il existe donc pour chaque peuple une force collective, d'une énergie déterminée, qui pousse les hommes à se tuer. »

Cette force collective vous pousse et au début vous ne savez pas dans quelle direction vous marchez. Parfois vous vous mettez à courir et vous vous dites que vous allez droit dans le mur. Vous courez, vous allez, vous marchez et le mur se rapproche. Tout à coup, vous vous rendez compte qu'il ne s'agit pas d'un mur : c'est un précipice. Il faut choisir entre le mur et le précipice ; pour une fois,

vous avez le choix, malgré la doctrine du déterminisme. Pourquoi ? Parce qu'en l'occurrence, il n'y a pas de différence entre un mur et un précipice : vous mourrez de toute façon. Et vous vous ressuscitez, naturellement, et vous vous dites que Jésus n'est pas mort pour rien.

La force collective continue à vous pousser ; le déterminisme vous pousse aussi. On dirait que vous êtes dans une poussette. Vous y êtes peut-être et pour le savoir avec exactitude, il faut savoir quel genre d'incarnation vous incarnez actuellement. Si vous êtes un insecte, aucun mur ne vous effraie, même si vous êtes en voiture avec un chauffard. Vous aimez les vêtements de ce chauffard et vous passez beaucoup de temps dans leurs plis et replis. Et puis vous vous trouvez dans la voiture de ce fou. Il roule à deux cents à l'heure et rentre dans un mur. Vous périssez et ce n'est pas votre faute. Donc, vous allez au paradis des insectes et vous dansez comme la cigale. Oui, vous êtes une cigale à présent ; c'est votre nouvelle métamorphose. D'après cette mauvaise nouvelle, vous n'avez pas encore atteint le nirvana. Tant pis ! Vous dansez, c'est l'essentiel. C'est votre essence, comme vous le savez.

La force collective des insectes est encore plus terrifiante que celle des humains. Les insectes volent en masse et se poussent mutuellement. La plupart des insectes se suicident ; les autres vivent dans les airs ou sur Saturne. C'est ce qu'on appelle des saturnales. Les humains regardent les abeilles et se disent qu'il faut suivre leur exemple : elles travaillent mieux que les humains. Elles sont plus laborieuses, plus organisées. Elles ne parlent jamais de réduction du temps de travail et d'augmentation des salaires. Elles font tout cela gratuitement car c'est un travail bénévole. En Union Soviétique, on appelait ça *soubotnik*. Au lieu de se reposer pendant les week-ends, les gens portaient des briques et des bûches. Ils tombaient de fatigue ; les briques tombaient, elles aussi. Les abeilles ne tombent pas ; elles volent.

La force collective des humains ne vous laisse pas tranquille. Elle vous dit : « Pour le moment, tu es un insecte. Mais cet état de choses ne durera pas. Dans ta prochaine incarnation, tu seras de nouveau un être humain, ce qui te permettra d'expier tes fautes et d'atteindre le nirvana. Mais avant d'atteindre le nirvana, tu te suicideras. C'est un ordre ! » On redevient un être humain et on rentre dans un mur ; on tombe aussi dans un précipice. Un double suicide, un triple suicide : on avale vingt cachets d'un somnifère puissant. Il est si puissant qu'on continue à dormir même pendant le Jugement dernier. Les sons des trompettes déchirent l'atmosphère, mais vous continuez à dormir, comme si de rien n'était. On vous oublie et vous survivez à ce Jugement sinistre, à ce sinistre définitif. Vous continuez à dormir dans votre éternité.

La force collective vous réveille et vous vous demandez de quelle force il s'agit en l'occurrence. Est-ce une force humaine ou animale ? Ou êtes-vous une plante à présent, un petit légume ? une carotte, par exemple ? Pendant votre séjour dans le monde des vivants et des humains, vous buviez du jus de carotte tous les jours. Aujourd'hui, on vous met dans une machine et vous vous liquéfiez. On vous verse dans un verre et quelqu'un vous boit. Et ce quelqu'un se porte bien grâce à votre concours. Vous êtes bon pour la santé ; vous êtes bon tout court. Autrement dit, vous êtes vertueux, comme aurait dit Socrate.

Quant à votre prochaine incarnation, vous ne pouvez pas choisir votre forme et contenu. Vous êtes condamné à être libre, mais vous êtes condamné à être un insecte, un ver de terre ou un frelon. Appelez ça comme vous voulez : prédestination, condamnation, damnation. Vous n'êtes pas Faust, mais on vous damne quand-même car on est à court de damnés pour l'instant. Et cet instant durera un petit moment. On vous damne et vous vous retrouvez sous un toit, au milieu de vos copains. Les frelons sont dangereux, nocifs et par conséquent vous êtes damné une fois de plus. On ne se lasse pas de vous damner, mais vous êtes las de tout. Parfois vous n'êtes même las de rien ; c'est la fatigue générale. On ne peut pas damner les humains toutes les demi-heures. Il faut qu'ils se reposent de temps en temps de toutes ces damnations. Il faut qu'ils aillent jouer dans une cour de récréation.

Ils y vont et ils perdent à tous les jeux. C'est une damnation subtile. Il ne s'agit que d'un jeu, dit-on, et en réalité vous ne perdez rien, à part votre prestige. Et vous savez ce que Falstaff pense de l'honneur et du prestige. Et pourtant ça vous fait mal. Le prestige est tout ce qu'il vous reste. Vous avez perdu votre famille, votre vie, votre argent et vos frères et sœurs spirituels. À présent vous perdez au jeu et ne gagnez rien en amour. C'est injuste et même Dieu est au courant de cette injustice que les anges essaient de Lui cacher. « C'est injuste, dit Dieu, et les anges L'écoutent. Il faut faire quelque chose.

- Quoi ? disent les anges.
- Il faut renverser la situation.
- Comment ? disent les anges.
- Il faut *bénir* les humains.
- Ils ne le méritent pas.
- Il faut supprimer le Jugement dernier. Il n'y aura donc ni bénédictions ni damnations.
- Qu'aura-t-on alors ? disent les anges.
- Rien.
- Le vide, le chaos ?
- Rien, je vous dis.
- Et nous ?
- Vous serez des choses transparentes.
- Nous les sommes déjà.
- Vous serez encore plus transparents. »

On n'est pas libre de devenir transparent, invisible, inexistant. Même les cadavres existent quelque part – dans le ventre d'un ver, comme dit Hamlet. Le ventre de ce ver n'est pas transparent, de sorte qu'on ne peut pas voir le cadavre et la digestion de ce cadavre. Et même quand le cadavre quittera le ventre du ver, il ne sera pas transparent ; il sera de l'herbe qui pousse sur une tombe. D'habitude, on dit que l'herbe sur la tombe d'un soldat inconnu est le soldat lui-même. Il n'est pas si inconnu que ça, ce soldat. On connaît ces brins d'herbe et n'importe quel botaniste vous décrira leur anatomie par le menu. Tout est connu dans le monde ; il n'y a ni symboles ni énigmes. Tout est clair

comme n'importe quelle eau pure. Pas besoin de chercher une roche. Prenez une bouteille d'eau minérale et regardez-là. Vous verrez le monde. Ce n'est pas uniquement dans un grain de sable qu'on voit le monde ; on le voit partout.

Prenez une motte de gazon et la terre se plaindra parce que la terre se plaint toujours, quoiqu'on fasse. On marche sur elle et elle dit : « Vous me faites mal. Vous me foulez aux pieds. Comment pouvez-vous vous comporter comme cela ? Je suis votre mère nourricière. Où poussent vos carottes ? dans le ciel ? Vous êtes devenu trop arrogant. Je vais me plaindre auprès des dieux. » Et la terre parle aux dieux qui l'écoutent attentivement. Avant l'arrivée de la terre, ils parlaient à Jupiter, mais à présent tous les dieux écoutent la voix de la terre qui ne ressemble pas aux opéras de Mozart.

Après leur conseil de guerre, les dieux décident d'envoyer le déluge sur la terre qui n'y voit pas d'objection. Elle dit qu'elle a soif et que, de toute façon, il faut détruire la race humaine. Et puis une météorite tombe sur la terre parce que la terre a faim. Pourquoi ne mange-t-elle pas les hommes ? Parce qu'elle trouve qu'ils ne sont bons dans aucun sens. Mais la terre reste sur sa faim ; les météorites continuent de tomber. Un peu plus tard, la lune tombe du ciel, elle aussi. Elle tombe sur la tête de la terre et la terre l'embrasse tendrement. Après tout, c'est sa fille chérie. Elle n'est pas aussi arrogante que les hommes ; elle est simplement capricieuse. Tantôt elle est toute habillée, tantôt elle montre une jambe qui n'est pas très jolie : ce n'est pas une jambe de top model. Elle est peut-être longue, mais elle n'est pas droite. La lune a des genoux cagneux.

On ne naît pas femme, on le devient, comme on dit ; mais la lune est née femme. Tout de suite, elle est devenue ce qu'elle est et elle assume son rôle de satellite avec fierté et joie. La lune n'est pas une femme au foyer parce qu'elle n'a pas de foyer et les quelques astronautes qui s'y promènent de temps en temps n'ont pas l'air de vouloir l'épouser. Elle reste donc seule et se contente de brouiller les pistes des amoureux qui l'attendent avec impatience. Elle n'apparaît pas et les amoureux ratent leurs déclarations d'amour et leurs baisers. Un baiser sans moustache est une soupe sans poivre ni sel, paraît-il. Et un baiser sans lune ?

La lune sait que la liberté est plus importante que le bonheur, mais elle n'arrive pas à quitter son orbite et continue à tourner autour de la terre. Que faire ? Où est sa liberté ? La lune peut se cacher derrière un nuage. Est-ce suffisant ? Elle peut se refléter ou ne pas se refléter dans un lac. Et alors ? Elle vit à l'ombre de son mari, alias la terre. Mais c'est une femme émancipée. C'est pour cela qu'elle prétend que la terre n'est pas son mari, d'autant que la terre est féminine en français et en russe. (La lune ne connaît ni l'allemand, ni l'espagnol, ni l'italien.) Elle refuse toujours de vivre dans l'ombre de la terre, même lors de ses éclipses. « C'est ma mère », dit-elle en pensant à la terre. Nous le disons et le pensons également. Nous pensons à la terre quand nous n'avons rien à faire ; nous pensons à la lune quand nous sommes amoureux ou au bord du suicide. Nous nous disons : « Ma mélancolie est aussi grande que celle de la lune », et nous nous tirons une balle dans le ventre.

D'après Camus, il n'y a qu'un seul problème philosophique vraiment sérieux : le suicide. Mais il y a aussi l'autre joue qu'on tourne sans arrêt. C'est à cause de cela qu'on se suicide : on a las de

tourner l'autre joue, d'autant qu'on a mal partout, pas seulement aux joues. On a aussi mal au ventre, comme si on avait un autre ventre à la disposition de ceux qui frappent. On a mal au ventre, comme si les autres frappaient le ventre et pas les joues. On tourne un corps, deux corps, trois corps ; les coups pleuvent, comme si on pouvait les comparer à la pluie, comme si on le voulait. C'est ainsi qu'on peut supporter les coups : on se dit qu'il ne s'agit que des gouttes de pluie. Il pleut, il pleut, bergère. Le corps est recouvert des bleus et la pluie continue de plus belle.

Il y a d'autres problèmes sérieux qu'énumèrent les philosophes hindous. D'où venons-nous ? Où irons-nous après la mort ? Ces problèmes sont autrement plus sérieux que le problème du suicide. Vous vous suicidez et c'est fini – pas de problème, comme on disait autrefois. Pas de souci, comme on dit aujourd'hui. Vous ne voulez pas vous suicider ? Pourquoi ? Les morts sont plus intelligents que les vivants. Socrate leur parle depuis des siècles et il doit être ravi, d'après (si l'on en croit, à en croire) Platon. Mais ne citons personne ; soyons ce que nous sommes, et nous savons pertinemment que nous ne sommes ni Socrate ni Platon. Le problème de l'identité est ainsi résolu. Il est plus sérieux que le problème du suicide, mais passons, passons. Continuons notre bonhomme de chemin et ramassons tout ce que nous y trouvons – sans exception, sans exception. Si nous nous mettons à choisir, nous risquons de devenir capricieux et malheureux : si notre choix est hors de portée, nous sombrons dans la dépression et nous nous suicidons à la longue ou tout de suite. Le problème du suicide ne se pose donc pas.

Camus gît déjà à terre. Nous passons, nous passons et tout le passé s'étend derrière notre dos. Un sol jonché de débris. Un champ de bataille jonché de cadavres. C'est cela le passé ; c'est cela l'avenir. Il n'y a rien à faire et nous ne faisons rien. Mais il faut marcher, selon les analystes et les économistes. « A beaucoup marché », comme dit Ramuz à propos du soldat de Stravinski. Nous sommes des soldats, puisque la vie est une lutte pour la vie. La mort est aussi une lutte pour la vie, sinon nous serions déjà morts. Nous savons que nous allons mourir et, dès que nous tombons malade, nous disons à nos proches et à nos médecins : « Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir. »

On meurt ou on ne meurt pas ; ou on se suicide. Une fois de plus, le problème est réglé. Mais le problème de la destination n'est pas réglé du tout. Où va-t-on ? *Quo vadis* ? Une fois de plus, on laisse tout cela de côté : les arrières mondes n'intéressent pas les vivants qui doivent vivre et rendre à la vie ce qu'ils lui doivent ; et César prendra soin de lui-même. Pas de problème. Mais pour vivre il faut le vouloir, au lieu de dire : « J'étais mieux avant la naissance. » Si vous le dites, on vous pose tout de suite la question : « Où étiez-vous ? d'où venez-vous ? Dites-nous, dites-nous. »

- Je n'en sais rien.
- Alors, pourquoi parlez-vous de votre confort prénatal ?
- Parce que rien ne peut être pire que la vie.
- Même pas la mort ?
- Si. Si on connaît la vie, on n'a pas envie de mourir. Il vaut mieux ne pas la connaître.

- Mais vous ne la connaissez pas. Que savez-vous de la vie ? les vitrines des magasins, les couvertures des magazines ? »

D'après Maïakovski, le problème du suicide est un faux problème ; il l'a prouvé en se suicidant. « Pas de problème », dites-vous en vous tirant une balle dans le ventre. C'est pour cela que vous avez mal au ventre : le nombre des balles qui y sont logées est assez impressionnant. Personne ne vous frappe ni sur les joues ni sur le ventre. Ce sont vos suicides successifs qui sont responsables de tous vos malaises. Maïakovski aussi a dit : « Pas de problème. » Et pourtant il a eu beaucoup de problèmes avec les femmes et le régime soviétique. Et ces problèmes-là étaient autrement plus sérieux que le problème du suicide – même du point de vue des philosophes.

Quand Essenine s'est suicidé, Maïakovski a écrit quelque chose comme ceci : « Dans cette vie, la mort n'est pas une nouvelle. Il est beaucoup plus difficile de construire la vie. » Ou bien : « Vous vous suicidez ? Ce n'est pas nouveau. Vous voulez être à la page ? Alors, essayez de construire votre vie et vous-même. Cette construction demande beaucoup de temps. Par conséquent, il faut vivre longtemps. » La construction du soi est un problème ; inutile de dire que ce problème est autrement plus sérieux que tous les suicides qu'on trouve dans l'histoire. N'importe qui peut se suicider ; même un idiot en est capable, à condition d'être un tantinet courageux. Mais un idiot ne construira jamais rien, même pas la petite voiture qu'un enfant construit dans sa chambre en utilisant des boîtes d'allumettes.

Comment construire ce qu'on appelle majestueusement « soi » ou « moi » ou « toi » ? Il y a des hommes qui aiment construire des femmes. Molière en parle abondamment dans ses comédies. Le projet est assez comique, étant donné l'effet produit. Vous isolez votre femme du monde extérieur et vous lui lisez Platon, Heidegger et Kant. Vous lui dites, par exemple : « Le concept seul peut produire l'universalité du savoir. » Et vous ajoutez : « Il faut lire Hegel pour comprendre le monde. » Mais votre femme n'a pas envie de comprendre le monde ; elle veut danser. Comme disait Schopenhauer : « Toute femme est une cigale. » Vous enfermez votre femme dans sa chambre ; elle continue à danser. Vous l'enfermez dans un grenier ; elle danse une valse de Strauss ou de Tchaïkovski ; ou une mazurka de Chopin. Vous mettez une douzaine de concepts dans sa tête en disant : « Deleuze pense qu'il n'y a pas de philosophie sans concepts », et vous laissez un livre de Hegel sur sa table de chevet. Dorénavant, ce livre sera son livre de chevet – c'est cela votre projet.

Le lendemain, vous entendez sa voix qui vous récite ceci : « De toute façon, expliquer ce qu'est penser et ce qu'est l'abstrait semble ici parfaitement superflu ; car c'est précisément parce que le beau monde sait fort bien ce qu'est l'abstraction qu'il s'enfuit à sa vue. » Et votre femme ajoute ceci : « Oui, j'appartiens au beau monde et je m'enfuis à la vue de l'abstraction. Je n'aime pas vos concepts qui sont abstraits. Je n'aime pas les tableaux abstraits que vous avez pendus dans ma chambre. Vous êtes une abstraction, vous aussi. Quand avons-nous fait l'amour pour la dernière fois ? et pour la première fois ? Vous n'êtes pas un homme. Vous êtes le concept de la nullité, monsieur le professeur. Tôt ou tard je vous quitterai. Tout de suite.

- Je ne vous laisserai pas sortir, dites-vous.
 - À l'intérieur de mon cerveau, je me suis déjà enfuie, je suis déjà loin. Mes pensées me portent sur leurs ailes.

- Elles ne vous porteront pas loin.
- Vous pouvez m'enfermez, mais mes pensées sont libres, comme le vent. »

Il vaut mieux prendre soin de *soi-même* : on ne risque pas de s'enfuir. Les fuites sont toujours désagréables. Il faut courir, appeler la police ; on veut toujours rattraper quelqu'un parce que tout le monde fuit, s'envole, part pour l'Australie. On est trop abstrait, paraît-il. On est ennuyeux à mourir. Mais ils ne meurent pas, ces gens-là ; ils vous quittent. Vous courez, vous perdez haleine et espoir. Vous perdez tout ce que vous pouvez perdre, mais il reste toujours quelque chose dans le royaume des pertes et vous continuez à perdre, comme si de rien n'était, comme si vous n'aviez jamais perdu quelque chose ou quelqu'un : votre femme, vos maîtresses, votre chat adoré, vos livres.

Vous faites un effort suprême pour rester en vie. C'est la vie qui est un problème, pas le suicide. Comment résoudre ce problème ? Il faut adhérer aux leçons de la nature qui nous donne des leçons sans discontinuer, paraît-il. Oui, la nature est un bon professeur. Elle ne le sait pas, mais cela ne veut rien dire. Beaucoup de professeurs ne savent pas qu'ils sont des professeurs ; et puis, un jour, ils reçoivent une lettre de remerciements : « Cher gourou, vous m'avez tout appris. Toute ma vie je vous observais et je suivais votre exemple ou plutôt vos exemples. Vous êtes toujours au pluriel pour moi. J'ai appris tant de choses pendant que je vous observais. J'ai compris que la vie est multiple, qu'elle est riche et que ce n'est pas la peine de se suicider. Avant de faire votre connaissance, je voulais toujours me suicider. La vie n'a pas de sens, tout est vanité. C'est ce qu'on se dit quand on veut quitter la vie, ses proches et la nature qui est très belle. Oui, à la réflexion, on se dit que la nature est très belle. On regarde de plus près et on constate que tout est beau : chaque feuille, chaque insecte, chaque mouche. Merci, très cher professeur. »

La nature est un professeur inconscient qui ne reçoit jamais de lettres de remerciement. Certes, les poètes écrivent des poèmes et les peintres peignent des paysages. Il y a des paysages avec des ruines et sans ruines, avec des bergers et des vaches. Tous ces paysages ne sont pas toujours beaux, mais ils rendent hommage à la nature et les humains se disent avec admiration : « Je n'ai pas vu les arbustes de cette façon. Quel angle de vision ! Quelles couleurs ! » On regarde de plus près et on ne se suicide pas. Même une visite dans un musée peut enlever l'idée du suicide d'un cerveau humain toujours plein d'idées meurtrières dirigées contre lui-même – d'après Camus et ses successeurs. Donc, il suffit de vivre dans une sorte de paysage pour que tout aille bien.

Et puis on constate que les arbres deviennent vieux ; leurs branches craquent et tombent car elles ne sont pas immortelles. D'après Thomas Hardy, la nature est cruelle : les arbres s'étouffent mutuellement et les animaux dévorent leurs semblables pour ne pas mourir de faim. Tout le monde a peur de la mort, à part les suicidés potentiels qui peuvent se laisser mourir de faim pour ne pas sauter d'un gratte-ciel. Mais il est plus difficile de se laisser mourir de faim parce qu'il y a tant de bonnes

choses dans les magasins et aussi dans les restaurants. Même au bistrot du coin on trouve pas mal de bonnes choses, surtout quand on a faim. Et on a nécessairement faim quand on se laisse mourir de faim – ça tombe sous le sens.

Non, la nature n'est pas un bon exemple ; elle nous enseigne la mort plutôt que la vie. Il est vrai que ni les arbres ni les arbustes ne se suicident. Ils ne s'étouffent pas eux-mêmes : ce sont leurs collègues ou copains qui s'en chargent. On arrange une longue éclipse du soleil en mettant les branches où il faut, et les copains meurent sans soleil, comme les enfants dans le livre intitulé *Sans soleil*. Il s'agit sans doute des enfants qui vivent dans les caves car leurs parents n'ont pas assez d'argent pour acheter un duplex que le soleil ne quitte jamais, même pas la nuit. Oui, pour les riches, il y a des soleils nocturnes qui les empêchent de penser au suicide. Comme dit un poète : « Les riches sont toujours en train de bronzer, quel que soit le temps, la saison et l'heure. »

Nous regardons un arbre desséché et nous nous disons qu'il faut que nous nous suicidions pour ne pas devenir secs à la fin de nos jours. C'est ce qui arrive la plupart du temps. Tout devient sec : veines, membres et pensées, quelle que soit leur intensité et leur richesse. Tout craque, tout tombe. Nous n'arrivons plus à nous lever, à nous suicider. Il faut demander à quelqu'un de nous porter le coup de grâce. C'est pourquoi nous disons sans discontinuer : « De grâce, de grâce, de grâce », à condition que nous arrivions à articuler quelques mots. Si ce n'est pas le cas, nous griffonnons ces quelques mots sur un bout de papier, à condition que nous arrivions à griffonner et qu'il y ait quelqu'un dans notre entourage qui se charge d'alimenter le stock de papier et de stylos.

« Une vie heureuse est une vie en harmonie avec sa nature », dit Sénèque. Alors, on ne comprend plus rien. De quelle nature s'agit-il ? Ou il n'y a qu'une seule nature qui se répand partout, dès qu'on ouvre les yeux ? Mais lorsqu'on ferme les yeux, la même nature s'active à l'intérieur du corps humain car la nature est indivisible et par conséquent on ne peut pas la couper en mille morceaux. On regarde un paysage dans un musée. Le tableau est limité dans l'espace. Il est même limité dans le temps car on ne peut pas rester devant ce tableau pendant des heures : le musée a son heure de fermeture. Le tableau est encore plus limité dans l'espace que dans le temps, mais on sait que dans la nature ce paysage est pratiquement infini. Il s'étend au-delà du tableau et même au-delà des arbres pour se métamorphoser en un paysage urbain. On reste tout de même à l'intérieur du mot paysage qui n'est pas limité puisque il englobe nos gratte-ciel et même nos boîtes de nuit.

Peut-être faut-il vivre en harmonie avec *soi-même*. Est-ce ce que Sénèque veut dire ? Quand les philosophes hindous nous parlent, ils disent tout ce qu'ils disent clairement et ils ne nous cachent rien. Même s'ils sont des athées, ils le disent, tandis que nos philosophes le disaient très rarement – avant le XIXe siècle. Voltaire n'était pas athée, quoi qu'on en dise. Il était déiste, ce qui veut dire qu'il croyait que Dieu se trouvait quelque part, pas nécessairement dans notre voisinage. Les philosophes occidentaux sont des cachottiers et on ne comprend pas toujours ce qu'ils veulent dire.

Sénèque parle tantôt de la nature tout court, tantôt de notre nature, à nous. Il est vrai qu'il faut vivre en harmonie avec sa nature, sinon on se suicide sans plus tarder. Même pour se suicider, il faut

être d'accord avec soi, être en harmonie avec sa décision. Il y a toujours des voix qui contredisent tout ce qu'on dit et pense ; certaines de ces voix viennent de l'intérieur. Alors, un nouveau dialogue s'engage. « Tu veux vraiment te suicider ?

- Oui.
- Tu ne veux pas avoir un bébé ?
- Non.
- Il serait peut-être un nouveau Beethoven.
- Il vaut mieux qu'il soit un ancien Beethoven.
- D'accord, il sera Beethoven tout court.
- Non.
- Pourquoi non ?
- Parce que Beethoven est unique.
- Tu veux dire que chaque être humain est unique.
- Non. Il y a un troupeau et quelques génies. Je me suicide à cause de ce troupeau.
- Et si tu restais en vie pour te délecter des œuvres des génies ? »

Ces dialogues nous sauvent parfois, car ils peuvent durer éternellement. Il y a des arguments et des contre-arguments. Par exemple, la voix intérieure dit : « Le souverain bien, c'est une âme qui méprise les contingences et se réjouit de la vertu. » Alors, la voix extérieure se met à crier : « Ça suffit ! Je ne supporte plus ces clichés, ces mots. Vertu, vertu. Avant de prononcer ce mot, il faut savoir ce qu'il signifie. Oui, on peut citer Molière : 'La naissance n'est rien où la vertu n'est pas', mais la question demeure : seule une réponse satisfaisante est capable de la faire disparaître. Quelle est cette réponse ? Quelle est cette réponse ? Réponds-moi ! » Pas de réponse. Mais le dialogue continue pour que la vie fasse de même. Le dialogue avec soi-même.

On part, on revient, on repart. Le temps passe, mais les préoccupations qui pèsent sur le cerveau et le corps demeurent les mêmes, parce qu'il n'y a rien d'autre dans le monde : pas d'autres problèmes, pas d'autres soucis. Ces préoccupations ne concernent pas le suicide, contrairement à ce que pense Camus. Il y a un problème plus intéressant : comment jouir de la vie. Il paraît qu'il faut en jouir, sinon elle n'a pas de sens. Autant ne pas naître. On est né et il faut jouir de sa naissance et de tout ce qui s'en suit. C'est un ordre, pourrait-on entendre de la bouche de Dieu, si Dieu avait une bouche et daignait s'adresser à nous. Alors c'est Sénèque qui parle ; ou quelqu'un d'autre. Il y a beaucoup de bouches de par le monde et la plupart de ces bouches s'ouvrent pour parler ou pour bailler. Il n'y a pas de bouches qui restent fermées tout le temps : même les moines qui observent le vœu du silence ne peuvent s'empêcher de bailler de temps à autre.

« Ceci posé, surviendra, inévitablement, qu'on le veuille ou non, une gaieté continue, une joie profonde et qui vient du fond de l'âme... » Ceci posé. Quoi ? Grâce à quoi cette gaieté continue peut-

elle voir le jour ? Grâce à une âme qui méprise les contingences et se réjouit de la vertu ? Vraiment ? On se trompe sans doute ; ce n'est pas ça. Quoi alors ? de quoi s'agit-il ? On n'a pas envie de lire un mensonge de plus : rien au monde ne peut garantir cette persistance perverse de la joie. Sénèque dit n'importe quoi, comme n'importe quel philosophe le fait de temps en temps. Qu'on le veuille ou non. Oui, on le veut, on le veut. On dit « oui » à la vie. Où est la joie ? où es-tu, joie ? D'accord, elle vient et elle s'installe soit dans l'âme, soit dans le cœur. J'ai de la joie au cœur, comme dit Hugo. Mais cela ne dure pas, contrairement à ce que dit Sénèque. Il est vrai qu'on le cite hors contexte. Mais lui aussi, il est hors du contexte, hors de la vie. Où a-t-il vu ou senti cette joie ? sur le visage d'un moine silencieux ? dans son cœur ? Cause toujours, mon lapin ! Il cause toujours, hélas.

« Comment une telle joie ne ferait-elle pas, et largement, le poids comparée à ces petites, frivoles et éphémères émotions charnelles ? » A-t-il jamais fait l'amour avec une belle femme, un bel homme ? A-t-il jamais embrassé la bouche d'Angéline Jolie ? Ce ne sont pas des émotions éphémères : on s'en souvient toute sa vie. Même après la mort on s'en souvient – encore plus, si l'on croit à Dante et ses personnages. Alors, de quoi causes-tu, mon lapin ? De rien, de rien. Il ne faut pas parler pour parler, pour ne rien dire. Comme il est agréable de démolir les philosophes antiques, surtout ceux qui parlent de la joie dont la mère est la vertu. Mieux vaut ne pas avoir de mère du tout. Mieux vaut naître par-delà le bien et le mal, même si l'on n'est pas toujours d'accord avec Nietzsche.

Il pense qu'il faut changer de perspective, d'angle. Vous êtes devant une catastrophe ; vous faites un pas à droite, un pas en arrière et tout se métamorphose. Au lieu des cadavres ensanglantés, vous voyez un jardin, un palmier et même une palme d'or. Quoi encore ? Vous voyez l'immortalité de l'âme, du corps. Heureusement que le christianisme nous permet de ressusciter avec nos corps. Il est vrai qu'en enfer nous souffririons beaucoup plus à cause de notre corps. Mais au paradis nous ferons l'amour avec toutes les Belle Hélène, à condition qu'elles ne soient pas en enfer. Alors, nous irons en enfer. Maman, maman ! Nous n'irons plus aux bois. Nous irons en enfer pour épouser la Belle Hélène et faire l'amour avec ses sœurs jumelles.

D'après Nietzsche, la vie n'est justifiable que du point de vue esthétique. Si elle est belle, elle est bien. Sinon, suicidez-vous car vous n'avez rien à perdre, à part vos chaînes qui vous enchaînent à la vie. Les chaînes tombent et vous êtes libre à l'air libre. Vous dansez cinq minutes – pour terminer en beauté, comme on dit. Puis vous mettez fin à vos jours. En beauté, en beauté, en dansant, comme Zarathoustra. Vous dansez sur le sommet d'une montagne et prenez votre envol, une fois la danse finie définitivement. Vous volez à travers les nuages vers la terre qui vous accueillera à coup sûr : elle ne peut pas faire autrement, d'après Newton. Et si elle ne vous accueille pas, vous lui ferez un bras d'honneur.

Vous voyez une belle œuvre d'art et vous vous dites qu'il faut devenir une œuvre – une belle œuvre d'art, cela va sans dire – pour jouir de la vie. Mais vous vous demandez si les œuvres d'art jouissent vraiment de la vie, si vous pouvez prendre des leçons d'hédonisme dans un tableau, par exemple. Ou dans un roman de Dostoïevski où l'on viole des petites filles et tue des vieilles femmes.

Vous n'êtes ni une vieille femme ni une petite fille, mais pourquoi devez-vous vivre en Russie, ce pays barbare ? Même à Saint-Pétersbourg, au XIX^e siècle, il y avait assez de barbares pour vous empoisonner la vie. Quant aux tableaux pendus dans les musées, personne ne peut envier leur existence. Pensez aux yeux qui les regardent et à tous ceux dont les doigts se pointent vers eux, vers leurs arbres, leurs madones, leurs bébés, leurs animaux. Voulez-vous qu'on vous scrute toute la journée ? Voulez-vous qu'on vous vole de temps en temps ?

Supposons même que vous soyez un homme idéal ressemblant à s'y méprendre à un portrait de Giovanni Bellini. Le portrait ne sent rien ; il ne s'ennuie même pas sur le mur où il pend pour qu'on l'admire et qu'on l'étudie en vue d'une dissertation. Par contre, vous sentez beaucoup de choses et ces choses vous font mal. Vous sentez des douleurs psychiques et physiques ; l'angoisse s'empare de vous et la mort vous guette, de sorte que vous ne vous sentez en sécurité ni chez vous, sous la protection de vos murs, ni dans les rues où vous êtes protégé par vos gardes de corps et par les voitures blindées. Et la mort ou plutôt les pensées qui la contiennent – toutes les pensées contiennent la mort – vous persécutent jour et nuit. Et même si Épicure vous dit que les dieux ne vous feront pas de mal et que vous ne sentirez pas la mort, le moment de la coupure définitive, vous ne saurez vous débarrasser de la peur.

Alors, on se dit qu'il faut retomber en enfance parce qu'un enfant ne pense pas à la mort. Et même s'il y pense, il ne la prend pas au sérieux. Certes, sa grand-mère est morte la semaine dernière. Il a vu son cercueil et beaucoup de larmes qui coulaient à proximité de ce cercueil. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter : la grand-mère est partie à l'étranger. C'est une grande voyageuse et elle a quelques villas où elle se rend en villégiature. Elle reviendra dans un mois. Au plus tard, au plus tard. Un mois s'écoule, mais la grand-mère ne revient pas. Bon, elle prolonge ses vacances. De toute façon, sa vie n'est qu'un long repos. L'enfant ne sait pas qu'il s'agit cette fois d'un repos éternel, et si on le lui dit, il répondra que la vie de sa grand-mère est un repos éternel car elle ne travaille pas. Ses parents vont au bureau – ils travaillent dans le même bâtiment –, mais sa grand-mère va en villégiature.

Les cadavres vont en villégiature. « Rends-toi la vie heureuse en déposant tout souci de la mort, » dit Sénèque. Mais il ne dit pas *comment* on peut déposer tout souci de la mort et *où* il faut le déposer. Supposons qu'on dépose le souci et la mort dans endroit sûr. Mais rien ne dit qu'ils ne s'en échapperont pas un jour ou l'autre. Et que fera-t-on s'ils s'en échappent ? On cherchera un autre endroit ? On cherchera, on trouvera et cela recommencera. C'est la doctrine de l'éternel retour : le souci et la mort reviennent toujours, quel que soit l'endroit où on les dépose. Et ils reviennent en force, sinon ce n'est pas la peine de revenir. Ce n'est pas un simple retour, une simple répétition. Ils sont de plus en plus forts et on est de plus en plus faible. C'est la vie, comme on dit, et pour une fois, on ne se trompe pas. L'erreur est humaine, mais on ne se trompe tout de même pas à *tous* les coups.

Autrement dit, un adulte sait que les cadavres ne vont pas en villégiature – même ceux qui vont au paradis. C'est un autre genre de villégiature et on en parle autrement. C'est pour cela que le souci revient, sauf si vous êtes bouddhiste ou optimiste à tout crin. Un enfant est insouciant ; pour lui, la vie

est un éternel repos où l'on joue du matin au soir pour jouir de la vie. D'ailleurs, les enfants ne *jouissent* pas de la vie ; ils vivent tout simplement. S'ils savaient ce qui les attend, ils se tueraient, au lieu de tuer leur grand-mère. Mais ils ne savent rien, sauf quelques mots : « Maman, maman, jouet, jouet, bonbon, bonbon, non, non. » Non, je ne veux pas sortir. Non, je ne veux pas rentrer. Non, je ne veux pas de cette huile de foie de morue.

Donc, on retombe en enfance, malgré l'huile de foie de morue et autres inconvénients de ce genre. Mais Sénèque intervient au mauvais moment et gâche tout le plaisir qu'on peut éprouver en retrouvant la pureté et l'innocence :

Jusque-là, ce n'est pas l'enfance, non, c'est quelque chose de plus grave : la permanence d'une mentalité d'enfant. Et ce qui est encore pire, c'est quand l'autorité du grand âge s'accompagne des défauts des enfants, et pas seulement des enfants, mais des tout-petits : l'enfant s'effraie pour des choses de peu d'importance, le tout-petit pour des choses inexistantes : et nous, pour l'un et l'autre.

Tantôt on nous dit qu'il faut garder à tout prix cette mentalité proverbiale que Tolstoï préconisait avec force. Il soupirait en regardant les enfants car il pensait qu'il ne l'était plus et il le regrettait amèrement, comme si chaque adulte était maudit à tout jamais. Et pourtant il était enfantin de quitter sa propriété pour se diriger Dieu sait où : en effet, Dieu seul savait où allait Tolstoï qui n'en savait rien. Pour paraphraser Hitchcock, il était un homme qui en savait peu. Il errait au hasard et le hasard est toujours dangereux quand on le laisse faire. Au moins faut-il prévoir les retombées du hasard et de n'importe quelle aventure. Même les dés peuvent être apprivoisés, ce que nous démontre le fameux épisode de *Mahâbhârata* où deux ennemis jouent aux dés. L'un d'eux gagne en permanence ; l'autre perd inmanquablement et s'en va en exil.

L'exil de Tolstoï était plus pénible encore car il est mort au bout de ce chemin où il n'a rien ramassé du tout, à part quelques remarques dont il n'a pas pu se servir – en tout cas, pas dans ce monde-ci. Souvent on compare tous les arrières-mondes aux arrière-boutiques où l'on vend des miracles pour les initiés. Espérons-le. Espérons que personne ne ment dans ce monde-ci, à part quelques menteurs invétérés qui parlent aussi du paradis et de l'enfer. On ne les distingue pas des prophètes parce que tous les prophètes sont dans le faux à présent, à en juger par l'état de choses où l'on se trouve. Après coup, tous ces faux prophètes disent qu'ils ont prophétisé toutes les crises. « On ne nous a pas écoutés », répètent-ils en espérant qu'on les écouterait une prochaine fois, qu'on paiera généreusement leurs services. Jusqu'à ici ils ont eu tout faux : ils parlaient de la prospérité à la veille d'une crise et vice versa. On ne prospère pas ; il y a une crise éternelle sur cette terre. Et s'il y a un peu de prospérité, cela veut dire que la crise est toute proche.

Il faut laisser les livres et les prophètes dans la boue : qu'ils se débrouillent comme ils peuvent. La pluie les détruira ; elle viendra à bout de leur résistance. On verra les pages des livres se désintégrer

pour la plus grande joie de tous les écoliers qui ne veulent pas aller à l'école. Mais les langues ne se désintègrent pas aussi facilement. Elles n'ont pas peur de la pluie. Elles craignent la mort, malgré le nombre de chercheurs qui allument leurs ordinateurs et leurs magnétophones dès qu'une vieille femme ouvre la bouche pour raconter une vieille légende. Encore une légende, encore quelques mots inconnus qui se frayeront un chemin vers les dictionnaires. Les chercheurs sont à l'affût de tous les vestiges des tribus à moitié disparues et les vieilles femmes continuent à nous rebattre les oreilles de leurs oiseaux et des œufs d'où sortent les héros et même les dieux païens. Sur le sable elles dessinent des serpents qui sont censés voler le bonheur du monde afin de l'avaler tranquillement sous un arbre. Encore une légende, encore quelque chose de cru et de cuit ; encore un Oedipe, encore un Parsifal.

Et puis on nous dit que toutes ces légendes et toutes ces langues ont une racine commune, la même structure. On nous montre cette structure et nous voyons quelques lignes, quelques mots. D'accord, nous sommes tous des frères et des oncles. Nous faisons « oui » de la tête et de tous les membres de notre corps, sinon on continuera à nous montrer les structures et les totems. On nous dit aussi que les pierres croient en Dieu, mais elles ne le savent pas. D'autres disent pourtant qu'elles le savent : on n'a qu'à regarder une pierre attentivement, de très près, pour comprendre qu'elle croit non seulement en un Dieu unique, mais aussi à l'existence de la Trinité. D'ailleurs, les pierres se disputent à propos de la substance de cette Trinité, de son caractère consubstantiel. Elles ne savent pas ce que cela veut dire – cette fois, elles ne le savent vraiment pas –, mais elles discutent pour dire quelque chose et pour participer à la vie religieuse, théologique et théosophique. Elles veulent rattraper les humains ; en tout cas, elles ne veulent pas qu'on les prenne pour des analphabètes ringardes.

Parfois, elles ont l'impression d'être plus avancées que les humains – à la pointe du progrès, comme disent les socialistes français. « En tous cas, nous sommes plus honnêtes, disent les pierres. Nous ne retournons pas notre veste toutes les cinq minutes. Nous ne changeons pas d'avis comme de chemises. Nous demeurons où nous sommes, sauf si un humain décide à nous lancer à la figure d'un autre humain. » On connaît des gamins qui jouent au football en donnant des coups de pied aux pierres, faute de mieux. Ils se blessent assez souvent, mais leur amour pour le football prend le dessus. Leurs parents ne leur achètent toujours pas de ballon parce qu'ils pensent que leurs enfants doivent étudier les mathématiques pour devenir des économistes et des oligarques. Leurs enfants continuent à jouer au football. Régulièrement ils se cassent quelques orteils, mais cela ne les empêche pas de donner toute leur énergie au jeu qu'ils voient à la télévision, sur les écrans de leurs ordinateurs. Parmi ses enfants, il y a de futurs Pelés ; il n'y a pas un seul Beethoven.

Les livres gisent toujours dans la boue. Sénèque ne dit plus rien car il n'a plus rien à dire. Il est mort depuis longtemps, mais il continue à nous donner des conseils, comme si son temps ressemblait au nôtre, comme si l'on pouvait les comparer. On nous dit qu'il ne s'agit pas d'époques et de pays : c'est notre âme et notre conscience qui comptent. L'homme ne change pas ; il a toujours une âme et un corps. Il ne doit pas tuer, et cette loi ne sera jamais modifiée, quoi qu'il arrive. Il ne doit pas non plus coucher avec sa voisine. Au XXII^e siècle tout le monde volera dans les airs, dans l'atmosphère, mais

personne ne couchera avec sa voisine, par crainte de se retrouver en prison. Il y aura des prisons au XXVe siècle ; elles seront vides. Il s'agira de monuments historiques.

On les visitera ; on dira aux visiteurs : « Ici on gardait ceux qui violaient les lois et leurs voisines. On les torturait, on les pendait, on les électrifiait. On passait du courant électrique à travers leur corps et leur corps tremblait comme une feuille d'automne. Et puis leur corps s'affaissait. Si on le détachait, il tombait. On le ramassait et on le mettait dans un cercueil et ensuite dans une tombe. À cette époque-là, les êtres humains ne pouvaient pas être enterrés dans les airs. La technologie ne le permettait pas. » Paul Celan dit quelque chose à ce sujet. Être enterré dans les airs où l'on n'est jamais à l'étroit. La poésie devance toujours la technologie.

Les livres poussent comme des champignons. À présent ils gisent sur le sol où ils poussent comme des champignons en réponse aux pluies qui continuent à arroser la terre car la terre sait que les livres et les champignons doivent pousser dans le monde pour nourrir ses habitants. On ramasse les champignons et on les met dans une casserole ou au frigo. On ramasse les livres pour apprendre à se débrouiller dans le monde où les maladies se baladent partout, étant donné que les virus nous habitent, comme si nous étions un monde à part, destiné aux maladies, aux microbes, aux vers solitaires. Nous sommes des microcosmes où grouillent toutes sortes de bêtes. On avale toutes sortes de médicaments qui sont censés les empoisonner. Ils mangent ce poison et meurent sur le champ. Et puis ils commencent à s'habituer aux poisons, à l'instar de Raspoutine qu'on n'arrivait pas à empoisonner car son corps était habitué aux poisons de toute sorte. C'est pour cela que les médecins nous disent : « Si vous ne voulez pas que vos neveux vous empoisonnent, avalez de petites doses de poison tous les matins.

- Et si nos neveux s'avisent de nous tuer par balle ?

- Il faut que vous mettiez du gros sel dans votre revolver. Tous les matins, il faudra que votre cœur subisse l'assaut de ce sel.

- Et si nos neveux s'avisent de nous jeter par la fenêtre ?

- Sautez vous-même de vos fenêtres. Tous les matins.

- Et si nos neveux s'avisent de nous pendre dans notre grenier ?

- Il faut serrer votre cravate plus fort. Encore plus fort. »

À côté de trois champignons, gît un livre qui nous informe que l'homme est capable de posséder une vie parfaite. Il est vrai que ce n'est pas la vie parfaite qui nous intéresse. On n'en a cure, pour tout dire. C'est la *santé* parfaite qui nous préoccupe. Et les plaisirs, et les jours remplis de plaisirs et de bonheur – à ras bord. Mais il paraît que celui qui possède la vie parfaite est heureux. Alors, on veut savoir ce que cela veut dire. Être heureux ou la vie parfaite ? Les deux, les deux. (Par inadvertance, on écrit « les dieux », mais cela n'a pas d'importance.) Si on n'est pas parfait, on n'est pas heureux. Mais on veut être heureux à tout prix. Même s'il faut payer un prix fort pour ce bonheur, on le veut et on est prêt à vendre deux ou trois maisons pour s'offrir ce bonheur légendaire dont la plupart des livres parlent sans discontinuer. (Il s'agit de livres mystiques.)

Et si on n'est pas parfait ? si la perfection n'est pas de ce monde ? Alors, on part pour un autre monde, pas nécessairement pour l'au-delà. C'est logique, n'est-ce pas ? Il faut être logique pour être heureux. C'est pour cela qu'il faut étudier la logique, au lieu de jouer au foot. Non, on n'est pas heureux, et on se dit que les humains ne peuvent être heureux, qu'il faut réserver ce bonheur aux dieux. « Odieux, odieux », résonne dans les airs. Oui, on ne peut trouver une telle vie que chez eux car les humains sont imparfaits, ne serait-ce qu'à cause de leur mort prochaine. Comment peut-on se fier à quelqu'un qui est en train de mourir et dont le corps rend un hommage journalier à la décrépitude ?

Quelques minutes plus tard, on affirme que ce bonheur se trouve également chez les hommes. On saute de joie et on examine les modalités de cette affaire. Il paraît que l'homme possède une vie parfaite quand il possède non seulement la vie sensitive, mais aussi la capacité de raisonner et l'intellect véritable. Qu'est-ce que l'intellect véritable ? Oui, il y a un faux intellect, comme il y a de faux prophètes. Cet intellect dit n'importe quoi ; en tout cas, il n'est pas véritable. Par conséquent, il n'a pas de rapports intimes avec la vérité, quelle qu'elle soit. Que ce soit la vérité de Nietzsche, qui est multiple à souhait, ou la vérité chrétienne, l'intellect non-véritable n'y a pas d'accès. Il reste à distance et dès qu'il s'avise de s'approcher de cette vérité, la vérité exécute un mouvement qui le fait fuir.

L'intellect court à toutes jambes et ramasse toutes sortes de bêtises sur son chemin. On ne réfléchit pas à la va vite : il faut prendre son temps pour trouver la vérité et ses ramifications. C'est la première leçon qu'on tire de l'écrit qui parle de l'intellect véritable. À présent on s'attaque au mot « parfait » qui parle du bonheur et de l'homme qui en est capable. Est-on capable d'un tel exploit ? Ce n'est pas sûr. Du moins pourrait-on peut-être posséder en puissance la vie en question. C'est ce qu'on se dit plusieurs fois de suite. Et si cela ne marche pas ? Si on ne possède cette vie ni en puissance ni en actes ? Alors, on n'est pas même un homme. Qu'est-on alors ? Une bête de somme, somme toute. En tous cas, on trime comme une bête et tout ça pour rien. Et la vie passe comme un train qu'on voit de loin. Ce n'est même pas un TGV. Et si c'en était un ? ça changerait quoi ? Il est loin, très loin. Mais c'est un TGV et on en est fier.

C'est la vie parfaite. On la voit de loin et si on nous pose la question : « Cette vie parfaite se trouve-t-elle en vous ? » on répondra : « Non, elle est loin. » Ce n'est pas la peine de la comparer à un TGV. Pourquoi la comparer à quoi que ce soit ? Cette vie est incomparable et c'est pour cela qu'on n'arrive pas à l'atteindre, quoi qu'on fasse. On court vers le TGV pour le rattraper ; on loue une voiture et on course le TGV. On prend une autoroute pour le rattraper coûte que coûte et la police arrête ce processus. On paie une amende, on donne son permis de conduire à un policier qui le met dans sa poche. Que faire ? Voler dans les airs. On en est incapable ; on vit toujours au début du XXI^e siècle.

Un homme heureux n'est pas séparé de la vie parfaite ; par conséquent, il ne la voit pas de loin. Elle est à l'intérieur de son corps et de son âme. Oui, le TGV passe au travers de son corps sans endommager le moindre organe. Même les poumons résistent à l'énergie de son mouvement. Les poumons ne craquent pas ; le cœur non plus. Rien ne craque, rien n'est chiffonné. C'est cela la vie

parfaite car tout est parfait dans cette vie. On n'a pas besoin de repasser les chemises et les draps. On ne voit pas un seul pli dans cette vie. Que voit-on à l'intérieur de cette vie ? Le bonheur. De quelle couleur est-il ? Cela dépend des lunettes que vous portez. « Je ne porte pas de lunettes, disons-nous.

- Comment ça ?

- Comme ça. Je me suis fait opérer.

- Ah bon ?

- Je vois très bien à présent. Je vois toutes les étoiles.

- Ce n'est pas la peine de *voir* une étoile. Il faut la *devenir*. Il en va de même pour la vie heureuse. Il faut la porter en soi, au lieu de regarder les TGV lointains. »

S'il faut qu'on porte quelque chose, c'est la vie parfaite qu'il faut porter en soi. Le reste ne compte pas. Ce sont des vêtements qu'on peut porter ou ne pas porter. D'accord, on les porte pour ne pas être arrêté par la police. On est habillé ; on ne se promène pas tout nu dans les rues. On a un pyjama qui empêche la nudité de se manifester. Le policier arrête le corps recouvert du pyjama et dit : « Je vous arrête parce que vous êtes presque nu. On ne se promène pas comme ça dans la rue. » On visite une prison, une autre prison. On mène la vie d'un touriste qui suit son chemin à travers les bois. On dit que ce chemin ne mène nulle part. Ce n'est pas vrai. Il mène soit en prison, soit au cimetière. Et le jardin de Sémiramis ? où est-il ? Dans un petit coin de la cellule où l'on tue tous les temps qu'on trouve sur le chemin. On ramasse un temps, on compte son contenu ; soudain, il s'arrête et on ne compte plus rien.

Pendant ce temps-là, Cicéron médite dans son jardin. Ce n'est pas le jardin de Sémiramis, mais c'est un jardin plein de statues. Cicéron regarde ces statues et médite sur un livre étendu à quelques mètres de la statue de Minerve. Il ne se souvient pas si c'est son livre ou un autre écrit par Platon ou par Ovide. En tout cas, c'est un livre et donc un prétexte pour une longue méditation. Et la statue de Minerve le soutient dans cette entreprise ; elle lui apporte un soutien moral et psychique. Elle lui apporte même un support intellectuel ; et pourtant l'intellect de Cicéron n'a pas besoin de support, quelle que soit son origine.

Il regarde la végétation qui embellit son jardin et se dit que cette végétation immuable est sans doute inaccessible aux mouvements des passions. Mais un coup de vent lui fait changer d'avis et oriente sa méditation dans une autre direction – dans la direction opposée, pour être exact. À présent il pense que même cette végétation qui fait ses délices est en proie aux passions ; on dirait qu'elle aime le vent, pense-t-il. Sinon elle resterait immuable. Non, elle suit le mouvement du vent ; elle le suit, comme si elle était amoureuse de lui. On ne suit pas quelqu'un qu'on n'aime pas. Il est vrai qu'on peut suivre un ennemi pour le tuer d'un coup de poignard dans le dos, mais ce n'est pas le cas, ce n'est pas le cas. Par conséquent, la végétation est amoureuse du vent. Ou s'agit-il d'une amitié ?

Cicéron a beaucoup écrit sur l'amitié, sur la noblesse d'une telle union. L'amitié est une béquille sur laquelle on s'appuie quand on n'arrive pas à marcher tout seul, sans aide extérieure. On ne peut pas vivre sans amis car les amis donnent des conseils et apportent un soutien moral que personne

d'autre ne peut apporter, à l'exception des statues. Et le vent ? N'apporte-t-il pas un soutien à la végétation ? Ou est-ce le contraire ? C'est la végétation qui soutient le vent, sinon le vent aurait une dépression. Oui, sans le soutien moral de la végétation, le vent souffrirait de dépression nerveuse. À quoi bon se mouvoir si rien ne répond à vos mouvements ? Vous vous mouvez dans tous les sens, mais rien ne bouge, comme si vous restiez immobile. Le vent a la bougeotte et c'est pour cela qu'on l'appelle « vent ». Sinon, on l'appellerait « rien » ou « bon à rien ».

Il paraît que le jardin d'Éden a été créé avant l'univers. On y méditait en regardant des statues et des arbres qui ne bougeaient pas, malgré la présence du vent. Pourquoi ? Parce que le temps était encore dans les coulisses de ce théâtre. Comment voulez-vous bouger si le temps ne vous soutient ni moralement ni physiquement ? Non, on ne le peut pas. Et pourtant on médite tout le temps pour ne pas faire de bêtises. Quand vous méditez, vous ne tuez personne. Et vous ne mangez pas le fruit défendu parce que, pour pouvoir le manger, il faut d'abord le ramasser : parfois le fruit défendu tombe de l'arbre de la science du bien et du mal. Il mûrit, comme tous les autres fruits et Dieu le remplace de temps en temps : il faut que le fruit défendu soit porté par l'arbre de la science du bien et du mal. Il ne peut tout de même pas à reposer par terre. Mais, en l'absence du temps, il ne mûrit pas. Dieu n'aime pas ramasser les fruits tombés et remettre d'autres fruits à leur place. C'est pour cela qu'il remet l'apparition du temps à plus tard. La lumière existe, le temps non.

Peut-on méditer dans ces conditions ? N'importe quelle méditation requiert une durée qui ne doit pas être nécessairement bergsonienne. Il y a d'autres durées dans le monde et on choisit une de ces autres durées, au détriment de la durée bergsonienne. Dans ce jardin d'Éden on ne peut pas compter sur le soutien nostalgique et psychique du passé qui n'existe pas purement et simplement. Comment pourrait-il exister ? Y avait-il quelque chose *avant* la construction du jardin d'Éden ? Un autre jardin de ce genre ? Il y en a eu combien, en tout et pour tout ? Comment voulez-vous qu'on le sache ? On n'était pas encore né ; on n'a jamais vécu ni dans ce jardin d'Éden-ci ni dans ce jardin d'Éden-là. On a toujours vécu sur cette terre qui est soit une prison, soit la mort – ou les deux à la fois. La mort coïncide avec cette prison et vice versa. Et ce n'est pas une simple coïncidence.

On prétend qu'il y a une série des jardins qui s'étend jusqu'au début de tous les temps et de tous les espaces. Il n'y avait ni temps ni espace à l'intérieur de ce début ; à l'extérieur non plus. Il y avait une statue de Dieu au milieu de chaque jardin et les futurs prophètes méditaient leurs discours en face de cette statue. Certaines statues portaient une barbe, les autres étaient imberbes. Certaines de ces statues avaient des pieds d'argile. On prétend que ces statues-là étaient des idoles. Comment distinguer une idole de Dieu ? Ce ne sont pas les barbes qui nous mettront sur la bonne voie ; les moustaches non plus. Les pieds d'argiles ? D'habitude, les statues de Dieu sont taillées dans des blocs de marbre. Et s'il n'y a pas de marbre dans les parages ? Alors, on prend un morceau de bois et on fabrique un totem.

« Quiconque n'a pas d'épouse vit sans bonheur », dit le Talmud de Babylone. On trouve une femme et on l'épouse. D'abord on lui fait une déclaration, ensuite on achète une alliance. Tout va bien,

mais bientôt on s'aperçoit que tout va à rebours. Rien n'est en ordre et tout commence à se désintégrer. L'enfant unique se drogue ; l'épouse couche avec n'importe qui. Si elle couchait avec des hommes parfaits, avec des surhommes et des extra-terrestres, on ne dirait rien, rien du tout. Mais elle couche avec des cheminots et des clochards. On n'a rien contre les cheminots et on est soi-même clochard sur les bords. « Chacun de nous est un clochard, dit un théologien, car Dieu ne nous nourrit plus. » Mais cela ne signifie pas qu'on peut coucher avec des bouquinistes et des machinistes.

On ne peut peut-être pas être heureux si on n'a pas d'épouse. Si on en a une, on n'est pas heureux non plus. Cela veut dire que le bonheur se trouve dans le premier jardin d'Éden ; même le deuxième jardin en est dépourvu. Alors, on se met à la recherche du tout premier jardin. Chemin faisant, on trouve le premier moteur et aussi la cause première. On reconnaît Dieu – grâce à sa barbe ou à son absence de barbe. Cela dépend de l'inspiration du sculpteur. En principe, Dieu se dresse au milieu du premier jardin ; et aussi au centre de tous les autres jardins. On voit Dieu ; on ne voit aucun jardin. On voit beaucoup de poubelles et un terrain vague. Une fois de plus on est au milieu de la terre, au cœur de la vie courante.

On continue à chercher une épouse parfaite, idéale et belle. On cherche aussi une femme au foyer qui sache faire la cuisine à la perfection. La perfection est le mot-clé et on y tient d'autant plus que la perfection n'est pas de ce monde. Il est vrai qu'on désire tout ce qui n'est pas de ce monde – même les morts, comme si on était nécrophile. Bref, on ne trouve pas cette femme proverbiale, légendaire et imaginaire. Alors, on se met à regarder les animaux et le regard qu'on projette sur eux devient de plus en plus libidineux. Et pourtant Rabbi Eléazar dit : « Que signifie : *Cette fois-ci, os de mes os, chair de ma chair* ? On apprend que l'homme s'est accouplé avec l'animal domestique et l'animal sauvage, mais il ne fut satisfait que quand il s'unit à Ève. Il apprit la différence entre l'union et l'accouplement. »

On n'a rien appris du tout parce qu'on n'a pas couché avec des animaux. On aurait pu essayer de coucher avec son berger allemand, mais on ne l'a pas fait et on le regrette amèrement. Grâce aux femmes avec qui on a couché il y a quelque temps, on sait ce que veut dire « union ». Mais il faut pouvoir comparer ce mot avec le mot « accouplement » qu'on ne connaît que par ouï-dire. C'est-à-dire qu'on ne connaît la signification de ce mot, sa matérialisation, que par ouï-dire. Et ce n'est pas suffisant pour connaître la différence entre l'union et l'accouplement. Et c'est cette différence qu'il faut connaître pour être heureux. Si vous ne connaissez que les unions, vous pouvez être déçu parce que les rêves et les espoirs ne correspondent jamais à la réalité qu'on appelle de ce fait soit implacable, soit cruelle.

Donc, vous vous accouplez avec votre berger allemand. Il est sale, il pue, mais votre rite de purification moral demande des sacrifices. Vous le faites pour la bonne cause et tous les moyens sont bons pour se sentir heureux. Avec un paradis au bout, comme dit le poète. Un peu plus tard, vous épousez une autre femme et la différence que vous avez saisie en faisant l'amour avec votre bulldog vous aide à surmonter tous les obstacles. C'est un soutien moral et physique sans précédent. C'est

même mieux que le meilleur des amis. Au lieu du mot « amour » qu'on a tendance à galvauder, vous prononcez le mot « union » et vous êtes heureux. Et pourtant la Bible ne dit pas que vous devez vous *unir* avec votre prochain : cela pourrait donner lieu à un malentendu. Vous êtes censé l'*aimer*, sans aller jusqu'à l'accouplement. Vous n'allez pas aussi loin et une fois de plus vous vous sentez heureux, comme si vous habitiez au milieu du tout premier jardin d'Éden. Comme si vous étiez Dieu, en d'autres termes. Oui, seuls les dieux peuvent être heureux et vous êtes heureux à présent. C'est une des preuves de votre divinité. Et puisque vous êtes divin, vous ne mourrez pas – ni demain ni après-demain. Jamais, union, jamais, union. Vous répétez ces mots sans arrêt pour ne pas oublier votre immortalité et votre bonheur. Mais parfois vous vous laissez aller – au point de prononcer le mot « accouplement ».

On ne cherche plus rien : ni chiens ni femmes. On a tout ce qu'il faut. En outre, l'homme ne saurait être parfaitement heureux tant qu'il lui reste quelque chose à désirer et à chercher. Vous ne cherchez donc rien ; vous ne désirez rien non plus. Vous ne désirez même plus votre femme, sans parler de votre chien, quelle que soit sa race. Que ce soit un bulldog ou un simple dog, vous ne le désirez pas. Que faire ? Vous êtes parfait et tout est parfait, mais votre femme vous reproche votre manque de désir. « Pourquoi ne me désires-tu plus, dit-elle ?

- Je suis fatigué aujourd'hui.
- Fatigué de quoi ? de ne rien faire ?
- Je médite.
- Tu ferais mieux de faire l'amour, au lieu de méditer pour rien.
- Je suis en train d'écrire un poème.
- Sur l'union, j'espère.
- Sur l'union platonicienne. »

Je ne désire plus rien.

Je ne désire même pas le bonheur.

Il viendra tout seul, si je ne désire rien du tout.

Il vient, il vient, il arrive à toute allure.

Le bonheur arrive et dit : « Je ne reste que cinq minutes. J'ai trop de pain sur planche. Tant d'individus veulent être heureux. Et moi, je suis tout seul. Cela peut paraître bizarre, mais moi, je ne suis pas vraiment heureux. C'est bizarre, n'est-ce pas ? Pas si bizarre que ça. Un génie ne jouit pas de ses œuvres. Il est toujours mécontent et vise la perfection. Les autres lui tressent des couronnes de lauriers. Lui, il s'arrache les cheveux et se dit : 'Quel crétin, quel idiot ! Tu n'es même pas capable d'écrire un petit poème de rien du tout.' C'est pareil dans mon cas. Je rends les gens heureux ; moi, je suis malheureux. »

Le bonheur part et l'on reste sur sa faim. Il vaut mieux que le bonheur ne vienne pas du tout. Si on le goûte, on est perdu. On ne peut plus se passer du bonheur. On se dit : « Oh, mon Dieu ! Comme j'étais heureux l'année dernière à Marienbad ! » De ce point de vue, il faudrait souhaiter une visite prolongée du malheur qui aiguise les sens et ajoute du prix à la vie. Les poètes disent que c'est au fond du désastre que la prospérité luit et promet monts et merveilles. Il y a partout des tunnels et la lumière brille au bout de ces tunnels. C'est ce qu'on pense d'habitude. Mais comment peut-on savoir où est le bout d'un tunnel ? Si on voit une lumière, cela ne veut pas dire qu'elle est au bout de quoi que ce soit. Elle est peut-être *au milieu* d'un tunnel, d'un *autre* tunnel.

On voit un tunnel et on s'y enfonce en espérant qu'il y a une lumière au bout de ce tunnel. On pourrait marcher dans les champs, au lieu de rêver d'un tunnel et de sa lumière. Comme s'il n'y avait pas de lumière dans les champs, dans les vallées, au sommet des montagnes. Non, on se fie davantage à la lumière qui est au bout des tunnels. Dans les champs, il s'agit d'un feu follet ; ce n'est pas une lumière divine, d'après les théologiens. Alors, on cherche un tunnel et on en trouve un. On s'y enfonce, on avance et on constate que ce sont les égouts de Paris ou des égouts tout courts. Que gagne-t-on en se promenant le long des égouts ? La connaissance des égouts. A-t-on besoin de ce genre de connaissance ? Non. Alors, pourquoi s'y promener ? Ne vaut-il pas mieux aller se promener dans les bois ?

Non. On dit à sa maman : « Maman, je n'irai pas au bois. J'irai me promener dans les égouts.

- Pour quoi faire ?

- Parce qu'au bout des égouts, il y a de la lumière.

- Comment le sais-tu ?

- La nuit dernière, une femme est venue me voir. Elle m'a dit qu'elle venait du ciel.

- C'était moi, mon fils. Je voulais t'embrasser avant d'aller me coucher.

- Cette femme ne te ressemblait pas, maman.

- Alors, c'était la sainte Vierge. Qu'a-t-elle dit ?

- Elle a dit qu'il y avait de la lumière dans le monde. Elle a ajouté que le monde ne voyait pas cette lumière.

- Seuls les enfants peuvent voir cette lumière, mon fils.

- Pas tous les enfants. C'est moi qui peux la voir, moi seul.

- La sainte Vierge t'a choisi.

- Oui. Elle m'a dit que je devais aller me promener dans les égouts. Il faut mériter la lumière.

- Il faut connaître l'enfer pour accéder au paradis.

- Je ne connais ni l'enfer ni le paradis. Je ne connais ni ces mots ni ces endroits. Mais je connais le mot 'égout'. Et la lumière.

- Vas-y, mon fils. Pour commémorer cet événement, cette visite inattendue, on mettra une statuette de la Vierge à côté de ton lit. Et on mettra une plaque commémorative sur la façade de la

maison. Il faut que cette maison devienne un lieu de pèlerinage. On a besoin d'argent, mon fils. Il faut que je contacte les journalistes. »

Il y a des enthousiastes qui construisent des tunnels pour mettre une chandelle au bout de ces tunnels ou de ces égouts. Certains mettent un peu de boue dans leur tunnel. Ils pensent qu'il faut patauger dans la boue pour que la lumière soit divine, pour que ce ne soit pas une lumière ordinaire qu'on trouve dans n'importe quelle rue, dans n'importe quelle maison. D'abord, ils cherchent des tunnels dans la nature, mais ils sont immanquablement déçus. Soit les tunnels qu'ils trouvent sont trop étroits, soit il n'y a pas de lumière au bout de ces tunnels. Si vous trouvez un tunnel dans la nature, il faut que la lumière au bout de ce tunnel soit naturelle ; sinon, cela ne marchera pas. Par contre, si vous construisez un tunnel sur mesure, vous pouvez mettre n'importe quelle source de lumière au bout de ce tunnel. C'est votre tunnel, une œuvre de vos mains. Vous en faites ce que vous voulez.

Certains gourous disent : « C'est à Dieu de décider où se trouve ton tunnel et quelles sont ses dimensions. Si Dieu décide que le tunnel en question doit être étroit, Il veut te mettre à l'épreuve. Tu seras couvert de bleus quand tu parviendras au bout du tunnel. Et la lumière éclairera ton sang. Personne ne peut construire un tunnel approprié. C'est Dieu qui peut le donner aux humains. » Les autres gourous disent : « C'est à toi de construire ce tunnel. Tu es le maître de ton destin. Il faut conquérir la liberté. Elle ne traîne pas par terre. Il faut se frayer un chemin vers le paradis. Ce n'est pas une autoroute. On ne roule pas sur ce chemin. On avance à quatre pattes. C'est pour cela que le tunnel est nécessaire. Il facilite la vie à ceux qui rêvent du paradis. Si on rampe le long d'une route, on est tenté de se redresser pour marcher normalement. Le tunnel supprime cette tentation. »

Saint Thomas remplace le mot « lumière » par le mot « essence ». Ce sont des mots qui cachent la vérité. Chaque mot cache la vérité, même le mot « excrément ». Il y a des gens qui prétendent que ce dernier mot cache encore plus de vérité que le mot « lumière ». Ils disent que n'importe quelle grenouille est une princesse qui subit la mauvaise influence d'un démon. Mais il suffit de savoir qu'il s'agit d'une princesse pour que la grenouille se métamorphose sous nos yeux. Et voici qu'une princesse de toute beauté entame une danse en notre présence. Il suffit de le vouloir et de matérialiser cette volonté au moyen d'une volonté encore plus forte, encore plus magique.

Il faut donc connaître l'essence de Dieu. On connaît l'essence des choses ; on connaît l'essence humaine. On ne connaît pas l'essence de Dieu. On est donc malheureux. À quoi servent les autres connaissances ? Que peut-on faire avec l'essence des choses ? Les choses sont des choses, rien d'autre. On vit dans une société de consommation, mais pour trouver l'essence de Dieu, il faut oublier les objets qu'on achète dans les boutiques et ailleurs. Il faut oublier les voitures et les autoroutes. Il faut oublier le monde entier : famille, paysages, plages. On ouvre une fenêtre et on oublie ce qu'on voit avant de mémoriser quoi que ce soit. C'est cela la panacée : il ne faut se souvenir de rien. Il faut vider sa mémoire pour que Dieu puisse y entrer. Et le reste du corps et du cerveau ? Il faut passer l'aspirateur, comme disent les mystiques.

On ne connaît de Dieu rien d'autre que son existence. Ce n'est pas suffisant et on le sait, grâce à saint Thomas. Oui, on sait que Dieu existe ; Il est partout et on sent Sa présence. On le remercie d'être venu car on est très poli avec Dieu : on a peur de la mort et de l'enfer. Mais on ne connaît toujours pas Son essence. Présence, existence, essence. Ce n'est pas la même chose. Il est vrai que les mots « existence » et « présence » sont proches l'un de l'autre : sans existence il n'y a pas de présence. Si vous êtes là et on prononce votre nom, vous dites : « Présent. » Si vous n'êtes pas là, vous dites : « Absent. » Par conséquent, si vous n'existez pas, vous ne pouvez être présent nulle part, même pas dans un rêve.

Le mot « essence » se rapporte à d'autres phénomènes. Vous pouvez être présent ici ou là-bas, même si vous n'avez pas d'essence. Comment ? de quelle façon ? Vous pouvez apparaître dans un rêve, par exemple. Vous n'avez pas d'essence, mais vous avez une sorte d'existence. Ce n'est pas cette variété d'existence que vous désirez. Oui, vous voulez jouir de la vie et d'aller dans les boutiques pour rendre votre vie encore plus heureuse. Mais on ne vous permet que peu de choses : vous apparaissez dans un rêve et le cerveau du dormeur fait de vous ce qu'il veut. Il ne vous laisse pas acheter des diamants parce qu'il a besoin de vous à la maison. Vous passez l'aspirateur et lavez des assiettes. Est-ce cela la doctrine du déterminisme ?

Bon, vous êtes né et vous vous promenez dans la rue. Parfois, vous entrez dans des boutiques : personne ne vous empêche de les visiter. Vous les visitez, vous regardez autour de vous. Vous voyez des bijoux et du foie gras. Si vous avez assez d'argent dans votre *purse*, comme dit Iago, vous achetez quelque chose. Vous achetez, donc vous existez. Mais cela ne veut pas dire que quelqu'un s'intéresse à votre essence. Personne ne s'y intéresse parce que vous n'êtes pas Dieu. Et même si vous L'étiez, peu de gens se donneraient la peine de toucher votre essence, de l'effleurer, de la sentir. Oui, ces gens-là se disent que Dieu existe ; ils le disent surtout aux autres pour que ces autres ne pensent pas qu'ils ne croient pas en Dieu. Mais les autres ne vous demandent pas de chercher l'essence de Dieu : ils ne savent même pas ce que c'est et avec quoi ça se mange, comme disent les Russes.

Saint Thomas insiste sur le fait que le bonheur est incomplet sans la connaissance directe (ou indirecte) de l'essence de Dieu. « Donc, si l'intellect humain, connaissant l'essence d'un effet créé, ne connaît de Dieu rien d'autre que son existence, il n'est pas assez parfait pour atteindre véritablement à la cause première ; mais il garde le désir naturel de découvrir cette cause. Aussi n'est-il pas encore parfaitement heureux. Il est donc requis pour la parfaite béatitude que l'intellect atteigne à l'essence même de la cause première. Et ainsi il possédera la perfection en s'unissant à Dieu comme à son objet. » Comme à son objet ? Dieu serait-il un objet, rien d'autre, personne d'autre ? On est scandalisé par cette remarque de saint Thomas. Mais on sait que ses livres sont sacrés et, au bout de quelque temps, on se réconcilie avec saint Thomas.

Oui, on garde le désir naturel de découvrir la cause première. On connaît toutes les causes secondes, sans parler des causes troisièmes, mais le bonheur se tient du côté de la cause première. C'est pour cela qu'on garde le désir naturel de la découvrir à tout prix. Mais cette cause ne se trouve

pas dans une boutique et par conséquent le *purse* de Iago n'est pas à la hauteur de cette démarche. Pourquoi n'est-on pas parfaitement heureux ? Parce qu'on sait que la cause première possède une essence qu'on ne connaît pas. Grâce à saint Thomas, on en a entendu parler, mais on ne la connaît toujours pas. Il ne suffit pas d'entendre parler de quelque chose pour connaître cette chose, même s'il ne s'agit pas d'une chose en soi. Cette chose est ouverte, accessible, claire comme l'eau de roche, mais elle est cachée dans un coin. Le coin n'est pas loin, mais on ne voit pas la chose en question et par conséquent on ne connaît ni son apparence ni sa puissance, sans parler de son essence.

Dieu n'est pas caché dans un coin. Il l'est peut-être, mais nous n'en savons rien. D'accord, nous marchons vers ce coin, ce qui est d'autant plus facile que ce coin se trouve sur notre chemin. Il n'y a rien dans ce coin ; nous le constatons et nous sourions. Nous étions assez naïfs pour croire que Dieu pouvait se tenir dans ce coin dans l'attente de notre visite. Dieu n'a pas besoin de nous, contrairement à ce que pensent certains théologiens et quelques profanes. Oui, Il nous a créé parce qu'Il se sentait un peu seul. Puis Il a vu que nous étions indignes de son attention et Il nous a abandonnés à notre triste sort. C'est pour cela que nous pleurons sans cesse : nous déplorons notre triste sort. Et nous composons des vers, comme les poètes japonais :

J'entends des oiseaux.

Ils ne m'entendent pas.

Ils n'écoutent pas mes pleurs.

Pourquoi n'écrit-on pas des poèmes plus longs ? Parce qu'on se lasse trop vite de cette occupation, de ce métier. Un vers, deux vers, trois vers. Tout est dit, rien n'est caché dans un coin. À quoi bon continuer ? Pour tuer le temps ? On a déjà tué Dieu. Que le temps continue à vivre ! Il est vrai que c'est un tueur à gages : Dieu l'a engagé pour tuer la vie, quelle que soit sa manifestation. On a tué Dieu pour se venger. On laisse le temps tranquille : on souffre, mais il n'y est pour rien.

Cher temps,

Tu peux continuer à marcher.

A beaucoup marché.

Trop, trop, trop.

Tant pis, tant pis, tant pis.

Nous continuons à penser à l'essence de Dieu qui doit être liée à Sa naissance. Sans naissance il n'y a pas d'essence. Et si l'essence est partout, même dans le monde invisible, même dans ce qui n'est pas tangible ? Le monde n'est pas notre représentation ; c'est l'essence inaccessible aux sens. L'essence est peut-être la volonté de puissance. Laissons tout cela de côté. Ce qui nous intéresse avant tout concerne l'essence de Dieu et la béatitude vers laquelle nous tendons. Nous sommes le chemin de

cette vie, dit saint Thomas. Oui, nous le savons et nous marchons sur ce chemin, à l'instar du temps. Tantôt nous dépassons le temps, tantôt nous essayons de le suivre. Parfois, nous le laissons courir pendant que nous nous reposons sur une souche et que nous nous tournons les pouces.

Il faut se reposer de temps en temps, en faisant abstraction des boutiques et de la vie pratique. Pourquoi ? Pour expérimenter la durée bergsonienne. Nous ne savons pas très bien de quoi il s'agit, mais nous savons qu'il faut lâcher le temps qui nous pousse vers les accomplissements et aussi vers la société de consommation. Cette fois, nous consommons le temps et oublions l'action. Et puis nous nous souvenons que cette action qui n'est pas toujours louable était dirigée vers l'essence de Dieu. Pour une fois, nous n'allions pas au supermarché ; nous allions vers l'essence de toutes les essences. Pour découvrir une essence, il faut connaître cette essence-là où toutes les essences sont contenues. Au lieu de découvrir une essence aujourd'hui et une autre demain, il vaut mieux les découvrir toutes au même endroit (moment). On prend une pile d'essences et on la met sur la table de salle à manger. Le dîner est prêt.

Le christianisme parle souvent de repas ; c'est pourquoi il nous est permis de comparer tout processus, quelle que soit son importance et son essence, à un repas. Cela ne veut pas dire que nous mangerons toutes ces essences, que nous les mâcherons pendant des heures. Elles seront sur notre table de salle à manger – pas sur notre bureau –, et nous les regarderons, nous les admirerons. Cette journée-là sera consacrée à la contemplation qui est un équivalent de la durée bergsonienne dans le domaine du mysticisme. En effet, les mystiques ne parlent pas de la durée, qu'elle soit bergsonienne ou pascalienne. Ils parlent de la contemplation, de la méditation et de la lumière qui fait son apparition au bout de la contemplation. Nous voulons toujours citer des mystiques car ils nous réconfortent. Il est vrai que leur style laisse à désirer, mais pour une fois ce n'est pas le style qui compte. C'est le contenu, l'essence et la puissance de leurs propos.

Les gourous disent : « Ne citez personne. Faites travailler vos cellules grises. » D'accord, on les fait travailler. Elles travaillent et disent au bout d'un certain temps, au bout du tunnel du temps : « Lumière, lumière, lumière. » Les cellules aussi bien que leurs possesseurs répètent ce mot quand ils ne savent pas quoi dire. Ils ne savent jamais rien, mais parfois ils disent quelque chose, sinon on pensera qu'ils sont morts ; on risque de les enterrer vivants. « J'ai peur de tout, sauf de la mort », dit un personnage du *Mahâbhârata*. Eux, ils ont peur d'être enterrés vivants. De qui parle-t-on ? de quels personnages ? De cellules grises et de leurs possesseurs, alias les humains.

Alors, où sont ces mystiques ? Et si l'on écrit « moustiques », au lieu de « mystiques », quel genre de lapsus est-ce ? Est-ce un lapsus ou une autre manifestation du destin ? Les mystiques ne sont pas sur la table de salle à manger, comme s'ils n'avaient pas d'essence. Les moustiques n'y sont pas non plus : on les a déjà chassés. Donc, on retourne dans son bureau et on regarde les livres posés sur le bureau. Il y a des mystiques parmi ces livres : les livres des mystiques et ceux qu'on a dédiés aux mystiques que tout le monde aime et craint. De temps en temps, ils ont des visions apocalyptiques. Alors, on prend le texte d'un mystique – c'est un gros volume – et on se dit que c'est le destin. Saint

Augustin avait l'habitude d'ouvrir la Bible pour savoir ce qu'il devait faire. Il ouvre la Bible, regarde la page qui s'étend devant lui, lit quelques lignes et se dit : « Mon agenda est rempli. » Il est vrai que si on lit quelques lignes au hasard, on risque de tomber sur une vision apocalyptique et apoplectique. On risque même de tomber sur sa propre mort. Tant pis, on mourra avec dignité, comme un ksatriya sur un champ de bataille.

« Le cœur de l'homme se rend à lui. » C'est Catherine de Sienne qui parle. Cela veut dire que le cœur de l'homme n'est pas encore avec lui, à l'intérieur de son corps. Il faut le conquérir, ce cœur rebelle. Il faut aller quelque part pour essayer de le trouver ou retrouver. L'a-t-on jamais eu, ce cœur ? Quelque chose bat la chamade dans la poitrine qu'on tâte à la recherche du cœur. Mais ce n'est pas le cœur, d'après Catherine de Sienne. Qu'est-ce ? Ce ne sont pas des poumons non plus : s'ils battaient la chamade, on serait déjà mort. Ce n'est pas le foie non plus – pour la même raison. Alors, ce n'est rien de tout cela. C'est l'intérieur du corps qui tremble parce que le corps a peur. De quoi ? De la mort sans doute. On a toujours peur de la mort, même si on n'y pense pas. On n'en pense pas moins.

On lit un peu plus. On est las de toute lecture, même s'il s'agit d'une lecture utile. Il y a tant de lectures inutiles qu'on se méfie des livres en général. Il faut qu'ils nous apportent quelque chose ; il ne suffit pas qu'ils nous divertissent. L'heure est grave ; il faut penser au salut de l'âme. On y pense et on continue à lire le texte ou la prière – tous les textes des mystiques sont des prières – pour savoir ce qu'il ou elle veut dire en parlant du cœur de l'homme qui est loin de cet homme. « Je t'ai déjà dit, ma fille, que du ciel il rejoint la terre, par l'union que j'ai faite avec l'homme que j'ai tiré du limon de la terre. » On ne comprend plus rien. Parfois il vaut mieux arracher une phrase du texte pour ne pas s'embourber dans la suite. On s'embourbe toujours si on va trop loin. Alors, on se dit qu'il vaut mieux rester à la maison où on ne risque pas de s'embourber : la maison est propre, grâce à l'aspirateur qu'on y passe régulièrement. On n'oublie pas la serpillière non plus.

On comprend que Catherine de Sienne parle avec Dieu. Dieu lui raconte Son histoire ou plutôt celle de Son fils. On connaît cette histoire par cœur : on a lu la Bible plusieurs fois de suite. « Sache que ce pont, qui est mon fils... » On a deviné : Dieu est en train de parler de son fils. Comme disent les ingénieurs : « On a construit un pont aérien. » D'accord, à chacun son pont. (À chacun son obscurité, comme dit un personnage du *Mahâbhârata*.) Il y a des ponts importants ; il y a des ponts ridicules. Un imbécile européen communique avec un imbécile américain en présence des millions de téléspectateurs. On appelle cela un pont aérien ou autrement – peu importe. Le dialogue des imbéciles ne nous concerne pas. Par contre, les paroles de Dieu sont de la plus haute importance, même si elles sont rapportées par une sainte et pas par un prophète. Un prophète nous parle de l'avenir qui nous concerne tous ; la sainte nous raconte des histoires. Mais ces histoires sont importantes, elles aussi, même si on les connaît par cœur.

On a compris : il faut construire un pont. Les ponts sont très importants et il ne faut surtout pas les brûler, quoi qu'il arrive. Même si on en a assez de tout, il ne faut pas brûler les ponts parce qu'on se ravise très souvent et on regrette amèrement la disparition des ponts. On se met à les reconstruire ;

on perd son temps. On perd aussi le temps des autres et c'est impardonnable. On peut perdre tout ce qu'on veut et tout ce qu'on ne veut pas perdre, mais les autres doivent garder tout ce qu'ils ont parce qu'ils sont les autres ou autrui. On ne touche pas à autrui, sinon c'est lui qui se mettra à toucher à tout ce que lui tombera sous la main. Et on risque de lui tomber sous la main, tôt ou tard.

Par ce pont, Jésus est descendu dans le monde. Cette information ne nous avance à rien. Nous savons que Jésus était dans le monde et cela nous a déjà rendu heureux plusieurs fois. Cela nous rend heureux tous les jours. Nous n'avons pas besoin de savoir comment Jésus est arrivé à la surface de la terre. Il avait une mère ; Il n'avait pas de mère. Si, Il en avait une et cela nous rend heureux parce qu'il s'agit de la sainte Vierge. Comment ne pas l'aimer ? On ne La connaît que par ouï-dire. (Il y a des philosophes qui disent que nous connaissons tout par ouï-dire.) Mais les paroles qui se rapportent à la sainte Vierge sont tellement belles et douces qu'on aime ces paroles et celle à qui elles se rapportent. On dirait que ces paroles sont transfigurées. Elles le sont sans doute : chaque parole se métamorphose dans ce sens – dans le sens de la transfiguration – dès que la conversation se met à rouler sur la Trinité et la sainte Vierge.

On connaît la sainte Vierge aussi par *vue*-dire, si on peut dire. On peut tout dire, à condition que ce soit correct et corresponde à une de nombreuses vérités qu'on trouve un peu partout. Et à la Vérité, à plus forte raison. Même un néologisme est acceptable dans ces conditions, surtout s'il s'agit de la religion où il y a beaucoup de néologismes dus au fait qu'on tient à exprimer l'inexprimable et qu'on n'y arrive pas forcément. On n'y arrive pas du tout, mais on n'a pas envie de le reconnaître. Il faut savoir reconnaître ses erreurs – et ses déficiences, à plus forte raison. On ne le fait pas et on va en enfer pour expier cette faute, entre autres.

Le pont dont parle Catherine de Sienne a trois degrés. Le premier degré, ce sont les pieds de Jésus qui signifient l'affection : comme les pieds portent le corps, l'affection porte l'âme. Une fois de plus, cela ne nous avance à rien. On ne peut pas s'approcher de ces pieds pour les toucher. Alors, on regarde les tableaux et on ressent une affection certaine. Mais, en principe, quand on regarde un tableau où Jésus figure en tant que personnage central – c'est le cas de le dire car sa Croix est toujours au centre – on regarde surtout Son visage et pas seulement à cause des yeux qui sont censés refléter son âme. D'ailleurs, la plupart du temps, Ses yeux sont fermés. Comment voulez-vous supporter une douleur pareille sans vouloir fermer les yeux pour toujours ? En tout cas, on ne peut pas la supporter les yeux ouverts.

Si on vous fusille, vous pouvez regarder vos tortionnaires dans les yeux pour leur montrer que vous les méprisez. En ce cas, votre regard est plein de mépris. Mais vous n'éprouvez aucune douleur, pas encore ; à moins qu'on ne vous ait battu à mort avant de vous mettre devant le peloton d'exécution. Parfois nos ennemis le font parce qu'ils veulent nous faire du mal à longueur de temps. Dans la matinée, ils nous battent à plate couture ; au crépuscule, ils nous fusillent ou nous pendent. Cela dépend. En nous battant à plate couture, ils font attention à ce qu'ils font : ils veulent nous faire souffrir autant que possible et c'est pour cela qu'ils nous ne battent pas vraiment à plate couture. Ils

nous battent, mais pas au point de nous faire perdre conscience. Si nous la perdons, ils perdent l'occasion d'observer nos souffrances liées au processus de l'exécution.

Ils nous font croire que tout est encore possible et réversible. Ils prononcent même cette phrase : « Il n'y a rien d'irréversible dans le royaume du temps.

- Et dans *votre* royaume ? demandons-nous.

- Notre royaume se trouve au centre du temps, répondent-ils.

- Pourquoi au centre ?

- Parce que le centre est partout, en ce qui nous concerne. Notre roi est une projection de Dieu, son émissaire. Notre roi est une image de Dieu. »

Vous pouvez leur dire que leur roi n'est pas Dieu, qu'ils se trompent sur toute la ligne : vous n'avez plus rien à perdre. Et s'ils recommencent à vous battre ? Et les aiguilles qu'on enfonce sous les ongles d'un condamné ? « Tant pis ! Qu'il perde conscience ! » se disent-ils. Sans doute remettront-ils l'exécution à demain. Ils ont tout le temps. C'est ça le temps, tous les bouts du temps, le temps entier. Le tourment qu'on inflige à l'autrui. Celui-ci tombe dans les pommes ; le temps s'arrête. Et la durée bergsonienne ? Le même tourment, la même douleur. Elle dure, elle dure, cette douleur. Il en va de même pour le temps. Pour faire durer la douleur, le temps et le plaisir éprouvé par les tortionnaires. Et l'exécution ? Non, ce n'est plus la durée bergsonienne. C'est le temps utilitaire où l'on vaque à ses affaires.

Plus on essaie de ne pas penser à quelque chose, plus on y pense. On y pense tout en rond. On s'éloigne du peloton et ses victimes ; on met une distance entre soi et eux. Et puis un tableau surgit, un tableau d'Édouard Monet. Et ce tableau représente un peloton d'exécution et ce peloton n'est jamais seul : il y a toujours quelqu'un en face de ce peloton. Ces soldats-là ne se promènent pas dans les champs et ne fument pas des cigarettes. Ils ont du pain sur la planche et on les surprend en train d'envoyer quelqu'un dans le meilleur des mondes. Le monde où l'on vit et meurt est très beau, mais le monde qui se trouve au-delà de l'horizon est encore plus beau et c'est ce monde-là que Leibniz avait à l'esprit lorsqu'il parlait du meilleur des mondes possibles et imaginables. Il s'imaginait l'au-delà et se disait que ce qu'il voyait était encore plus beau que les paysages qu'il traversait dans son carrosse.

On vous condamne à la mort, et pour dorer la pilule on vous dit : « On vous condamne à la liberté. Vous savez, ici-bas vous n'êtes pas libre. Vous avez dû le constater vous-même – à maintes reprises. Il va sans dire que vous n'êtes pas libre maintenant. Mais vous n'étiez pas libre auparavant non plus. Appelez ça comme vous voulez : déterminisme, prédestination, destin. Dans l'au-delà il n'y a plus de déterminisme. Par conséquent, vous pourrez aller où vous voudrez, à condition de rester soit à l'intérieur de l'enfer, soit au milieu du paradis. Vous savez que dans le paradis il n'y a que le milieu ou le centre. C'est ainsi qu'on parle de Dieu, comme vous le savez. On ajoute que la circonférence n'est nulle part. Cela veut dire que notre peloton d'exécution est au centre. Il est peut-être au centre de

l'univers. Qu'y a-t-il d'autre que notre peloton d'exécution ? Nos victimes – vous, par exemple. Le reste est le silence ou le vide. Vous n'avez rien à craindre. Il n'y a rien et vous n'avez donc rien raté. Vous n'êtes pas un raté. Vous êtes un héros. »

La veille de l'exécution, vous demandez qu'on vous apporte des livres mystiques. On vous en apporte trois en vous disant que le nombre trois est aussi mystique que les livres qu'on vous a apportés. « Vous auriez pu m'en apporter neuf, vous leur dites.

- Vous n'avez pas le temps de lire neuf livres.

- J'ai l'éternité devant moi.

- Au paradis vous n'aurez pas besoin de *nos* livres. D'ailleurs, vous pourrez communiquer avec ces mystiques de vive voix. Les créatures vivantes ou mortes sont plus précieuses que les livres.

- Les livres sont vivants ». Cette réponse met fin à la discussion.

Il y a ceux qui, à la veille de leur mort, ne parlent à personne. Que font-ils ? Ils lisent des Psaumes, comme saint Augustin. À l'instar du saint, ils demandent qu'on écrive une douzaine de psaumes sur le mur qu'ils regardent tout le temps car ils ne peuvent pas tourner la tête pour regarder un autre mur. Certains demandent qu'on écrive un psaume sur leur front ; ils pensent que ce psaume trouvera le moyen de pénétrer à l'intérieur de leur crâne pour leur tenir compagnie à l'heure de leur mort. De l'intérieur, de l'intérieur. Le mur d'en face se trouve à l'extérieur ; c'est ce qu'ils reprochent à ce mur. Certes, ils ne veulent pas que ce mur pénètre dans leur for intérieur ; ils craignent à juste titre qu'une fois à l'intérieur, ce mur risque de leur déchirer les entrailles. Un psaume ne déchirera rien du tout. Il apaisera le cœur, l'âme et les autres organes intérieurs. Il fera son possible pour faciliter la tâche de ceux qui traversent la frontière érigée entre la vie et la mort.

Il n'y a pas de frontière, disent les hindous ; c'est la même chose. On ne peut ni tuer ni être tué ni s'entre-tuer. Mais ils font de leur mieux pour empêcher qu'une bataille n'ouvre les veines des héros pour libérer leur sang. Pourquoi le font-ils ? Tout cela revient au même. Alors, ne faites rien ; restez couché ou assis. Ne parlez surtout pas. *Let it be*, laissez les choses se faire. Elles se feront sans vous, avec vous. Elles se feront quand-même, quoi qu'il arrive. À votre avis, rien n'arrivera puisque tout revient au même. En d'autres termes, il s'agit d'un statu quo. D'accord, d'accord. Bonne nuit, bonjour. On regarde les pieds de Jésus et on constate qu'on a beaucoup d'affection pour Ses pieds. On a peut-être plus affection pour Ses pieds que pour Ses bras. On évite de les regarder – à cause des clous. On n'aime pas ces clous, un point c'est tout. Mais s'il fallait choisir entre Ses pieds et Ses bras, on choisirait Ses pieds à cause de l'affection dont Catherine de Sienne parle avec affection. Et pourtant il y a des acrobates qui préfèrent marcher sur les mains. Pour s'entraîner, pour s'entraîner. Pour gagner une fois de plus.

Bonheur, félicité, sérénité, jouissance : les noms varient, la quête demeure. On se demande pourquoi on poursuit ce bonheur, pourquoi on persiste et signe, on signe et persiste. Ne peut-on pas vivre sans le bonheur qui demande un énorme effort, un effort surhumain ? Cet effort anéantit l'euphorie de l'achèvement, l'avènement du bonheur. Ce qui semble suggérer que le bonheur est

l'absence du bonheur ; en tout cas, c'est l'absence de la quête du bonheur. Ne le cherchez pas ; s'il ne vient pas tout seul, il ne viendra pas, quoi que vous fassiez. De nouveau, le mot destin noircit les pages entières, comme pour prouver qu'il englobe toutes les notions liées à la prédestination. Pourquoi faire un effort en recherchant des synonymes ?

Si on recherche le temps perdu, on trouve quelque chose et la nostalgie est assouvie, ne serait-ce que l'espace d'un instant. Mais les synonymes ? à quoi servent-ils ? À définir une fois pour toutes une notion, une position. Pourquoi les définir ? Si on éprouve un bonheur sans mesure, on n'a pas besoin de le définir. On le sent, on jouit de ses plis et cela est bien suffisant, surtout si on peut ouvrir une bonne bouteille de vin. Voulez-vous connaître l'origine de ce vin, les cépages qui le remplissent, le nourrissent ? Buvez, buvez, tant que vous pouvez boire, tant que votre foie le permet. Et si vous souffrez déjà de cirrhose de foie, buvez de l'eau et imaginez que vous buvez deux bouteilles de Haut-Brion. Si votre imagination est assez puissante, vous y arriverez ; si elle est aussi impuissante que celle de Proust, buvez trois bouteilles de Haut-Brion et mourrez heureux en vous tordant de douleur.

Le bonheur. Tantôt il faut le saisir au vol, tantôt il monte au ciel, si bien que le seul moyen de le ramasser vous pousse au suicide. Il n'y a pas d'autre moyen d'aller au ciel, sauf à devenir astronaute ou oiseau de bon augure : les oiseaux de mauvais augure ne sont pas admis au ciel. Les suicidés non plus. Ce n'est donc pas la peine de vous suicider. À l'instar de Brutus et d'autres romains, vous pouvez demander à votre domestique de vous tuer. En ce cas, vous irez au ciel et connaîtrez le bonheur, à condition que votre désir de mourir ne soit pas considéré comme une incitation au meurtre. Votre souci de l'honneur n'excuse rien, surtout dans le royaume du christianisme. Pas d'orgueil, pas d'honneur inutile. « Tout est perdu, fors l'honneur », disait François 1^{er}. Perdez plutôt votre honneur.

Une fois de plus, on s'empêtre dans les suppositions, et la quête du Graal, du bonheur et d'autres choses inaccessible continue en pure perte. On perd son temps, son espace et parfois sa vie ; on trouve quelques textes, quelques cadavres. On enterre les cadavres et les textes, et l'espace d'un instant on se sent soulagé. Épicure pense que c'est le seul bonheur qui soit accessible aux êtres humains : soulagement, ataraxie. On ne ressent plus la douleur ; on en est libéré. Une vraie libération. On est torturé, on est libéré, comme Paris. On n'était pas encore né, mais on sait ce que cela veut dire, grâce à la disparition de la douleur. Si on ne ressent aucune douleur – jamais, jamais – on ne sait pas ce qu'est le bonheur. Mais tout le monde ressent des douleurs, de temps en temps, tout le temps, à l'exception des moments de répit. Par conséquent, tout le monde connaît le bonheur ou les moments de répit.

Il faut d'abord résoudre le problème du ciel ; ensuite on s'attaquera à Épicure car on ferait mieux d'aller à la source, vers le premier hédoniste, au lieu d'interroger ses successeurs maladroits. Comment monte-t-on au ciel, si on n'est pas astronaute ? On saute, on saute, de plus en plus ; on gagne les jeux Olympiques, mais on est toujours sur terre. Cela ne veut pas dire qu'on a les pieds sur terre ; on est simplement sur terre et pas au ciel, contrairement aux désirs qui travaillent le corps et le cerveau. On n'est pas Mahomet et même les saints ne vont pas au ciel quand ils le veulent, quoi qu'ils

racontent dans leurs textes. Bref, on ne peut atteindre le ciel par ses propres moyens ; il faut qu'une divinité tende aux humains une main secourable.

Thérèse Martin a trouvé une solution au problème du ciel qui nous rappelle les sciences exactes. On sait qu'il est plus facile de porter un sac léger qu'on n'a pas envie de laisser tomber pour ne pas avoir mal au bras. Un sac lourd pose des problèmes. Ces problèmes ne sont pas aussi redoutables que ceux qui nous confrontent lorsque nous nous mettons à réfléchir à propos du ciel et du bonheur. Néanmoins ce sont des problèmes auxquels il faut s'attaquer pour ne pas abandonner les sacs pleins de nourriture et de bouteilles qui nous mettent de bonne humeur. Il est vrai qu'on peut toujours appeler un porteur ; pas toujours, pas toujours. C'est cela le problème, un problème supplémentaire. Nous savons que la vie est pleine de problèmes et nous les énumérons, au lieu de les résoudre.

En tout cas, Thérèse Martin a résolu le problème du ciel où elle se trouve à présent. Saint Paul comparaît le chrétien à un athlète voulant remporter un prix. Il pensait sans doute aux perchistes qui font de leur mieux pour atteindre le ciel et battre les records mondiaux. Pour cela ils ne doivent pas nécessairement maigrir, quoi que leurs médecins puissent leur dire lorsqu'ils parlent de régimes alimentaires. Nous savons que face à la grandeur des saints, à l'immensité de Dieu, tenter de s'élever jusqu'au ciel par ses propres forces ne sert à rien, même si on est Bubka. C'est une attitude simple et confiante d'enfant envers Dieu qui, au contraire, l'incite à s'approcher du fidèle et à le hausser jusqu'à lui. C'est Thérèse qui parle. Il y a de nouveau des énigmes, mais nous sommes prêts à tous les sacrifices pour résoudre le problème du ciel.

Nous essayons de comprendre de qui elle parle. Mais elle parle de Dieu, naturellement. Les mystiques parlent toujours de Dieu : ils ne connaissent personne d'autre. Il est plus facile de comprendre les mystiques que les philosophes qui parlent de tout et de rien. Donc, Dieu s'approche de vous s'Il voit que vous êtes simple et tranquille – comme un enfant sage. Il s'approche de vous et vous hausse jusqu'à Lui. Thérèse parle même d'un ascenseur. Elle est morte en 1897. Y avait-il des ascenseurs à cette époque-là ? Oui, il faut rester petit, comme elle dit. Bien plus, il faut que nous rapetissions. Une petite femme veut grandir pour devenir un top model, pour épouser un milliardaire. Non, il faut qu'elle rapetisse car Dieu est plus important que les milliards. Dans sa maison il y a un coffre-fort rempli d'euros : des trillions et des trillions. D'ailleurs, les femmes minuscules sont à la mode depuis quelque temps.

« Il ne s'agit plus d'offrir à Dieu ses mérites, mais au contraire ses faiblesses », dit Thérèse. D'accord, voici nos faiblesses ; nous les étalons sur notre bureau pour que Dieu puisse les voir. Nous oublions que Dieu voit tout et partout : à l'intérieur, à l'extérieur, au tréfonds de notre âme, au fond des mers. Alors, nous n'étalons rien ; nous gardons toutes nos faiblesses à l'intérieur de notre cœur et de notre conscience qui se sent très coupable en présence de Dieu. Mais Celui-Ci ne dit rien, comme d'habitude. Nous sommes petits, très petits. Nous sommes prêts à nous envoler vers le ciel. Mais nous n'avons pas d'ailes et nous ne trouvons pas un ascenseur dont les capacités physiques soient adéquates et puissent être prises en considération dans le cadre du problème que nous nous efforçons à résoudre.

Que faire ? Devenir encore plus petit, même si on nous accuse de petitesse, d'enfantillage. Il est vrai qu'un grain de sable s'envole plus facilement qu'un bébé. Mais un bébé est innocent et pur parce qu'il est un être humain. Le grain de sable n'est ni innocent ni pur. Il n'est rien et Dieu ne s'intéresse pas à lui. Et si ce grain croyait en Dieu ?

Nous mettons une bouteille de vodka sur la table de salle à manger. Il serait plus logique de l'appeler « salle à boire », mais nous laissons tomber ces détails linguistiques pour se concentrer entièrement sur le ciel. C'est un copain qui a mis cette bouteille sur la table pour la boire avec nous. C'est pour cela qu'il nous rend visite. Il n'est pas venu pour parler de Kant et d'Hegel. La vodka est plus importante pour lui. Il dit que la philosophie a perdu tout contact avec la réalité. Les concepts ne l'intéressent pas car ils ne s'appliquent pas à la vie. Ils s'appliquent à d'autres concepts et il en résulte un cercle vicieux, comme il dit. Il a peut-être raison ; nous n'en savons rien. La philosophie ne nous intéresse pas non plus. La vie est plus importante – tout le monde est d'accord là-dessus. Et la vodka est la vie ; pourtant ce n'est pas de l'eau de vie, sauf erreur.

Alors, le copain nous regarde et nous dit : « On attaque.

- Je m'attaquais au ciel. Et je comptais m'attaquer à Épicure.

- Le ciel peut attendre. Épicure aussi. Les morts sont très patients.

- J'aurai de nouveau mal au cœur.

- Au contraire – ton cœur sentira la chaleur humaine de la vodka.

- C'est une chaleur inhumaine. La vodka tue.

- Tu la confonds avec le tabac. On n'écrit rien sur les bouteilles de vodka.

- Tout le monde le sait. À quoi bon l'écrire ?

- Moi, je ne le sais pas. Je pense que la vodka est bonne pour la santé. Elle réchauffe l'âme.

- Il paraît que les ivrognes brûlent. On appelle ça la 'combustion interne'. Un personnage de Dickens...

- Laissons la littérature tranquille. Voici ton verre.

- C'est un verre à eau.

- C'est un verre à vodka. »

Le ciel est plus important que la santé. Nous nous laissons donc convaincre pour pouvoir ajouter encore une faiblesse à la collection qui déborderait n'importe quelle table, si nous essayions de l'étaler quelque part. Nous ne fumons pas parce que les cigarettes tuent n'importe qui, même un cheval. Mais puisque nous ne montons toujours pas au ciel, nous nous mettons à fumer pour accélérer le processus. Peu à peu, nous nous rendons compte qu'au lieu de monter nous descendons ; nous descendons dans notre propre tombe. La terre nourricière doit être un objet d'adoration, mais nous voulons aller au ciel. Il y a des ascenseurs pour l'échafaud ; il doit y avoir des ascenseurs pour le ciel. Pour les nuages, en tout cas. Une fois sur un nuage, nous pourrions utiliser une perche pour sauter sur une étoile. L'essentiel est de monter de plus en plus. Nous pouvons commencer par un nuage ; par un nuage gris, par exemple.

La libido n'est pas une faiblesse, sauf si elle a pour objet un enfant, un petit enfant qui s'apprête à monter au ciel. Et même s'il est trop grand et trop lourd pour un tel exploit, on n'y touche pas parce la pédophilie est un péché mortel et pas une faiblesse susceptible de pousser un être humain vers l'immortalité et le paradis. Mais la libido qui s'oriente vers les femmes et les hommes est acceptable, à condition d'être restreinte. Et la collection de faiblesses ? Alors, on se met à désirer toutes les femmes. On ne se permet pas de les violer, par crainte de dépasser les limites et d'atterrir dans le domaine du péché. On les désire, on les caresse par la pensée, à l'intérieur du cerveau. On ne pense qu'à cela. On oublie le travail et les œuvres caritatives. Cette fois, ça y est ! On a une faiblesse de plus. Hélas, on ne monte toujours pas au ciel. Faut-il devenir tzigane ?

On est tellement faible qu'on n'arrive plus à se lever. Les faiblesses qu'on collectionne sont d'ordre psychologique, mais la psychologie risque de déteindre sur la physiologie quand il s'agit du trop-plein, du débordement. La faiblesse générale déborde de ses propres limites et envahit le corps qui s'étend de tout son long sur un lit. Voici la vraie faiblesse, la faiblesse totale. La totale, comme on dit. Hélas, on est toujours sur terre, dans un lit qui a quatre pieds sur terre. Chère Thérèse de l'Enfant-Jésus ! Vous parlez des bras de Jésus qui vous élèvent jusqu'au ciel. Est-ce l'Enfant Jésus qui vous élève ? Il reste enfant pour suivre vos conseils à la lettre. C'est le monde à l'envers. Pourquoi pas ? Tout est à l'envers ; et même si c'est à l'endroit, on a l'impression que c'est à l'envers. Et vice versa.

Pourquoi consulte-t-on les mystiques ? Il paraît qu'il faut les voir, au lieu de lire leurs textes. On ferait mieux également de voir les saints et les Pères de l'Église pour leur parler de vive voix, pour entendre leur voix dont la vivacité doit surpasser tout ce qu'on connaît dans le domaine du son. Le son de leur voix se déplace plus vite que la lumière, paraît-il. En tout cas, il porte la lumière dans son sein et ce n'est déjà pas mal. Si on est en face d'eux, à deux mètres de leurs yeux, on n'a pas besoin de cette vitesse proverbiale ou légendaire pour comprendre le sens des paroles divines, pour saisir leur contenu. Mais il paraît que c'est dangereux à plus d'un titre. Les saints et les mystiques sont de petits dieux et il n'est pas facile de supporter une vision que Dieu consent à offrir à un humain. On tombe dans les pommes, on devient aveugle, sourd et muet, on est paralysé, on ne bouge plus. Voici le résultat d'une vision au centre de laquelle il y a le visage de Dieu. Et même s'il s'agit d'une pâle imitation fabriquée par un saint ou un mystique, on risque d'avoir un malaise qui n'a rien à voir avec le bonheur.

Vous êtes en face d'un saint. Vous levez les yeux sur son visage et la peur s'empare de vous. C'est une peur aux dimensions gigantesques : elle est plus grande que la peur de la mort. Imaginez-vous au milieu du soleil, dans l'éclat le plus fort de ses rayons de midi. Le visage d'un homme qui vous parle. Vous voyez le mouvement de ses lèvres et même ses dents, une partie de ses dents. Vous voyez l'expression changeante de ses yeux qui changent de couleur comme pour rivaliser avec les arcs-en-ciel. (Tout cela se passe au ciel, de toute façon.) Vous entendez le son de sa voix qui sonne comme une symphonie de Bruckner. Et pourtant ce saint ne connaît pas Bruckner. Comment arrive-t-il à imiter ses symphonies ? Vous sentez la pression de ses mains sur vos épaules. Oui, le saint vous

touche pour vous transmettre sa chaleur corporelle ou plutôt sa foi qui loge en grande partie dans son corps. Il veut vous transmettre aussi le Saint-Esprit qui loge en lui en ce moment. Le saint a des atomes crochus avec le Saint-Esprit. On dirait qu'il Le préfère à Dieu.

Tout cela est devant vous et même dans votre for intérieur : mains, esprits, dieux, saints, atomes, yeux, dents, lèvres. Vous ne vous apercevez de rien à l'exception d'une étincelante, d'une excellente Lumière qui se propage tout autour, à une distance de plusieurs mètres, voire d'une centaine de kilomètres. N'est-ce pas effrayant ? Est-ce votre idée du bonheur ? D'accord, vivez à l'intérieur de cette lumière, dans son sein, au cœur de son cœur, comme disent les Anglais. Renoncez à la nuit, aux étoiles et au sommeil ! D'accord, vous pouvez dormir debout, les yeux grands ouverts. C'est à dormir debout, cette histoire. Mais il faut s'habituer à dormir debout.

On ne sait jamais ce qui peut arriver dans le monde. Supposons que tous les lits disparaissent, tout d'un coup. Dormir par terre ? Ce n'est pas confortable. Et on risque d'attraper des rhumatismes parce qu'il y a toujours des courants d'air, par terre, près de la surface de la terre. Il faut faire attention. On le dit parfois, comme s'il y avait des moments où l'on pourrait ne pas faire attention. Comme s'il y avait des moments de repos dans le monde rempli de bombes atomiques, comme dit un personnage de Bergman. Les Chinois seront bientôt dans nos parages. Ils jetteront leurs bombes en direction de nos lits. Les Iraniens feront de même. Attention à la marche !

Nous sommes souvent en désaccord avec les saints parce que nous ne nous sommes pas des saints, et même si nous avons plus ou moins les mêmes pensées, nous les exprimons autrement. Rien d'étonnant : notre vocabulaire est différent ; il ne contient pas de syllabes célestes. Dans notre vocabulaire, il n'y a que des syllabes terre à terre et même si nous nous efforçons de prononcer le même mot, les syllabes qui le composent sont différentes, sans parler des intonations de notre voix qui n'est pas du tout divine. Même la voix de Greta Garbo ne ressemblait pas à celle qu'on entend quand on écoute les saints. Il n'empêche qu'il nous arrive d'être en désaccord avec eux – sur le fond, pas sur les intonations et les timbres. Par exemple, un saint dit que ce n'est pas la peine de prier. « Comment ça ? disons-nous.

- Le Saint-Esprit le fait pour vous.

- Comment ça ?

- Il est en vous à présent. Et Il prie. Le Saint-Esprit ne peut pas ne pas prier. Tout ce qu'Il fait est une prière.

- Mais cela ne nous dispense pas de *notre* prière, disons-nous. Nous devons être actifs dans le royaume de Dieu.

- Pas toujours. Parfois il vaut mieux être passif et écouter ce royaume. Il est très sage.

- D'accord. Mais j'aime les prières. Je ne peux pas m'en passer.

- Les prières de Saint-Esprit sont mieux. Leur qualité est supérieure à la qualité de *vos* prières.

- Peut-être. Mais le processus-même active notre esprit et notre âme qui tend vers Dieu et s'étend dans l'espace.

- Quel espace ?
- Celui qui nous sépare de Dieu.
- Rien ne vous sépare de Dieu.
- Mais je ne suis pas encore au ciel.
- Si.
- Et cette poubelle ?
- Il y a des poubelles dans le ciel. Il y a de tout dans le ciel qui reflète le cosmos. N'oubliez pas que le ciel est un macrocosme. »

Nous suivons l'exemple du Saint-Esprit. Tout ce qu'Il fait est une prière. Il y en va de même pour nos activités qui font partie du macrocosme et du microcosme. Et les deux *cosmes* sont remplis de prières. Ce n'est pas la peine de dire « à ras bord » – cela va de soi. Nous écrivons un texte et nous nous disons que c'est une prière, encore une. Cela ne peut être autrement, puisque nous voulons que ce soit ainsi. Notre volonté de puissance est assez puissante pour transformer n'importe quel texte en prière, en un hymne à la gloire de Dieu. Voici le texte en question :

Je suis très excité ce matin. Si je reste à la maison, je la mettrai en désordre. Je jetterai les oreillers vers le plafond et ensuite je les jetterai par la fenêtre pour pouvoir me coucher dans la rue sans me faire mal. Si on se couche à la belle étoile, il faut qu'on soit confortablement installé sur le sol, surtout s'il n'y a pas d'herbe dans les parages. Il n'y a pas d'herbe dans notre rue et je continue à jeter les oreillers par la fenêtre. Il y en a beaucoup dans mes placards parce que j'aime les oreillers et les couvertures. Je les aime même plus que les femmes avec qui je couche dans mon lit et ailleurs. Elles ne sont pas aussi douces que mes draps et mon linge. Par conséquent, je préfère mes slips au genre humain. J'ai le droit d'aimer ce que je veux, à condition de ne tuer personne. Et jusqu'ici je n'ai tué personne, à l'exception de quelques mouches et de trois araignées. Plusieurs araignées pendent à mon plafond et j'ai envie de les tuer un de ces quatre matins. Je le ferai – au cours du troisième matin, peut-être.

Je descends dans la rue, mais je n'ai pas envie de me coucher tout de suite sur les oreillers qui m'attendent avec impatience. Je vois une jeune femme et je me lance à sa poursuite parce que je suis très excité. Si je reste comme je suis, je risque de tuer quelqu'un. Il vaut mieux faire l'amour avec cette femme – sans la violer, de préférence. Je la rattrape en un rien de temps et je lui dis : « Je veux coucher avec vous.

- Où ? dit-elle.
- Dans la rue. Admirez ces oreillers.
- Mais il n'y a pas de matelas.
- C'est vrai. Je l'ai oublié à la maison. Mettez-vous sous mes fenêtres. »

Elle se met sous mes fenêtres et je jette mon matelas par la fenêtre. Elle ne l'attrape pas, mais elle veille à ce que personne ne fasse l'amour sur ce matelas avant mon arrivée. J'arrive et je la

déshabille. J'aime déshabiller les filles ; elles l'aiment aussi. Elles m'aiment, autrement dit. Celle-ci m'aime aussi. Cela me facilite la tâche : je n'aime pas faire l'amour avec des filles qui ne m'aiment pas. Cela arrive rarement, mais cela arrive quand-même : il y a des filles qui ne m'aiment pas. Malgré tout, j'ai fait l'amour avec elles, mais je n'aime pas ça. Ce genre d'exploit sexuel contient quelques éléments bestiaux. J'aime les bêtes, mais je n'aime pas la bestialité.

Bref, on fait l'amour dans un endroit public. Un policier s'approche de notre lit de fortune et dit : « Il ne vous est pas permis de faire l'amour dans la rue.

- Mais on ne fait pas l'amour. On échange de gros câlins.

- Ils sont trop gros, vos câlins.

- Pas tellement.

- Essayez de les rendre plus petits. »

Le policier repart. Nous continuons nos rapports sexuels. Nos rapports sont excellents et doucement mon excitation diminue, se dissout dans l'air. Si vous ne voulez pas commettre un meurtre, faites l'amour dans la rue.

À première vue, ce texte n'a rien à voir avec les prières – en tout cas, avec ce rituel qui remplit nos églises et résonne près de nos lits qui assistent à notre hommage à Dieu. Oui, avant de nous coucher, nous prions pour que Dieu ne nous oublie pas trop, pour qu'il nous envoie un sommeil profond. Nous savons que Dieu qui entend ou n'entend pas notre prière n'est pas Morphée ; le palais de notre Dieu se situe très loin de l'Olympe et de la maison de Morphée qui est pleine de somnifères. Mais nous avons l'habitude à demander à Dieu tout ce qui nous passe par la tête. Et il y a un échelon de choses qui nous passe par la tête, de sorte que nous dérangeons Dieu tout le temps pour répondre à l'appel de nos désirs matérialistes et immatériels. Bon, ce texte n'est pas bon de ce point de vue, du point de vue d'une prière ordinaire.

Mais il y a des prières extraordinaires qui font partie du corpus que nos amis asiatiques vénèrent depuis des siècles. Cela s'appelle le mantra et nous répétons le mot « mantra » en faisant l'amour soit dans la rue, soit dans une chambre d'hôtel. Il est vrai que nous pouvons aussi répéter le mot « prière » pour ne pas agacer notre Dieu outre mesure, mais Il connaît le mot « mantra » puisqu'Il connaît tout ce qu'il y a à connaître. Donc, Il ne se fâche pas trop et nous disons tantôt « mantra », tantôt « prière ». Cela dépend de notre partenaire. Si la femme avec qui nous faisons l'amour est bigote, elle risque de prendre mouche en entendant « mantra, mantra ». « Que marmonnes-tu ?

- Une mantra.

- C'est quoi ?

- Une formule sacrée. En Inde, le son a une signification spirituelle.

- Nous ne sommes pas en Inde. Et nous sommes chrétiens.

- D'accord. Prière, prière. »

L'union sexuelle est un rituel. La femme est préalablement transfigurée pour ne pas ressembler à une femme ordinaire, chrétienne qui fait l'amour à la maison dans le but d'avoir des enfants et de multiplier par deux ou trois la population du globe. La femme tantrique devient la place consacrée où a lieu le sacrifice : « le giron est l'autel, les poils le gazon, la peau le pressoir-à-soma. » Nous n'avons pas besoin d'entrer dans les détails : nous pouvons nous contenter du fait que notre acte sexuel n'est pas gratuit. Il n'est pas bestial, loin de là. C'est un rituel qui a l'allure d'une prière adressée à tous les dieux, y compris notre Dieu chrétien.

Ce n'est pas la peine d'impliquer la sainte Vierge dans ce processus légèrement hasardeux. « J'ai peur de blasphémer », comme dit Werther dans l'opéra de Massenet. Ce blasphème serait hors de propos et complètement inutile. Non, on n'est pas sorti de la maison – et de l'auberge – pour chercher Dieu ou la sainte Vierge. Non, on ne s'est pas dit : « Ah, la Vierge Marie », en voyant la femme avec qui on allait faire l'amour en public. On est pudique et on n'aime pas dépasser les bornes. Et il faut reconnaître que ces bornes sont partout ; ce genre de bornes. On a du mal de ne pas les dépasser. On les dépasse sans arrêt et on se dit : « Encore une borne, encore un dépassement, encore une infraction. Seigneur, n'en tenez pas compte, s'il vous plaît. »

On identifie le feu sacrificiel avec l'organe sexuel féminin. C'est pour cela qu'un charme magique en parle en ces termes : « Tu as fait une libation dans mon feu. » Puis un prêtre fait son apparition – dans la rue, dans la rue. Il récite un texte sacré et les passants l'écoutent avec attention. Si au cours de cette récitation le prêtre sépare les deux premiers quarts du vers et rapproche étroitement les deux autres, c'est que la femme écarte les cuisses et que l'homme les serre dans l'accouplement. Le prêtre le fait habituellement ; il sépare et rapproche, sépare et rapproche, sépare et rapproche. Ensuite il change de vers, mais c'est toujours le même poème. C'est un poème d'amour et tout le monde – tous les passants sans souci – admirent la beauté de ce poème.

Une fois le poème terminé, le prêtre se retire, mais les amants continuent à donner libre cours à leur imagination pendant qu'ils se concentrent sur le rituel que les passants admirent également : ils peuvent se passer de poèmes, à condition que l'acte soit beau en soi. Et il est beau, très beau – nul doute là-dessus. On le regarde aussi et on se dit qu'il faut se tourner résolument vers l'Est où le sexe n'empêche pas de communiquer avec Dieu et où un certain nombre de révélations divines sont liées au sexe sans lequel on ne connaît pas grand-chose. Le sexe apprend tout aux habitants de l'Asie et par conséquent ils passent des journées entières sous le soleil, pas nécessairement sur les plages. Ils n'en ont pas besoin : tout est recouvert de plages dans ces pays-là. Leurs rues sont des plages où l'on voit des passants sans problèmes qui s'adonnent aux plaisirs du sexe et de l'érotisme ; où on change de position toutes les trois minutes. On regarde les images du Kamasoutra et on change de position en suivant les zigzags du dessin qui dit tout sur l'art de l'accouplement et de l'union. On s'unit et on s'accouple à volonté. C'est ainsi qu'on vit en Orient.

On se tourne donc vers l'Orient et du coup on se souvient du mot « Taôisme ». On se souvient souvent des mots, même si l'on oublie les pratiques qui se rapportent à ces mots. L'espace d'un instant

ce mot paraît suspendu dans l'air ou plutôt dans le vide où rien ne l'entoure, rien ne le caresse. Il est seul et on se dit qu'il aime la solitude au point d'exclure de sa vie d'autres mots, d'autres notions et aussi les pratiques sans lesquelles il n'a pas de sens. Mais il ne s'occupe pas de sens. Il se balance dans le vide, comme s'il y avait une balançoire dans le vide. Cette balançoire à quoi servirait-elle ? Il y a des mots qui aiment les balançoires ; ce sont des mots solitaires. Il y a des humains solitaires ; il y a aussi des mots qui fuient la société où d'autres mots respectent l'utilitarisme et aident les humains dans la vie quotidienne. Ces mots-là se balancent dans l'espace et rien ne les empêche de jouir de leur solitude.

Et puis on ramasse un texte qui renseigne les lecteurs potentiels sur les ramifications du mot « Taôisme » ; et, pour une raison inconnue, ce texte parle du Dieu de la Richesse (*Caishen*). On pensait que ce mot était plein de spiritualité et de sexe ; une fois de plus, on se trompe, on se fourvoie. On dirait qu'on ne fait que cela, qu'on n'a rien d'autre à faire. On se fourvoie, on se trompe, au lieu de faire l'amour avec l'univers entier, pas seulement avec les femmes du quartier. Non, il y a un Dieu de la Richesse dans le Taôisme et on n'a rien contre ce Dieu, cela va de soi. Tout va de soi, mais parfois il faut répéter cette expression pour être sûr de quoi on parle, pour ne pas se fourvoyer une fois de plus.

Même de nos jours, ce Dieu joue un rôle considérable dans la religion populaire. On n'a rien contre la religion populaire ni contre la population du pays en général. On n'est pas élitiste et on respecte le peuple autant qu'on peut le respecter. On ne l'aime peut-être pas ; en tout cas, on ne l'aime pas à la folie. Mais personne ne demande à personne d'aimer le peuple à la folie. Il ne faut pas le frapper sur les joues ; il ne faut pas augmenter les impôts. Le reste ne concerne personne. Si vous voulez respecter le peuple, vous le respectez, ce qui ne veut pas dire que vous devez serrer la main de tous les ouvriers du quartier, de tous les paysans dans les champs. Vous marchez le long de votre chemin et vous voyez les représentants du peuple. Si ces représentants s'inclinent en vous voyant, vous vous inclinez aussi. Légèrement. Sinon, vous continuez votre route en pensant au paradis.

Revenons au Dieu de la Richesse. Nous nous sommes éloignés de Lui, mais pour le moment rien ne nous empêche de rebrousser chemin. Il faut en profiter car parfois nous nous éloignons de ceci ou de cela, et si nous voulons revenir pour corriger quelques erreurs ou pour ramasser quelque chose qui traîne toujours par terre, nous constatons que nous ne le pouvons pas. Nous ne pouvons même pas tourner la tête. Nous regardons droit devant nous et nous marchons, marchons, sans savoir où nous allons et quel est le but du voyage. Tant pis : tôt ou tard nous arriverons quelque part, peut-être au bord du gouffre ou au fond de ce gouffre.

Il paraît que toutes les familles ont au moins une affiche portant les deux caractères de son nom, *Caishen*, collée sur la porte de la salle principale de la maison ; les plus riches ont son image ou même sa statue. Les riches sont déjà riches, mais plus vous êtes riches, plus vous désirez ramasser de l'argent sur votre chemin et sur le chemin des autres. Vous mettez une statue de *Caishen* dans votre salle de bain ; une autre statue se trouve dans les toilettes. C'est ainsi qu'on devient riche et les richesses dont parlent les livres sur le Taôisme sont un élément essentiel du bonheur. Il est aussi important que

l'amour et la spiritualité, que les mantras et les mandalas. Donc, on met des statues partout et ces statues représentent ce Dieu et aussi sa progéniture ainsi que son épouse qui s'occupe des euros, au lieu de consacrer sa vie exclusivement aux yens. On est content, on est riche et on se prélasser sur les plages car ces plages se trouvent sur le chemin qu'on suit. Ces plages sont là depuis le début du voyage, mais on ne les remarque que quand on a de l'argent ; sinon, on passe devant elles sans les voir.

Il ne suffit pas de mettre des affiches et des statues ; il faut aussi fêter l'anniversaire de ce Dieu. Quand a-t-il lieu ? Pour une fois, on se pose une question utile. Toutes les questions qu'on se pose habituellement sont oiseuses, mais de temps à autre une question utile fait son apparition et il faut saisir ce moment et cette question. On la saisit et on y répond : l'anniversaire du Dieu de la Richesse a lieu le seizième jour du troisième mois. Que faut-il lui offrir ? Encore une question utile. On la saisit et on saisit son contenu. Et on répond au contenu et à la question : on lui offre un coq avec le sang duquel on frotte le seuil de la porte. Est-ce suffisant ? Oui, pour avoir un million d'euros. Si vous voulez trois millions, il faut Lui offrir un repas – deux fois par mois. Foie gras, comme d'habitude.

On est assez riche à présent. On se dit qu'on n'est jamais assez riche, mais il y a d'autres plaisirs dans la vie et, contrairement à ce qu'on pense, certains de ces plaisirs ne sont pas liés aux richesses. Il y a des femmes qui vous aiment parce que vous êtes pauvre. Elles veulent prouver à tout le monde qu'elles ne sont pas intéressées, qu'elles aiment les poètes. Et les poètes sont toujours pauvres, même si certains d'entre eux sont des lauréats et passent leur temps dans des salles remplies d'autres poètes et d'amateurs de poésie. Oui, ces femmes sont prêtes à aller avec vous en Sibérie, pourvu que vous écriviez quelques poèmes pour glorifier leur beauté et leur dévouement à votre cause. Vous écrivez ces poèmes et vous allez en Sibérie avec votre femme et vos enfants.

Ah, ma femme, comme tu es belle.

Rien n'est plus beau que toi.

Même l'aurore n'est pas aussi belle.

Même la lune se cache de honte.

Merci pour ton dévouement.

Même le soleil n'est pas aussi doué,

Aussi dévoué à notre cause.

Le soleil ne lit pas mes poèmes.

Tu les lis et les apprends par cœur.

Ta mémoire est donc belle aussi.

Même les étoiles...

Et patati et patata. Bon, nous avons une femme et aussi beaucoup de bijoux qui valent de l'argent. Nous vendons un certain nombre de bijoux et nous achetons des caisses de vin. Nous buvons

ce vin et nous nous disons que la vie est belle ; pour une fois, nous avons raison et nous profitons de ce fait et de ce à quoi il se rapporte. Et puis nous nous disons que cela n'est pas suffisant. Il faut que cela dure et cela ne durera pas si nous mourons un jour, une nuit, en hiver ou en été. Il faut faire quelque chose pour que cela n'arrive pas. Autrement dit, il faut devenir immortel et, pour une fois, nous sommes bien tombés : les Chinois s'occupent de l'immortalité depuis des siècles, pour ne pas dire des millénaires. Ils en savent quelque chose et nous voulons profiter de leurs connaissances.

Faut-il devenir saint pour que l'immortalité condescende à s'installer dans notre corps ? Non. Oui, cela vous donne certains privilèges, mais vous pouvez vous en passer, si vous ne voulez pas porter le fardeau que portent tous les saints. Quel est ce fardeau ? La sainteté. Non, nous ne voulons pas de fardeau ; nous en sommes fatigués. Toute notre vie, nous portons quelque chose : valises, lois, amitié, amour. Nous voulons être libres ; nous voulons être condamnés à la liberté. Nous tuons quelqu'un et nous assistons à notre propre procès. « Vous êtes condamné à vingt ans de liberté », dit le juge. Nous le remercions et nous reprenons notre chemin où nous aspirons à ramasser l'immortalité. La liberté, nous l'avons déjà. Dans vingt ans nous ne l'aurons plus. Mais rien ne nous empêche de tuer quelqu'un dans vingt ans. Il ne faut pas le faire trop souvent, sinon la vie sera monotone. Nous aimons les surprises et dès que nous voyons une surprise sur notre chemin, nous la ramassons.

La religion taoïste offre aux fidèles ordinaires, à ceux qui ne veulent pas devenir des saints, santé, longue vie, bonheur et progéniture. Nous n'avons pas besoin de progéniture, mais le reste nous convient à la perfection. Pas tout à fait, pas tout à fait. Le texte parle de longue vie et nous voulons goûter de l'immortalité. Nous voulons manger de l'immortalité tous les jours et cela jusqu'à la fin du monde. Puis le monde mangera la même nourriture et il durera jusqu'à la fin des fins, jusqu'au début des débuts. Mais pour cela il faut que nous devenions immortels. Comment faire ? Il faut faire beaucoup de choses – même pour avoir cette longue vie et ce bonheur dont les textes taoïstes nous rebattent les oreilles. Ces textes parlent des exercices respiratoires, de l'abstinence, des céréales qui délivrent des maladies. Ces textes parlent aussi de la pratique des vertus. Pourquoi font-ils cela ? Parce que cette pratique rend heureux. Nous sommes une fois de plus au sein du christianisme. On dirait que c'est un Père de l'Église qui nous parle. Lui aussi, il nous offre l'éternité – après notre mort. Nous voulons l'éternité et l'immortalité *avant* la mort, dans cette vie-ci, ici-bas. Mais les Pères de l'Église ne pensent qu'à eux-mêmes et à Dieu, ce qui revient au même.

Non, pas de vertu : on a déjà donné. Pas d'exercices respiratoires non plus. C'est trop compliqué et on veut respirer à pleins poumons. Les textes parlent aussi d'hygiène sexuelle. Pas d'amour dans les rues ? Pas de gros câlins non plus ? C'est insupportable. On cherche le mot « immortalité » et on le trouve. Le voici : « une immortalité *matérielle* du corps. » Laissez l'esprit de côté pour le moment ; c'est le corps qui doit vous intéresser. Pas d'immatérialité, en d'autres termes. Immortalité, immortalité, immortalité. Oui, les textes en parlent et on saisit cette occasion pour devenir enfin immortel. « Naturellement cela ne veut pas dire, dit un texte, que la religion taoïque prétend enseigner

à tous les fidèles les moyens d'éviter complètement la mort : ne pas mourir, au sens strict, n'est que l'apanage de quelques-uns des saints les plus éminents. »

Cela recommence ; on aurait dû s'en douter. Rien à faire, il faut devenir saint. Mais pas n'importe quel saint, à ce qu'il paraît. Il faut être *éminent*, et pour être éminent il faut enseigner la vertu. Et on ne veut pas enseigner la vertu. On ne veut rien enseigner du tout. On veut devenir immortel, un point c'est tout. Mais comment mettre un point dans un texte écrit il y a deux millénaires, trois millénaires ? On met des points un peu partout, on s'entraîne en vue du concours qui doit se dérouler d'ici quelque temps. Quel genre de concours ? On doit choisir un saint éminent parmi les saints de tous bords. Ils arrivent de partout : tout le monde veut être immortel. Mais il n'y a pas assez de places dans le Palais de l'Immortalité ; il n'y en a pas non plus dans le Palais de l'Immoralité. Tout le monde veut devenir soit immortel, soit immoral, soit amoral. Ou les trois à la fois, ce qui est encore mieux. Mais ce n'est pas donné à tout le monde ; c'est pour cela qu'on organise des concours présidés par saint Thomas, saint Bonaventure, saint Jérôme, Zhunagzhi et d'autres saints. En effet, seuls les saints savent choisir les saints les plus éminents : ils sont bien placés pour savoir quel saint a atteint la perfection dans ce domaine.

Que faut-il faire pour gagner ce concours ? Il faut réciter des textes, sans doute. Il faut marcher sur des charbons brûlants. Il faut voler dans les airs et ailleurs – sous la terre, par exemple. Il va sans dire qu'il faut savoir marcher sur l'eau – pas seulement sur l'eau gazeuse. Les bulles vous aident, lorsque vous marchez sur du San Pelegrino, par exemple. Mais personne ne vous aide lorsque vous marchez sur une mer d'Évian, sauf si Dieu s'est mis de votre côté pour une raison ou pour une autre. D'ailleurs, vous aimeriez savoir pour quelle raison notre Dieu est là et on vous comprend d'autant mieux qu'on aimerait le savoir également. Si on savait pour quelle raison le Seigneur rend les mortels immortels, on serait heureux car on ferait toujours cette chose-là pour plaire à Dieu. Cette chose-là se trouve à l'origine de la raison pour laquelle Le Seigneur nous offre sa bénédiction.

« Puisque la Vie Éternelle est une vie dans un corps, et que le fidèle ne reçoit pas normalement un corps nouveau après sa mort, d'où lui vient son corps immortel ? » Bonne question, comme on dit. Que la question soit bonne ou non, cela nous est égal. Il faut que la réponse soit bonne et c'est cela qui nous préoccupe en ce moment. « Pour le commun des fidèles, le salut consiste en ce que la mort apparente du corps est suivie d'une résurrection matérielle en un corps immortel. » Sommes-nous de nouveau dans la cité du Dieu chrétien ? Si on lit la suite de ce texte, on comprend qu'on est loin de cette cité ; on est à l'autre bout du monde. Parfois on ramasse trop de choses et on se plaint car on n'a ni le temps ni l'envie de lire tout cela. Mais parfois il vaut mieux ramasser tout ce qui traîne par terre pour connaître la suite des événements. Il ne s'agit ni d'ordre ni de propreté. Il s'agit de la suite des textes qui nous renseignent sur le bonheur et l'immortalité.

« C'est ce qu'on appelle la Délivrance du Cadavre, *shijie*. » Il ne s'agit donc pas du christianisme dans le cadre duquel la même procédure s'appelle « résurrection ». On pousse un ouf de soulagement. On n'a rien contre le christianisme ; au contraire, on l'aime beaucoup, on l'idolâtre sans

pour autant fabriquer des idoles. Mais on connaît tous ses tenants et aboutissants, et on sait ce qu'on peut en tirer. Par contre, le Taôisme est un cheval sombre, comme disent les Russes. On ne sait pas trop avec quoi on le mange. « Les gens du monde ont peu de vertu, leur accomplissement de bonnes actions n'est pas complet ; mais quoiqu'ils ne puissent s'envoler en chair et en os, ils peuvent se délivrer du Cadavre et être sauvés. »

Il ne suffit pas d'accomplir de bonnes actions, ce qui n'est pas facile, étant donné notre préférence pour le domaine qu'on appelle « par delà le bien et le mal ». Il y a des actions dans ce domaine, mais on ne sait pas si elles sont bonnes ou mauvaises – du point de vue de la morale chrétienne. D'accord, on se range du côté du bien où se situent d'habitude de bonnes actions : les bals de charité, par exemple. Mais comment les compléter ? Les saints sont toujours des perfectionnistes, sinon ils ne sont pas des saints. À la fin du film *La liste de Schindler* le protagoniste pleure en disant : « J'aurais pu faire plus. » Même ses bonnes actions ne sont pas complètes ; et pourtant Spielberg a fait un film sur lui. Que peut-on désirer de plus ? Selon les critiques, Spielberg est un génie universel et il consacre un long film à un homme qui reconnaît humblement, les larmes aux yeux, que ses bonnes actions sont incomplètes. C'est pour cela qu'il n'est pas immortel, sans parler des autres qui sont encore plus mortels que lui.

*Ô Seigneur ! Ô Seigneur !
 Délivre-moi de mon cadavre.
 Je suis incomplet et imparfait,
 Mais je te promets de mûrir,
 De perfectionner mes actes,
 Mes pensées, mon âme,
 Mon cœur et mes pieds.
 Je courrai à toutes jambes
 Vers la plénitude de mes actions.*

Le fidèle, qui est un infidèle dans les pays musulmans, doit fabriquer un nouveau corps en lui : ce nouveau corps ne tombera pas du ciel, contrairement à ce que pensent les chrétiens. Ils pensent que tout tombe du ciel, à condition qu'on appartienne au groupe des élus. Un nouveau corps tombe du ciel ; on sort de sa tombe, on se débarrasse de ses os et on habille son âme en utilisant ce nouveau corps. Et si l'âme est déjà au ciel ? On l'appelle. Si votre âme ne vient pas à votre appel, vous appelez un « appeleur d'âmes » ; car il y a des individus qui remplissent cette fonction. Il vient et votre âme descend à toute allure, à la vitesse de la lumière. Ce n'est pas étonnant : toute âme digne de ce nom est un rayon de lumière et par conséquent elle voyage à la vitesse de la lumière. Il serait étonnant d'apprendre qu'une âme voyage à la vitesse du son.

Votre appeleur appelle votre âme. L'ampleur de sa voix permet à votre âme de l'entendre et de venir à son appel. Il dit simplement : « Âme de X. ! Ton maître t'appelle. Tu dois venir immédiatement ! » Et l'âme arrive dare-dare. « Dar » veut dire « don » en russe, ce qui est logique : l'âme est un don de Dieu. Elle arrive et regarde autour d'elle à la recherche d'un corps approprié. Il n'y en a pas dans les parages. « Où est mon nouveau corps ? demande l'âme.

- Je pensais que tu allais me l'apporter, dit Mr X.

- Moi ? ton âme ? Les âmes ne portent pas de corps. Te souviens-tu du film *Les cadavres ne portent pas de costards* ?

- Oui.

- Il y a un nouveau film qui s'appelle *Les âmes ne portent pas de corps*.

- C'est toi qui as toujours porté mon corps. C'est toi qui l'inspirais.

- C'est vrai. Mais je ne portais pas ton corps sur mon dos. »

Nous ne ramassons pas toujours ce que nous voulons ramasser. Parfois une feuille nous tente ; elle nous promet une journée heureuse et il ne faut pas laisser passer une chance pareille car un jour peut amener un autre jour. La causalité joue un certain rôle dans la succession des jours. Une heure donne naissance à une autre heure et si la naissance se déroule sous de bons auspices, nous espérons que l'heure à venir sera aussi lumineuse que la vie d'une sainte. Et puis on constate qu'il y a des hauts et des bas et le mouvement du balancier ne promet rien de bon. Tout se balance et on se souvient de la balançoire où on s'asseyait pour s'envoler vers le ciel. Mais le ciel est toujours inaccessible ; et pourtant on a grandi et on connaît les astuces qui permettent de toucher aux miracles et sont prêtes à en produire par centaines. Mais rien ne se produit ; seuls les problèmes surgissent de nulle part et encombrant le chemin qui devient de plus en plus impraticable.

On espère toujours de se débarrasser de son propre cadavre, mais il y a un cercueil au milieu du salon et, selon la coutume russe, ce cercueil est ouvert. On s'en approche et on regarde parce qu'on est curieux, malgré le nombre d'années qu'on a passé sur terre. On regarde et on voit son cadavre, ce qui rappelle le protagoniste d'un film de Bergman où l'on mange des fraises des bois. Ce protagoniste fait un rêve et ce rêve lui montre son cadavre. Ce n'est pas un rêve aimable – c'est le moins qu'on puisse dire. C'est plutôt un cauchemar ou un rêve cauchemardesque. Pourquoi doit-on regarder tous ces films ? On risque de faire face aux mêmes cauchemars. La mémoire ne retient pas tout. Borges dit que c'est une bénédiction ; encore une bénédiction. On est béni sans arrêt et on ne le remarque même pas. Une femme qui souffre de la maladie d'Alzheimer ne dirait pas « non », si on lui proposait la mémoire que Borges offre à l'un de ses personnages. On ne se souvient pas du nom de ce personnage. Quelle bénédiction !

On essaie d'être fidèle au Taoïsme ; on s'accroche à lui pour que la conscience ne s'éparpille pas. Elle a tendance à s'éparpiller dès qu'elle se met à accompagner le corps dans son pèlerinage en

ville. Elle peut rester à la maison pour méditer, pour vaquer aux choses sérieuses, spirituelles. Non, souvent elle se laisse tenter et suit le corps comme un petit chien. Et pourtant il faut penser à ce cadavre qui gît au milieu du chemin et aussi au milieu du salon. Il ne faut surtout pas oublier qu'il s'agit d'un cadavre qu'on connaît par cœur puisqu'on est né avec ce cadavre, puisqu'on l'accompagne partout. On a l'air de mourir et on croit enterrer son corps. Mais il y a des astuces et on profite de leur existence. Tout le monde pense que c'est vous qui êtes enterré. Ce n'est pas vrai : c'est une épée ou une canne de bambou à laquelle vous avez donné l'apparence de votre corps. Et puis le corps devenu immortel sort du cadavre comme la cigale sort de la chrysalide. Ce corps s'en va à son gré en obéissant aux jambes qui le portent. Soit il retourne sur terre pour vivre parmi les hommes en changeant de nom, soit il marche jusqu'au paradis des immortels. Il ne reste plus dans le tombeau qu'une coque vide, et si par hasard on le soulève, on s'aperçoit que le cercueil est très léger.

« On a froid dans le dos en prenant connaissance des mesures qui doivent être appliquées en Russie, et de la transformation systématique de la loi martiale concernant la population conquise dans un despotisme incontrôlé, en réalité une caricature de toute loi. Ce genre de choses transforme l'Allemand en une figure qui n'avait jusqu'alors existé que dans la propagande ennemie. » Un diplomate allemand a écrit cela à la veille de l'invasion de l'URSS. La Deuxième Guerre mondiale. On a froid dans le dos et dans le ventre, malgré toute la nourriture qu'on y a mis au dîner. On a froid au cerveau, de sorte que les pensées gèlent et qu'on n'arrive plus à penser. Les pensées qu'on a ressemblent à des stalactites, à des stalagmites. Il vaut mieux ne pas penser quand on pense aux horreurs de cette guerre qui est toujours là, car il y a des anniversaires qu'il faut fêter. On les fête en versant une quantité impressionnante de larmes. Une larme d'enfant interdit à Ivan Karamazov l'accès au paradis. Que dire de toutes les larmes qui se rapportent à cette guerre ? Les enfants pleuraient, eux aussi. Et puis ils ne pleuraient plus. En l'occurrence, il vaut mieux que les pleurs ne s'arrêtent pas. On espère que les larmes de détresse se transformeront en larmes de joie. Parfois c'est le cas.

Les caricatures avancent et leur avance n'est pas caricaturale, contrairement à ce qu'on pourrait penser. On ne pense plus rien car on est déjà mort. Mais on délivre tous les cadavres de la mort et les caricatures les tuent une fois encore. Les caricatures rasant un bâtiment, deux bâtiments, une fortification, une ville, deux villes, un pays. Les caricatures ont besoin d'un espace vital qui est vital pour elles et fatal pour les autres. Les caricatures en ont besoin pour survivre en tant que puissances ou volontés de puissance. Elles survivent ; les autres pas. Tant mieux pour elles ; tant pis pour les autres.

On pense au bonheur et on tombe sur Hitler. On tombe souvent sur lui car il traîne sous les pieds. On ne peut pas ne pas tomber sur lui, surtout s'il y a un anniversaire, un documentaire à la télévision. Il y a des documents et on tombe sur eux sans arrêt. On n'oublie pas ; même les amnésiques se souviennent de tout. L'histoire est un cauchemar dont on ne se réveille pas. On continue à dormir ; on continue à mourir, à petit feu, à grand feu. On incendie Moscou et on y brûle à grand feu. On préfère mourir à petit feu, cela va sans dire ; mais l'incendie de Moscou est si grand qu'on n'a pas le choix. On est déterminé par la grandeur de ce feu.

Depuis des siècles, la Russie vivait aux dépens du noyau germanique de ses couches supérieures dirigeantes, qu'on peut considérer actuellement comme extirpé et anéanti. Le Juif a pris sa place. L'État gigantesque de l'Est est mûr pour l'effondrement. Et la fin de la domination juive en Russie sera aussi la fin de la Russie en tant qu'État. Nous avons été élus par le destin pour assister à une catastrophe, qui sera la preuve la plus solide de la justesse des théories racistes au sujet des races humaines.

Hitler, *Mein Kampf*

Hitler continue à vociférer. On baisse le son ; on le supprime. On casse tous les haut-parleurs. Hitler continue à ouvrir la bouche. Ses dents broient tout ce qui lui tombe sous la dent et on attend le moment de répit où rien ne lui tombera plus sous la dent, sous les bottes. Une capsule de poison lui tombe sous la dent et il s'écroule ; mais on ne croit pas qu'il est mort. On ne croit pas à sa mort car le mal ne meurt pas. Il survit soit dans l'histoire, soit dans la conscience, soit sur papier, soit sur les écrans qu'on n'arrive pas à éteindre. Le mal dont parlaient Reagan et les Bush ne meurt pas ; il ouvre toujours sa bouche et avale quelque chose. Le bien, entre autres.

On se glisse dans la fissure qui se trouve entre le bien et le mal et puis, enhardi par la réussite, on atteint le domaine situé *par-delà* le bien et le mal. Il est plus facile d'atteindre ce domaine que de s'envoler au ciel. On s'installe dans ce domaine et on se dit que c'est le moment de consulter Épicure dont la doctrine fait autorité dans l'espace hédoniste. Espace fumeur, espace hédoniste, espace masochiste. Pour le moment on peut ignorer tous les espaces à l'exception de celui où l'hédonisme règne sans partage. On se dit qu'il faut commencer par un jardin puisque c'est au centre de son jardin qu'Épicure recevait ses disciples. Et comme on préfère les jardins japonais à ceux des grecs, on se met à créer un jardin japonais.

On crée un jardin ; on crée un paysage. Dans l'adversité, ce n'est pas une ville qui rassure ; c'est un paysage. On lit le témoignage d'un journaliste japonais ; il parle de son voyage qui a eu lieu au lendemain de la défaite de 1945. Il écrit d'abord ceci : « Le mont Fuji, éternellement, prie pour les Japonais. » Il regarde par la fenêtre du wagon qui l'emmène quelque part et voit le mont Fuji qui le rassure, malgré la présence tenace de cadavres et de ruines. Il regarde les cadavres et aussi les ruines ; ensuite il lève les yeux et voit le sommet du mont Fuji. Lentement il baisse les yeux et voit le mont entier, comme s'il était peint par Hokusai ou quelqu'un d'autre. Tant de peintres ont peint le mont Fuji qu'on ne sait pas de quel peintre il s'agit en l'occurrence. En tout cas, c'est très beau et rassurant. Et pourtant les cadavres n'ouvrent pas les yeux ; ils portent des costards paraît-il, mais leurs yeux demeurent fermés. Inutile de dire que personne ne les délivre de leurs propres cadavres, même pas le mont Fuji. Il rassure, mais ne délivre pas. Le mont Fuji n'est pas aussi omnipotent que le Seigneur qui s'occupe des chrétiens.

Les paysages du Japon vous accueillent avec tendresse, mais à présent vous êtes en Europe, et vous vous mettez à compter les « mais » qui parsèment votre voie, le chemin de votre vie et de votre mort. C'est rassurant, mais... Je suis heureux, mais... J'aimerais m'installer dans le royaume situé par-delà le bien et le mal, mais... Le ciel m'attire, mais... Le ciel m'appelle, mais... Dieu me tend la main, mais... Et puis Hitler refait son apparition et tous les « mais » disparaissent. Il est là et aucun « mais » ne le chasse, comme s'il était immortel, délivré de son cadavre. Il est nu. La nudité d'Hitler – quelle horreur ! Pour une fois, il ne s'agit pas d'une horreur de la guerre : c'est une horreur de la paix. C'est pour cela qu'on dit que paix et guerre sont des sœurs jumelles.

Nous cherchons une astuce, une sortie. Toute la vie nous cherchons des sorties, des échappatoires ; nous nous rendons compte qu'il y a des situations sans issue, que toutes les situations sont sans issue, même si nous sommes aussi riches que Crésus. Ce n'est pas le cas, mais même si c'était le cas, nous chercherions une issue parce que si nous gagnons trop d'argent, nous n'avons pas assez de loisirs pour méditer, pour devenir ce que nous sommes. Nous sommes des milliardaires et nous sommes devenus des milliardaires, des oligarques et même les présidents de certaines républiques. Grâce à notre argent, nous avons pu influencer les élections et tous les sondages chantent nos louanges parce que les gens aiment les gens riches. Ils se disent que les riches les feront prospérer, s'ils gouvernent le pays. Si vous êtes riches, vous savez comment gagner des milliards et les habitants de votre pays gagneront des millions. Tout le monde est content et vous êtes président.

Il y a des « mais » partout. Vous êtes un milliardaire, mais... Nous préférons ce « mais » à tous les autres « mais ». Si nous sommes des milliardaires, nous pouvons acheter toutes les langues et il n'y aura plus de « mais » dans ces langues ; il n'y aura que des « oui ». Oui, je suis un milliardaire, un oligarque, un roi. Et alors ? Il est clair qu'il ne faut pas terminer les phrases qu'on prononce, qu'on écrit. Alors, il aura un petit espoir, un tout petit espoir. Mais un petit espoir est mieux que l'absence de tout espoir, quoi que Spinoza ait dit à ce sujet. On espère et donc on prospère car l'espérance est une prospérance.

Il faut se laisser aller pour obtenir la liberté et aussi le bonheur qui doit être lié à la liberté, sinon nous ne penserions pas au bonheur que nous sommes censés éprouver quand nous sommes libres. Nous sommes libres de dire merde à tout ce qui se passe, et la plupart des individus de toute espèce s'en contentent. Ils disent merde à la ronde ; ils dansent et disent merde. Ces quelques individus-ci écoutent ces individus-là et tout le monde s'embrasse à la fin de la danse et aussi au début de ce qui se passe. Et il se passe un tas de choses, comme d'habitude. Le monde est là pour nous faire vivre quelques aventures rocambolesques et pittoresques. Nous vivons ces aventures et nous remercions Dieu, toute sorte d'anges, gardiens ou païens. Nous remercions le monde à la ronde et le monde nous écoute car il s'embête. Donc, il écoute tout ce que nous lui disons, même si nous n'avons rien à dire au monde.

Pour pouvoir dire ou faire quelque chose, on consulte un hédoniste : avant de s'attaquer à Épicure, il faut faire des exercices pour comprendre ce qu'Épicure veut dire et dit dans sa langue

qu'on ne connaît pas. On ne peut pas connaître toutes les langues : même les linguistes reconnaissent cette vérité qui est douloureuse. Toutes les vérités sont douloureuses à l'exception de Dieu et de sa vérité. Mais on ne la connaîtra jamais ; c'est pour cela qu'on est malheureux. Mais on peut connaître la vérité partielle de Diogène d'Oenoanda. Il paraît qu'il écrivait ces œuvres sur un mur ; il pensait sans doute qu'un mur durerait plus longtemps qu'une feuille de papier. Il avait raison : on trouve les fragments de ses pensées et ces fragments en disent long sur ses pensées, sur son attitude envers le monde qui est fou, comme d'habitude. Il était fou même quand il n'existait pas encore, ce qui n'est pas étonnant : quand on connaît la folie du monde, on accepte tout ce qui est lié à cette folie.

« Épicure est assurément d'accord avec cela. Il ne nie donc pas que l'homme heureux... » Les points de suspensions sont importants dans le cadre de cette aventure philosophique ; et même en dehors de ce cadre et de cette aventure. L'homme heureux... Peut-on exprimer le bonheur des hommes avec plus d'éloquence ? « L'homme sage juge aisément chaque chose en accord avec ses affections et ses sensations... » Nous avons des affections et des sensations. Nous parlons au monde et nous nous mettons d'accord sur certains points qui concernent nos affections et nos sensations. Une fois de plus nous sommes heureux, à condition que nous soyons sages et que chaque chose soit sage aussi. En tout cas, chaque chose doit être sur la même longueur d'ondes. Et cette onde nous appartient, cela va sans dire.

« Il n'est pas possible de vivre... » C'est ce que dit notre Diogène qui est différent de leur Diogène. Il a raison : il n'est pas possible de vivre. Il a sans doute ajouté quelque chose à cette affirmation. Il a peut-être écrit : « Il n'est pas possible de vivre sans philosophie » ou « sans Épicure » ou « sans soi » ou « sans moi » ou « sans surmoi » ou « sans sursoi » ou « sans au-dessous-de-soi ». Mais ce qui reste reflète la vérité beaucoup plus ; c'est la vérité-même. Et on aime la vérité, malgré les conseils de Nietzsche qui aimait une multitude de vérités. Et une de ces vérités parlait de sa syphilis ; et de sa folie naturellement.

Notre Diogène parle des jeunes et des vieux. « Car les uns comme les autres voient la lumière, même si les sujets âgés la perçoivent un peu moins bien. Et la dureté de l'ouïe... » On ne termine pas les réflexions, les phrases, les notions. C'est ainsi qu'on devient heureux car le bonheur naît d'une phrase qui n'a pas de fin. C'est l'espoir qui la termine, mais si une phrase est terminée, tout est terminé car aucune phrase ne possède un *happy ending*. Aucune phrase ne peut se prévaloir d'une fin heureuse. Toutes les phrases se terminent par un malheur et c'est normal, étant donné la teneur de la vie, de la mort et des mondes intermédiaires. Il y a des mondes partout et tous ces mondes se terminent par un malheur exprimé par un mot ou des points de suspension. Et pourtant ces points de suspension sont notre seul espoir.

« ... et l'argument qui porte sur les états de démence – puisque certains les invoquent également – est de cette sorte. Tout d'abord... il n'a pas... n'ignorons pas que les démences n'étaient pas le fait de la vieillesse, mais avaient quelque autre cause d'origine naturelle. » On est jeune, on est vieux, on est fous. Comment ne pas devenir fou en présence de cette vie qui est d'autant plus présente qu'on ne

se suicide pas encore car ce n'est pas un problème. Vous voulez vous suicider ? Allez-y. Vous avez des somnifères et des gratte-ciel sont à votre disposition. Que vous faut-il de plus ? Devenez un chasseur ; inscrivez-vous sur le registre d'une association de chasseurs. Vous aurez un fusil. Vous tenez ce fusil dans une position verticale, à l'aide de votre pied ; vous tirez et tout est terminé.

Tout est terminé, à part votre lettre d'adieu qui parle du bonheur. Et votre Diogène, ces inscriptions qui ressemblent aux cadavres ? « Être atteint de toux ne cause guère de trouble pour qui souffre d'une maladie chronique. » On tousse, on tousse, on tousse. On supporte tout ça pour mourir dignement. On meurt dignement et on va au paradis où on nous félicite en disant : « Vous êtes très digne. » Et Diogène dit : « Si donc, Diogène, ce n'est pas non plus dans la richesse que l'homme trouve jamais la vie heureuse... » On jette les richesses par la fenêtre et on est heureux, même si on est mort. On est un cadavre, mais on est heureux. Même les cadavres peuvent l'être. La preuve... Est-ce une preuve ? Oui, mais...

On se débarrasse des cadavres et on brûle tous les « mais ». On construit un jardin japonais – de toutes pièces, comme on dit. On prend une pièce, alias une pierre, et on la met au centre du jardin virtuel. On ramasse une cascade et on la met près de la pierre, à deux mètres de distance. Puis on ramasse le *Sakutei-ki* ; on ne sait pas ce que cela veut dire, cela va sans dire. On sait qu'il faut respecter la nature au point de vouloir la suivre en imitant tous ses méandres. Il ne faut surtout pas mettre une pierre à l'envers parce qu'il y a une expression « dresser les pierres ». On la répète pour comprendre ce qu'elle signifie. Cela ne sert à rien de répéter une expression si vous ne savez pas ce qu'elle signifie. Les mots pénètrent en vous et s'installent même dans votre for intérieur, mais ils demeurent impénétrables et c'est fâcheux, très fâcheux. Et ce n'est pas la peine de se fâcher : cela ne changerait rien.

Au moins Hitler n'est plus là, sinon son monument se mettrait au centre du jardin. De tels individus sont toujours au centre car les nullités font tout pour qu'on les remarque. Les grands hommes n'ont pas besoin de cela. Ils sont grands et cela leur suffit. À quoi bon grandir si vous êtes déjà grand ? Vous êtes déjà vous-même ; vous êtes devenu ce que vous êtes. Si vous continuez à grandir, vous risquerez de ressembler à la tour de Babel. En ce cas, Dieu vous détruira. Et vous ne voulez pas que Dieu vous détruise – même si c'est la seule façon de sentir Sa présence ; l'unique occasion de Le rencontrer face à face. Mais Dieu peut vous détruire de loin, en ayant recours à une sorte de télécommande. Il peut utiliser également un rayon martien ; ou simplement sa pensée, un bout de sa pensée. Une lettre de Dieu peut détruire l'univers. Mais pas Hitler.

Il ne faut donc pas mettre des pierres à l'envers. Un livre sacré énumère trente-sept interdictions de cet ordre. Le livre contient trente-sept ordres et chaque ordre énumère trente-sept interdictions. On consulte la table de multiplication et on se dit qu'il faudra renoncer à la construction du jardin japonais. Cette tâche n'est pas moins ardue que la construction de la tour de Babel. Certes, un dieu japonais ne vous punira pas pour votre crime ; néanmoins on n'a pas envie de subir une humiliation de

plus. Il est humiliant de ne pas pouvoir construire un jardin japonais, surtout si on est japonais. Et même si on ne l'est pas – on ne l'est pas, sauf erreur –, c'est humiliant et déshonorant.

Chemin faisant, on apprend aussi que « dresser des pierres » est synonyme de « faire un jardin ». Cela ne nous avance pas vraiment ; par conséquent, on est toujours au point mort. On a mis beaucoup de points partout et un de ces points est mort – il n'y a rien à faire. Qu'il porte un costard ou non n'est pas un problème auquel on doit s'attaquer immédiatement. On s'attaque plutôt à Épicure et on butte sur son jardin sans lequel il n'existe pour ainsi dire pas. Ce jardin reflète son état d'esprit, sa doctrine et la vie de ses disciples qui ont tout fait pour propager sa doctrine au-delà de la frontière qui sépare la vie et la mort. Épicure est mort, mais sa doctrine continue à vivre. On conserve ce « mais » qui est plus précieux que la plupart des « mais ».

À quoi doit-on se conformer quand on fait un jardin japonais ? Les livres sacrés parlent du conformisme. D'accord, on est conformiste et ce n'est pas la peine de revoir le film de Bertolucci pour savoir comment se comporter en ces circonstances, d'autant que dans ce film aucun jardin japonais ne figure, ce qui est logique et compréhensible. On aime les jardins japonais, mais on ne peut pas les mettre partout. Par exemple, aucun jardin japonais n'embellissait la ville de Stalingrad en 1942. Il est rassurant de penser que les Allemands l'auraient attaqué de toute façon, même si Staline avait fait ériger de tels monuments artistiques – les jardins japonais – sur toutes les places de la ville et même dans sa banlieue.

On doit se conformer aux choses suivantes : le relief préexistant, la forme de l'étang ; la forme de l'île et celle de la montagne, la forme des *nosuji* etc. « *Nosuji* » est un terme obscur, d'après les spécialistes. D'après nous, tout est obscur dans le domaine de ce conformisme, même la forme de l'étang. Quelle forme ? Quel étang ? À chacun son obscurité. Notre obscurité enveloppe toute la construction du jardin, tandis que les spécialistes se disputent au sujet d'un mot qu'on peut exclure de la construction : le jardin ne s'écroulera pas, même si ce mot doit se trouver au centre du jardin. Ce mot n'est pas entre les mains du Dieu de l'Ancien Testament ou entre les mains des cabalistes. D'ailleurs, les Japonais ne pensent certainement pas que l'univers ne doit sa naissance qu'aux lettres prononcées au bon moment. Ils pensent plutôt aux pierres, aux cascades et aux œufs d'où sortent les dieux.

Tout d'un coup la radio se met en marche et on nous annonce une bonne nouvelle et une mauvaise nouvelle. Toutes deux concernent Stalingrad, si étrange que cela paraisse. Ces nouvelles ne sont pas vraiment nouvelles, mais le temps est capricieux, d'après les physiciens d'aujourd'hui. L'espace contient des trous de vers et le temps voyage à travers ces trous. L'univers devient une sorte de mémoire où tout peut apparaître et tout est nouveau. Et nous vivons au milieu d'une bataille qu'il faut gagner, malgré la victoire acquise il y a soixante-dix ans. D'après les dernières nouvelles, la mécanique quantique coïncide avec la théorie de la relativité et du coup tout devient relatif – même les mécanismes les plus fiables. Le temps, par exemple. Le temps est aussi précis et régulier qu'une montre à quartz, qu'une montre à cristaux liquides. Et puis le temps vacille et on atterrit Dieu sait où.

Même Dieu ne le sait pas : Il n'approuve pas la mécanique quantique qui Le prive de l'harmonie einsteinienne. Et Il n'est pas encore au courant du mariage qui unit la mécanique quantique et la théorie de la relativité. Dieu ne joue pas aux dés ; Il ne lit pas les magazines scientifiques non plus.

Il ne sait pas que les physiciens ouvrent les portes de l'espace-temps. Autrefois, ils ouvraient tantôt la porte du temps, tantôt celle de l'espace. À présent ils ouvrent les deux portes à la fois et l'espace embrasse le temps. Et le temps se promène librement dans l'espace. Il voit que l'espace est divisé en trois parties : passé, présent, futur. Le temps s'aventure dans le domaine du passé et l'aventure se solde par un succès. On écoute la radio, au lieu d'allumer un ordinateur et consulter Internet. On ne connaît même plus ce mot. À quoi bon connaître les mots qui ne servent à rien ? Le mot *nosuji*, par exemple.

Nous nous installons dans le domaine qu'on appelle « par-delà le bien et le mal », mais notre mémoire traîne derrière nous, en dehors de ce domaine. Elle est remplie de mal, souvent au détriment du bien. Dans le royaume du bien et du mal, il y a une balance et on met tout ce qu'on voit et sent sur cette balance. Le mal est tellement lourd que le plateau où on le dépose frôle la terre et on se souvient de Zeus qui pesait ainsi les âmes avant les batailles. Les âmes qui touchaient la terre mouraient ; celles qui montaient au ciel survivaient pendant quelques années pour mourir ensuite dans des souffrances atroces.

Le mal frôle la terre ; il la touche et l'embrasse. Le bien se précipite vers les cieux, ce qui est naturel et logique. On met encore quelques saints sur le plateau intitulé « bien » et les saints dépassent les nuages, portés par un élan qui favorise leur ascension vers Dieu. Que peut-on mettre sur le plateau du bien ? On ne dispose pas d'un nombre suffisant de saints et de toute façon leurs aspirations célestes faussent la procédure. Il faut qu'on ait recours aux bienfaiteurs de l'humanité qui ont les pieds sur terre. On en trouve une centaine ; ce sont des riches qui font bâtir quelques écoles pour les enfants défavorisés. On les met sur le plateau du bien et les pieds des bons milliardaires – les héritiers de la bonne Samaritaine – s'élancent vers la terre qu'ils ne veulent pas perdre pour ne pas se ruiner. Il faut avoir des pieds sur terre pour gagner des milliards et les milliardaires le savent aussi bien que leurs pieds. Il ne suffit pas d'avoir un cerveau habile et calculateur pour gagner des milliards : les pieds, eux aussi, doivent être à la hauteur.

Ce n'est pas le cas de le dire ; on le dit au mauvais moment. Une fois de plus le plateau s'élance vers le ciel. Parfois vous êtes à la hauteur quand vous rampez à quatre pattes. C'est le cas, c'est le cas. Les pieds rampent à quatre pattes et redressent la balance. Et pourtant le mal est toujours plus important que le bien, de sorte que notre mémoire se range du côté du mal. Elle se souvient de tous les génocides, de toutes les chambres à gaz. On lui demande un moment de répit. Elle est loin derrière, dans un autre royaume, mais elle communique avec ses propriétaires par e-mails. À notre époque, les moyens de communication nous affligent et nous infligent des souffrances dont seul l'oubli est capable de nous guérir.

À leur arrivée au camp de concentration de Plaszow, à Cracovie, les troupes soviétiques le trouvent vide. Les détenus ont été évacués au début du mois, forcés à une marche de la mort jusqu'au camp d'Auschwitz, où les survivants ont été gazés.

Même les chimpanzés s'en souviennent. Comment le prouver ? On fait appel à trois chimpanzés à qui on offre une banane. Non, il s'agit de huit chimpanzés et de trois orangs-outans. Appelons-les « singes » pour simplifier la tâche qui s'annonce difficile. Tout ce qui a trait à ce genre de souvenirs est difficile et douloureux. Onze singes désirent un morceau de banane qui est hors de leur portée. On leur montre ce morceau – pour une fois, il ne s'agit pas d'une peau de banane – et ils veulent l'attraper, malgré le fait qu'il est hors de leur portée. Ou bien c'est pour cela qu'ils veulent l'attraper : nous désirons toujours ce qui est hors de notre portée. Pour ce faire ils doivent se servir d'une longue baguette. Tout cela se passe à Leipzig, en 2009. En 2012, les onze animaux sont confrontés au même exercice. Dix des onze animaux se précipitent immédiatement vers la boîte où est cachée la baguette : ils se souviennent de l'exercice effectué trois ans plus tôt.

Évacué dès le 17 janvier 1945, le camp d'Auschwitz ne compte plus que 7 600 prisonniers lorsque les Soviétiques le libèrent. Depuis juin 1940, les nazis y auront exterminé 960 000 Juifs, 75 000 Polonais, 21 000 Tziganes, 15 000 prisonniers de guerre soviétiques et 15 000 prisonniers de guerre d'autres nationalités.

Les singes s'en souviennent aussi – même les singes qui n'étaient pas encore parmi les vivants. Ce genre de souvenirs est transmis par les gènes. D'ailleurs, à la télévision, on passe des documentaires à l'occasion de tel ou tel anniversaire. Tantôt c'est l'anniversaire d'Auschwitz, tantôt c'est celui de Dachau. On dit que ces horreurs sont au-delà du réel ; elles sont aussi au-delà du surréel. On se demande où elles sont – sur les écrans des télévisions, sur les écrans des ordinateurs, sur les écrans des mémoires.

Les singes excellent à capturer rapidement des images dans leur ensemble. Ils semblent se concentrer sur les objets saillants et négligent le contexte social. On n'est pas sûr qu'ils se souviennent d'Hitler, mais leur mémoire leur présente des corps émaciés, squelettiques. Ces corps marchent vers les caméras en s'appuyant sur un bras, sur une épaule. Ou ils ne marchent pas car il n'y a plus de chemin pour eux. Même les chemins qui ne mènent nulle part ne les accueillent pas. Ces sont des images saillantes qu'on n'oublie pas, quoi qu'on fasse. On a beau vivre par-delà le bien et le mal, par-delà la guerre et la paix. On a beau laisser tomber la mémoire : elle ne tombe pas. Tout ceux qui tombent, dit Beckett ; la mémoire ne tombe pas.

Et pourtant on fait une tentative pour construire un jardin japonais. Pour oublier, pour oublier. Puis on abandonne cette idée et on revient au Taoïsme qu'on n'a jamais abandonné. On s'accroche à tout ce qui se présente sur l'écran de la conscience où il y a divers Google et d'autres éléments

nécessaires pour construire quelque chose : il ne suffit pas d'être bricoleur et de rendre hommage au bricolage de Lévi-Strauss. On feuillette un livre sur le Taoïsme intitulé *La voie du Tao*. On ramasse quelques images et on les regarde, comme si on les mesurait dans l'intention de s'y installer pour toujours. Oui, on rêve depuis toujours d'un tableau où l'on pourrait s'installer pour de bon, pour être à l'abri des intempéries, des Stalingrad, des Auschwitz. En principe, le cadre devrait protéger les fugitifs, les émigrés. Les arbres aussi ; et les montagnes. Une fois à l'intérieur du tableau, on se dit : « On est au-delà du réel. » On se trompe peut-être ; on se berce d'illusions.

Aube de printemps sur la terrasse de l'Élixir. On se dit qu'il s'agit de l'élixir de l'immortalité et on se trompe, comme toujours. C'est une terrasse destinée aux taoïstes qui obtiennent le droit d'y inscrire leur nom. On voit une montagne, un précipice, un pont, quelques arbres et un taoïste qui est assis au bord d'un autre précipice, comme pour rappeler à tous les autres qu'on est toujours au bord d'un précipice. Et on pense qu'on batifole dans les champs en chantant :

Nous sommes de tout petits enfants.

Allons glaner, glaner aux champs !

Non, il n'y a rien à y glaner.

Nous sommes bernés, nous sommes bornés.

De nouveau nous nous tournons vers le tao ou dao ou cacao – tout ce qui se termine par « ao » a un trait à dao, même Mao –, et nous essayons de suivre ses préceptes. Il paraît qu'il faut vivre le plus longtemps possible et ne pas mourir prématurément. Nous sommes tout à fait d'accord, d'autant que personne ne nous demande d'être vertueux, ce qui serait insupportable. Nous prenons soin de nous-mêmes sans relire les conférences de Foucault : nous avons assez lu ces derniers jours. Il faut se reposer de la lecture, de temps en temps. Elle a quelque chose d'artificiel – surtout en comparaison avec la vie qui est naturelle, organique et très sympathique, à condition de ne pas avoir de rage de dents et des rhumatismes. Pour ne pas en avoir en quantité, pour ne pas être plié en deux, nous allons passer nos vacances aux Seychelles et nous y resterons pour le restant de nos jours. Pour vivre longtemps il faut éradiquer toutes les maladies.

Nous les éradiquons et en passant, sur notre lancée, nous éradiquons la pauvreté dans un pays et sur une île – au cas où les taoïstes nous demandent d'offrir à l'humanité notre générosité. Sinon, notre nom ne figurera pas sur quelques pierres qui ornent la terrasse d'Élixir. Que ne ferait-on pas pour devenir immortel ! Nous sommes prêts à mendier dans les rues – comme les bouddhistes et peut-être les taïstes. Toutes les religions de l'Asie sont des vases communicants. Les habitants de ces pays se détestent, mais cela ne les empêche pas de vivre de la même manière. C'est pour cela qu'un Européen ne saurait distinguer une Chinoise d'une Coréenne et d'une Japonaise, à moins qu'il n'ait trois maîtresses appartenant à ces trois nations. C'est au lit qu'elles sont différentes probablement. Par

conséquent, pour savoir à qui vous avez affaire, vous devez passer une nuit avec la femme ou l'homme en question. Alors, il n'y aura plus de questions ; il n'y aura que des réponses.

Par contre, leurs jardins sont différents et n'importe qui dira en regardant un jardin japonais : « C'est un jardin japonais.

- Pourquoi ? lui demande-t-on.
- Parce que je vois une cascade.
- Il y a des cascades dans les jardins européens.
- Elles sont différentes. Et puis il y a des pierres.
- Alors, il s'agit peut-être de la terrasse de l'Élixir.
- Non, je ne vois pas d'éllixir dans ce jardin. »

Nous recommençons la construction du jardin japonais. Comme disent les enfants qui dansent dans les champs : « Nous sommes bornés, nous sommes têtus, nous sommes entêtés, nous sommes tenaces, nous sommes persévérants. Nous sommes aussi tenaces que les Japonais. Nous nous souvenons de la Deuxième Guerre mondiale – d'Okinawa, entre autres. Nous sommes tous des kamikazes. Où sont vos navires ? Montrez-les, chers adultes. Auriez-vous peur ? »

Oui, nous avons peur de ces enfants : c'est eux qui tuent leurs grands-mères et leurs grands-pères. Ils foncent sur eux avec une barre de fer en visant le ventre de leurs grands-parents ; et aussi les organes génitaux naturellement. Ces enfants-là savent tout des organes génitaux et ils foncent, ils foncent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de leurs grands parents – rien, sauf quelques restes très laids. Et leurs parents rangent ces restes dans leurs tombes respectives pour ne pas garder la laideur à la maison. Ils se disent que si leurs enfants ne voient que la laideur – ou le mal, si vous préférez – ils ne comprendront jamais les Madones de Raphaël, sans parler de Giovanni Bellini et Paolo della Francesca.

Bon, on s'installe au milieu d'un jardin japonais et le problème est réglé ; tous les problèmes sont réglés une fois pour toute. On écoute la cascade et on se dit que c'est la plus belle musique qu'on puisse entendre, parce qu'elle est bio ; elle vient de la nature et pas du cerveau d'un Beethoven. Quel que ce soit ce Beethoven-là, il est humain et rien d'humain ne lui est étranger ; tandis que la nature est pure, encore plus pure que les enfants en bas âge. La nature ne désire rien – ni femme ni homme. Les plantes poussent d'une façon nonchalante ; elles n'aspirent pas à atteindre le ciel en construisant la tour de Babel. Elles ne rivalisent pas avec Dieu. Elles laissent Dieu tranquille et Dieu est tranquille lorsqu'il a affaire aux plantes. Mais les humains posent des problèmes et un nouveau déluge est inscrit sur l'agenda de Dieu ; une *infime* partie de cette agenda, car Dieu a du pain sur la planche et une multitude de planètes attendent son intervention bénéfique et bienveillante. Une *intime* partie ; seuls les prophètes sont dans l'intimité de Dieu et savent ce qui se passera d'ici quelque temps.

Les prophètes disent : « Nous savons qu'un nouveau déluge aura lieu, mais nous ne savons pas quand ce déluge inondera la terre. C'est une question de temps et nous ne sommes pas omniscients dans le royaume du temps. Par contre, l'espace nous obéit à doigt et à l'œil. Nous disons : 'Sodome

tombera', et Sodome tombe. Nous disons : 'Gomorrhe sera réduit en cendres', et Gomorrhe se rend au crématoire le plus proche. Mais nous ne savons pas quand le nouveau déluge rendra visite à la terre. Nous savons qu'il aura lieu sur terre, pas sur Jupiter. Et pourtant il y a beaucoup de pécheurs sur toutes les planètes. Mais Dieu préfère la terre à toutes les autres planètes. C'est pour cela qu'Il la punit beaucoup plus souvent. Celui que j'aime, je le bats, comme disent les Russes. Vous devez en être fiers. »

Nous en sommes fiers et nous attendons le nouveau déluge avec fierté. Il pleut et nous pensons que c'est le nouveau déluge ; et puis la pluie s'arrête et nous pensons que nous avons affaire à une pluie de plus, rien de plus. Il y a des plus et des plus. Il y a des plus qui ont l'air de moins et vice versa. Il pleut à verse et nous pensons que Dieu nous délivre de la vie qui pèse sur nos épaules. Le nombre d'épaules que nous avons augmente tous les jours car nous devons porter une multitude de choses et de péchés. Deux épaules ne suffisent pas et Dieu nous accorde des épaules supplémentaires. Dans Sa miséricorde – inutile de le préciser. Mais les prêtres veulent que nous précisions tout ce que nous disons et nous précisons, précisons tout ce que passe et passe, de sorte que le monde devient de plus en plus précis. Il devient mathématique, géométrique. C'est un jardin à la française et nous, nous continuons à rêver d'un jardin japonais qui ne se matérialise pas, malgré tous nos efforts.

Nous avons trois cascades à notre disposition ; et une multitude de pierres. Il y a des pierres tombales entre les pierres que nous possédons, mais nous n'y prêtons pas attention car nous voulons vivre et jouir de la vie. Nous ne l'avons qu'une fois, cette vie que n'importe quelle valse célèbre et met en valeur. Et nous ne voulons pas rater cette vie, cette occasion unique qui nous fait voir les tableaux de Memling où les Madones resplendissent, comme si elles avaient besoin de peintres pour resplendir et toucher au sublime. Tout cela n'a pas de sens si nous ne croyons pas en Dieu. Mais personne ne dit que nous ne sommes pas croyants. Nous allons dans toutes les églises que nous voyons en deçà de l'horizon ; et au-delà des horizons. Nous scrutons les horizons à la recherche d'une église où nos prières seront entendues à coup sûr. Le coup est sûr ; le reste ne l'est pas. Mais nous n'abandonnons pas la partie, même si on nous dit que la partie est jouée et tout est terminé une fois pour toutes. Et la Résurrection ? La résurrection d'une fois, de deux fois. La résurrection de la foi ?

Épicure attend toujours. Il nous attend dans les coulisses pour battre Platon grâce à notre concours. Pendant tout un temps on l'a oublié parce qu'on avait besoin d'un autre monde, d'idéaux, d'idées parfaites et immaculées. On savait que le mot « immaculé » comptait dans le royaume du christianisme et on voulait sauvegarder la pureté de ce mot, de ce concept, de cette notion. Épicure se réfugiait dans son jardin qui avait l'air assez minable à côté de la cité de Dieu où il y avait mille-et-un jardins. Et chaque jardin de Dieu était trois fois plus beau que celui d'Épicure. Rien d'étonnant qu'on ait choisi les jardins de Dieu et sa cité chantée par saint Augustin. Il chantait bien d'un point de vue littéraire et on s'est laissé séduire par son chant. Rien d'étonnant, rien d'étonnant.

Mais à présent on nous dit qu'il faut jouir de la vie. C'est Nietzsche qui le dit et nous l'écoutons parce que nous sommes à l'écoute du monde. Et Nietzsche fait partie du monde où nous nous trouvons

en ce moment. Nous ne savons pas dans quel monde nous nous trouverons *dans* un moment car nous sommes censés déménager, émigrer et subir un certain nombre de métempsychoses avant de nous installer quelque part pour un an au moins. D'accord, nous voyageons d'un monde à un autre, d'un corps à un autre. Les corps et les mondes se ressemblent. Rien d'étonnant à cela : nous sommes tous frères et sœurs. Nous avons la même grammaire que Chomsky appelle « grammaire universelle » ou quelque chose comme ça. Quelque chose ressemble à quelque chose, par conséquent nous pouvons dire tout ce que nous voulons à propos de cette grammaire.

Pourquoi faut-il en parler ? Pour ne pas parler de la guerre ? D'accord, d'accord. Nous ne parlerons pas d'Hitler qui continue à faire de graves erreurs. Heureusement pour nous, comme on dit. Il faut foncer sur Moscou pour gagner la guerre en un éclair. Mais Hitler dit : « Faites un détour par Kiev.

- Pourquoi ? dit (demande) Guderian.
- Parce qu'il faut prendre Kiev.
- Il faut prendre Moscou, dit Guderian.
- Je sais que vous êtes un grand stratège, dit Hitler. Moi, je suis un caporal, pas un général. Mais c'est moi qui donne les ordres.

- Ah bon ? dit Guderian.
- Oui. Et je vous ordonne d'aller à Kiev.
- Qu'ai-je perdu à Kiev, comme disent les Russes ? dit Guderian.
- Une victoire.
- Voulez-vous que je perde une victoire à Moscou ?
- Je veux que vous *trouviez* une victoire à Moscou.
- On ne peut tout trouver, mais on peut tout perdre », dit Guderian. Fin de citation.

Il y a une guerre, une autre guerre. Et nous discutons de jardins, comme si le monde était en état d'écouter un discours ayant pour thème les jardins japonais, chinois, français, anglais. Oui, il faut dresser un nombre suffisant des pierres. On dresse un nombre de pierres ; il est à la fois suffisant et insuffisant. Une voix intérieure dit qu'il est suffisant ; une autre voix intérieure ou extérieure la contredit. L'autre voix contredit cette voix-ci ou cette voix-là. Les philosophes hindous hésitent toujours lorsqu'ils parlent d'un phénomène ou d'un autre, d'un dieu ou d'un concept. Ils disent : « Il sait ou il ne sait pas. » C'est cela la vérité : il ne sait pas, elle ne sait pas, on ne sait pas, etc. Les arbres ne savent pas non plus ; ou ils savent. Si vous dites qu'ils savent, il faut ajouter : « Cela dépend ». Si vous l'ajoutez, vous pouvez dire tout ce que vous voulez car tout dépend de tout, pas seulement une connaissance ou un amour. Cela dépend ; vous le dites et personne ne peut vous accuser de quoi que ce soit. Vous ne mentez pas ; vous ne vous contredisez pas. Vous dites que cela dépend des circonstances et personne ne sait de quelles circonstances il s'agit en l'occurrence. Personne ne sait de quelle occurrence on parle. Personne ne sait si on parle ou non.

On n'est toujours pas heureux. D'accord, on parle, on parle à n'en plus finir. On ne finira jamais sans doute, sauf si on s'écroule et on dit à quelqu'un : « Je veux mourir. » Si on ne le dit pas, on mettra un tube dans cette bouche qu'on n'arrive plus à ouvrir et on mettra de la nourriture dans ce tube. Ce sera un liquide et ce liquide coulera le long de la gorge pour rejoindre les organes intérieurs, tels que le foie, les intestins, le pancréas. Il y a des sécrétions externes et internes liées à cet organe, au pancréas. Il y a tant de choses auxquelles on pense lorsqu'on prononce le mot « pancréas » que cela fait penser à un orgue, pas à un organe. Il y a beaucoup d'organes à l'intérieur d'un corps humain, mais il n'y a qu'un seul orgue et c'est pancréas, étant donné qu'on peut mourir du cancer du pancréas. Même les as de volant peuvent mourir de ce cancer.

Il est préférable de lire les livres d'histoire, même si dans ces livres tout le monde se tue sans relâche. L'essentiel est de ne pas se faire tuer soit par un soldat ennemi, soit par un cancer. Si notre « soi » n'est pas mort, nous pouvons continuer à vivre. Même si nos sursoi et soussoi sont morts, nous pouvons vivre, à condition que notre « soi » et notre « moi » soient en vie. Et notre « toi » et notre « vous », s'il s'agit de notre épouse. Il y en va autrement dans l'Empire japonais. Il y en allait autrement pendant la Deuxième Guerre mondiale, selon les livres et de nombreux témoignages qui remplissent des livres pour nous faire lire quelque chose. « Si vous vous rendez, disaient les généraux japonais, vous serez soumis au viol et à la torture. Si nous sommes vaincus, nous serons déshonorés. » Falstaff rit dans les coulisses, mais personne ne l'écoute.

L'Empereur attend de chacun de ses sujets qu'il se sacrifie pour la patrie et fasse preuve d'une résistance acharnée. À cette fin, chaque homme reçoit deux grenades : la première pour abattre des Américains, la seconde pour se tuer lui-même et sa famille. D'autres préfèrent se jeter du haut d'une falaise ; ainsi leur corps disparaît à jamais. Il vaut mieux disparaître pour que la vie ne vous retrouve pas. C'est ce qu'on appelle nirvana. Et si vous ne disposez d'aucune arme ? Et si votre grenade refuse de fonctionner ? Vous tuez votre famille à coups de bâton. Ensuite vous vous donnez la mort ; cela va sans dire. Et si vous n'avez pas de bâton, vous faites appel à l'armée qui distribue du riz empoisonné à la population. Vous faites partie de cette population et par conséquent vous recevez un bol de riz empoisonné. Il vous en faut deux ? Vous avez faim ; très bien. Non, un bol suffira.

Avant de mourir, vous écrivez un poème. Tant de poèmes sont écrits au seuil de la mort, ce qui veut dire qu'on traîne souvent au seuil de la mort. Et pourtant on n'a rien contre la mort ; on veut mourir, on y aspire, surtout si on est capable d'écrire un poème pour immortaliser la mort et la vie qu'on a vécue, qu'on a ratée. On le fait au moyen de quelques mots parce qu'on ne peut plus écrire ; et si l'on dicte quelque chose, on n'est pas sûr que les autres entendent ce qu'on dit. Et s'ils entendent quelque chose, ils n'écrivent rien, ne retiennent rien, de sorte qu'il ne reste rien des dernières paroles, comme si on ne les avait jamais prononcées, comme si on avait été dans le coma. Non, on était conscient ; on était conscient de la mort.

La mort arrive ; je suis conscient.

Je sais qu'elle arrive et que je pars.

Je m'en vais pour toujours.

L'éternel retour

M'attendra en vain. Je ne reviendrai pas.

Et si je reviens, je me suicide tout de suite.

Oui, je me suicide tout de suite. Ce n'est pas une licence poétique.

Il faut changer de registre pour continuer, sinon on ne continuera pas. On s'ennuiera et même les femmes qui sont fidèles et féminines partiront pour ne pas assister à une sorte de délire à qui on laisse parler ou écrire quelque chose. Non, tout cela n'a pas de sens parce que le sens se trouve dans les actions et pas dans les paroles et par conséquent les actions arrivent en grand nombre pour soutenir la morale défaillante. Tout a des failles, mais il faut supporter tout cela et on supporte tout ce qu'on peut supporter, même si on ne peut rien supporter. Il y a des guerres et les chars avancent avec fracas. Et puis on se dit que les chars sont démodés. À présent il n'y a que des avions qui jettent des bombes et les dommages collatéraux poussent comme des champignons. On cueille ces champignons et on est content car on aime les champignons.

On va au cinéma pour se distraire. Il y a un film qui amuse tout le monde. C'est un phénomène de société et toute la société le regarde pour s'amuser et vivre plus longtemps. Le nombre d'entrées est impressionnant et on publie ce nombre dans les brochures qu'on peut acheter dans les kiosques. Cela s'appelle autrement, mais on n'y fait pas attention : brochures, Pariscope, Périscope. *What's on in London*. Il y a quelque chose à Londres, mais on n'y va pas. Si on ne va pas au bois, on n'ira pas à Londres non plus. Les bois est la première destination de chaque être humain. Il est né dans les bois ; une louve l'a élevé et éduqué. Puis cet humain a fondé Rome parce que la louve lui avait appris comment il fallait s'y prendre. L'humain avait écouté les conseils de la louve et Rome est toujours là ; les papes aussi car la louve en avait parlé à plusieurs reprises.

Entre-temps la guerre avance parce que les guerres ne reculent jamais. Si vous voulez déclarer une guerre à quelqu'un ou à quelque chose, vous le ferez pour avancer, détruire et fonder la cité de Dieu ou de l'Homme à l'endroit où une autre cité se trouve à présent. Vous voulez remplacer cette cité-ci par cette cité-là parce que vous votez toujours pour le progrès et que la cité que vous voyez là-bas est ringarde ; elle n'est pas démocratique. Il faut donc la remplacer et vous avancer pour la remplacer. Vous montez dans un avion et jetez une bombe ou plusieurs bombes – cela dépend de vos bombes. Elles sont fiables, mais elles ne sont pas toujours atomiques. Et seule une bombe atomique est

dotée de la force de dissuasion. Il faut dissuader tout le monde pour que le carnage cesse une fois pour toutes. Si quelque chose cesse, il faut que cela cesse une fois pour toutes, sinon ça n'a pas de sens.

Ça a un sens et ça cesse. Il n'y a plus de villes, de ringards et de champs où les enfants batifolent pour ne pas tuer quelqu'un à l'école. Les filles méprisent ces enfants. Elles les méprisent au point de ne pas vouloir coucher avec eux. Personne ne peut supporter cet ostracisme. On peut vous « ostracir » et vous châtrer jusqu'à certain point, mais au-delà de ce point vous devenez fou. Vous prenez votre fusil, votre Kalachnikov, et vous tuez toutes les filles qui vous méprisent. Elles préfèrent coucher avec d'autres garçons. Alors, vous les tuez et elles se couchent par terre. Elles couchent avec la terre à présent. C'est un présent que vous leur donnez. C'est Noël et tout le monde offre des cadeaux à tout le monde. C'est votre cadeau. Vous auriez pu offrir un sac de couchage à cette fille qui gît actuellement par terre. Vous avez préféré la tuer. Vous vivez dans une démocratie et vous avez le droit de choisir vos cadeaux.

On ne choisit pas ces cadeaux ; c'est le destin qui les choisit ou plutôt la prédestination. D'accord, vous voulez donner quelque chose à votre prochain que vous aimez, que vous chérissez. Mais pas au point de vouloir coucher avec sa femme. Vous aimez tout ce qui se rapporte à lui – ses meubles, par exemple. Pour la même raison, vous aimez sa femme, ce qui se comprend. Vous ne couchez pas avec ses meubles parce que ça n'a pas de sens, et vous tenez au sens, même si vous ne savez pas ce que cela signifie. Vous tenez au sens, mais vous ne couchez pas avec lui parce que chaque chose doit se trouver à sa place. Et la place du sens est dans la tête, pas au lit. Oui, le sens peut se trouver à côté de vous, dans votre lit, à condition que vous réfléchissiez au sujet de ce que vous devez faire aujourd'hui et demain ; et dans un siècle. Il faut être prévoyant. Le sens est là pour vous faire réfléchir, pas pour éveiller votre libido.

La libido est éveillée, réveillée ; elle veille sur vous et vous laissez partir le sens. Quand nous sommes en présence de la libido, nous laissons ou faisons partir tout le monde car le monde nous empêche de jouir de notre libido. C'est la tâche principale du monde et de tous les contrats sociaux qui nous empêchent de jouir. C'est cela leur tâche et nous devons faire de notre mieux pour contrecarrer les desseins de ces contrats sociaux. Sinon nous serons malheureux et ce n'est pas le but de notre vie, comme nous le savons déjà. Ce n'est pas pour rien que nous parlons sans arrêt des jardins japonais qui nous attendent toujours. Non, les jardins japonais ne vous attendent pas, dit une voix intérieure. Ils existent et ils sont *self-sufficient*. (Cette voix intérieure ne parle que l'anglais.) Autarciques. D'accord, d'accord. Donc, les jardins sont là et vous êtes ici. Tant pis pour vous.

Mais la vérité d'Épicure fleurit dans un jardin et si vous n'en avez aucun, vous ne connaîtrez pas cette vérité. Certes, vous avez un livre où quelques lettres d'Épicure figurent pour que tout le monde les lise, pour que tout le monde jouisse de la vie. Tout le monde jouit de la vie sans lire ces lettres. On va à la banque et la banque fait le nécessaire pour qu'on jouisse de la vie au-delà de toutes les limites. On efface les limites et on est heureux. On efface une autre série de limites et on est encore plus heureux. Le bonheur ne connaît pas de bornes. L'horreur non plus. Le bonheur et l'horreur entrent en

compétition pour savoir quelle notion gouverne le monde et c'est l'horreur qui gagne, cela va sans dire. On s'incline devant l'horreur et on vague à ses affaires pour survivre, pour suivre le chemin de la vie.

On a promis de ramasser Épicure et on tient à tenir ses promesses, surtout si on les fait à soi-même. On se soigne et on se fait beaucoup de promesses, grâce auxquelles on peut tenir le coup au-delà des limites ordinaires. On atteint des limites extraordinaires qui sont identiques au ciel, de sorte que, quand on parle du ciel et des moyens de transports qu'on compte utiliser pour y aller, on pense surtout à ces limites, aux limites de son « moi ». C'est ainsi qu'on devient un surhomme ; pour cela il ne faut pas nécessairement se promener dans le ciel. Nietzsche parle des montagnes, mais aucune montagne n'atteint le ciel et les étoiles, sans parler de Dieu : les montagnes ne sont pas la tour de Babel. En tout cas, elles n'ont pas cette ambition et elles ont raison. Cette ambition est mauvaise ; elle ne se situe pas par-delà le bien et le mal. Et il faut faire attention lorsqu'on a affaire aux choses qui se situent en deçà du bien et du mal car cela veut dire qu'elles résident au fond du mal, tout au fond, au centre, aux tréfonds de l'âme du mal.

On lit Épicure ; ce n'est pas interdit. La plupart des philosophes du passé auraient interdit cette lecture, mais on vit dans un monde démocratique et on lit les œuvres hédonistes quand on en a envie. On en a envie en ce moment, depuis un moment. Alors, on les lit, ce qui n'est pas difficile, étant donné que le livre est déjà à portée de la main, et la main qui doit ramasser le livre n'est pas encore amputée. La gangrène ne la ronge pas encore, même si on a un petit bobo au petit doigt. Ce genre de choses arrive – même dans les meilleures familles, comme disent les aristocrates. On le dit et on vous montre un petit doigt qui est un peu plus rouge que les autres doigts. D'accord. Vous plongez votre doigt dans l'eau de Dakin et tout passe, comme le temps, comme le vent. Cela passe et rien ne casse, même pas un petit doigt, même pas un doigt minuscule.

Épicure nous dit : « La nature du vide est ici, selon l'opinion de celui qui le premier a pensé au vide en termes de simultanéité, de temps et de lieu. Par suite, le vide reçoit aussi ce sens dans les expressions que nous avons employées dans notre écrit concernant les hommes qui, les premiers, en ont eu la connaissance. » Ce charabia ne nous satisfait pas – et pour cause. Nous ne nous intéressons pas au vide car il est vide et tout ce qui est vide ne nous intéresse pas. Il est vide de sens et nous cherchons le sens de la vie et nous croyons que le sens de la vie est le bonheur et la quête du bonheur. Si le bonheur est sur une de vos tables, tant mieux pour vous : vous ne le cherchez pas, vous le trouvez, comme Picasso. Il ne cherchait pas le bonheur ; il le trouvait partout, étant donné son compte en banque et le nombre des femmes qui passaient le temps dans ses lits.

Nous sommes loin des lits de Picasso et nous ne sommes pas heureux. Nous ne pouvons pas aller dans un restaurant et payer l'addition en apposant notre signature sur nos chèques. C'est ce que Picasso faisait. On lui apporte l'addition ; il signe un chèque et pense que personne ne touchera ce chèque pour garder son autographe qui est bien plus précieux qu'une bouteille de Romanée Conti. Il avait raison, mais on se demande ce qu'il ferait de nos jours : il n'y a plus de chéquiers ni en

Allemagne ni en Belgique. Votre carte visa est signée, mais vous ne pouvez pas la laisser dans le restaurant où vous terminez votre repas. Et vous n'êtes pas Picasso. La question ne se pose même pas.

Alors, Épicure dit n'importe quoi. Il nous donne une leçon de physique et nous avons besoin du bonheur qui nous échappe. Il est peut-être au centre d'un jardin japonais, d'un jardin chinois. Il est peut-être caché dans un hiéroglyphe. Nous ne connaissons pas ce hiéroglyphe ; nous ne connaissons aucun hiéroglyphe, ce qui ne nous facilite pas la tâche. Il y a tant de tâches autour de nous, à l'intérieur de notre corps ; tant de tâches, tant de taches. Parfois les mots ont raison : ils nous parlent de nos soucis et nous nous mettons à prendre souci de nous-mêmes. Et si les gens nous disent : « Pas de souci », nous comprenons qu'ils ne parlent pas de nous car nous avons beaucoup de soucis et nous en prenons soin. Si nous n'avions pas de soucis, nous ne pourrions prendre soin de nous-mêmes et cela ne serait pas bien.

Nous ne sommes pas physiciens et par conséquent les lois de la physique ne nous concernent pas, sauf quand nous nous butons contre elles. La loi de gravitation, par exemple. Nous tombons tous les deux jours ; nous faisons des chutes importantes une fois par semaine. Et puis nous cassons de la vaisselle, des vases et beaucoup d'autres objets sur lesquels les transporteurs mettent habituellement le mot « fragile ». Mais ce qui n'est pas fragile se casse aussi, assez facilement, car les objets ont cette tendance et il est impossible de leur faire changer d'avis et d'habitudes. Le Prince Mychkine en sait quelque chose : il casse un vase qu'il a peur de casser. C'est pour cela qu'il le casse ; c'est la peur qui le casse. Si on a peur d'un chien, il nous attaque ; telle est la loi de la jungle. Pour une fois, ce n'est pas une loi physique ; c'est une loi éthique et même Niels Bohr n'aurait pas su nous en débarrasser, s'il s'était mis dans la tête de renverser cette situation.

Donc, au cours d'un dîner important, Mychkine se met loin du vase en question, mais au cours du même dîner il se rapproche de lui de plus en plus, dangereusement, comme si ce vase était une sorte d'aimant, comme s'il l'aimait. En tout cas, c'est un amour réciproque, mais la fin n'est pas très heureuse. On casse ce qu'on aime, comme dit Oscar Wilde. Bon, le vase est cassé ; quant au prince, il se rapproche encore plus de la folie. Rien d'étonnant à cela : il y a de quoi devenir fou dans ce monde fou où les lois font de nous ce qu'elles veulent. Loi de la jungle, loi des villes, loi des campagnes, loi des champs où vous risquez d'être tué, si vous n'êtes pas prudent. Il est vrai qu'il est encore plus facile de commettre des meurtres dans la jungle : personne ne vous voit, à part les tigres, les panthères et les singes.

Mais on peut *utiliser* les mêmes lois ; on peut en *tirer profit*. Prenons le même vase qui peut devenir un instrument de notre volonté. Il paraît que nous ferions mieux de donner libre cours non seulement à nos pensées, mais aussi à nos instincts. C'est Nietzsche qui le dit lorsqu'il se met à parler du bonheur. Nous libérons nos instincts et ils se mettent à courir de droite et de gauche. Ils courent peut-être à leur perte, mais pour le moment ils sont encore vivants et les autres – nos proches, nos amis – se disent : « Bonjour les dégâts ! », tandis que nous, nous jubilons. Nous avons envie de casser ce vase qui figure dans l'*Idiot*. Nous ne sommes pas des idiots ; nous savons que ce vase est très

précieux, mais c'est justement à cause de cela que nous voulons le casser. Nous nous approchons de lui, le ramassons et le levons au-dessus de notre tête, comme s'il s'agissait d'un symbole de notre victoire. Quelle victoire ? Il n'y a que des défaites dans notre vie et même dans la vie des oligarques parce que les cancers ne font pas de distinction entre ceux qui ont des milliards et les pauvres. Aucun médecin ne vous aidera, même si toute votre fortune y passe.

D'accord, c'est une victoire de nos instincts qui détruisent une partie minuscule de ce monde abject. Le vase que nous tenons toujours au-dessus de notre tête est beau, précieux et vaut une fortune : nous savons tout cela. Et c'est pour cela que nous voulons faire appel à la loi de la gravitation qui, d'ailleurs, n'a pas besoin de nos appels. Elle est toujours là et même Einstein n'est pas arrivé à la supprimer. D'ailleurs, il ne le voulait pas : son instinct l'avait averti de l'inutilité de ce projet. Donc, le vase est toujours au-dessus de notre tête. Quel triomphe, quel triomphe ! Puis nous le laissons tomber – dans tous les sens du terme. Il tombe et ses mille morceaux gisent à terre dans l'attente d'une femme de ménage. Nous nous sentons beaucoup mieux ; nous sommes presque heureux. Et puis nous devenons tristes : nous pensons à l'argent que nous avons perdu et aussi à la scène qui nous attend. Notre femme revient dans quelques minutes et nous le savons, nous le craignons. Attente, crainte, peur bleue. Elles font partie de la vie et seuls les saints et les bouddhistes ne les ont pas dans leur corps libéré des souffrances.

Mais on nous dit qu'on peut se libérer des souffrances par ses propres moyens, à condition de décider d'être paresseux. Rien de mieux, en effet, pour se débarrasser de tout, argent compris. Nous n'en gagnons pas et nous n'avons pas de fortune : pas d'héritage, pas d'oncles richissimes. Tant pis ; tant mieux. Nous nous installons sur un lit et nous regardons le plafond ; nous nous mettons à compter les araignées qui y pendent car les araignées aiment les plafonds ; elles les préfèrent aux murs. Nous regardons le plafond sans détourner notre regard des grains de poussière qui le recouvrent d'un bout à l'autre. Parfois une araignée se met à marcher dans la poussière pour en ramasser un peu. En a-t-elle besoin ? pour sa maison ? Toutes les maisons sont poussiéreuses, de sorte que nous avons plutôt besoin d'aspirateurs et de torchons. Les araignées pensent autrement ; nous les laissons faire. Nous n'avons rien à faire et nos agendas sont vides, mais nous ne voulons pas faire un effort pour penser aux araignées. Nous pensons déjà au bonheur et une pensée suffit aux paresseux. Même une demi-pensée suffit amplement. Un bonheur entier ; une demi-pensée.

C'est ce qu'on appelle « le pur plaisir d'exister ». On existe et le lit où on est couché existe aussi, sinon on se serait couché sur le divan qui se trouve dans la chambre d'amis. Même les araignées existent, sinon on compterait ses doigts, puisque on n'a plus d'argent. On en a assez pour ne pas mourir de faim. On préfère méditer sur le bonheur, l'existence et le vide ; et aussi sur la naissance du monde. D'où vient-il, ce monde-ci, ce monstre-là ? Il vient de nulle part ; il n'avait pas de mère. Il y avait un œuf et quelqu'un a donné un coup de pied à cet œuf ; un dieu sans doute. C'était le créateur du monde et de toutes les créatures. Lui aussi, il a connu le pur plaisir d'exister, mais son plaisir s'étendait aussi aux autres : leur existence lui faisait plaisir. Il se souciait peu des créatures à qui il

donnait naissance ; de leur caractère, de leurs humeurs, de leurs instincts meurtriers. Le pur plaisir de torturer existe aussi et il y a des créatures qui s'adonnent à ce plaisir, au détriment de la pure paresse. Tant pis pour nous.

Il existe aussi le pur plaisir de parler. On parle à n'en plus finir. On parle pour ne rien dire ou pour tout dire, ce qui revient au même. Tout cela revient et on s'étonne de s'ennuyer à mort. On meurt d'ennui, mais il y a quelqu'un qui réveille les morts pour pouvoir leur communiquer une nouvelle de la plus haute importance. « Mais nous sommes morts. Les mots ne nous concernent plus.

- Si, cette nouvelle concerne les morts.

- Ah bon ? Nous ne ressusciterons pas ? On a annulé la Résurrection ?

- On n'annule pas la Résurrection. C'est une loi éternelle.

- Alors, pourquoi nous réveiller, ô souffle du printemps ?

- Pour vous rappeler que votre âme est immortelle.

- Et alors ?

- Elle éprouve le pur plaisir d'exister éternellement, réellement. Principe de plaisir, principe de réalité. C'est ce qu'elle étudie en ce moment.

- Et nous, nous n'étudions rien. Nous profitons de notre mort, de cette paresse légale. Personne ne nous dit que nous sommes des fainéants, qu'il faut gagner de l'argent. N'oubliez pas de mettre des fleurs sur nos tombes respectives. »

Épicure dit et écrit : « Et moi aussi, je remarquais que tu ne procédais pas en établissant une différence entre tels et tels mots, pour dire ensuite que tu choisisais ceux-ci parce que cela valait mieux que de choisir ceux-là ; mais, en disant qu'il était possible d'appeler les choses en utilisant n'importe quel nom, tu ne faisais que montrer à tous, aussi bien à nous qu'à ceux qui ont une part de sagesse, qu'il est plus approprié... » D'accord, on écrit et on ne termine pas les phrases. C'est ainsi qu'on devient un disciple d'Épicure. Ses écrits ont été brûlés, jetés à la poubelle. Ce qu'il en reste est aussi ténu qu'une aiguille qu'il faut chercher dans une botte de foin. On la cherche et on trouve une réflexion sur les mots qu'il faut utiliser. On est prêt à se taire jusqu'au Jugement dernier, si on est sûr de pouvoir être heureux dans l'intervalle. Les mots ne comptent pas et ce n'est pas la peine de prononcer des mots qui parlent de mots. On en a ras le bol.

Nous avons besoin de mots pour parler, sinon les autres diront que nous ne sommes pas polis. Les autres nous adressent quelques mots et nous ne disons rien. Ce n'est pas poli et nous le savons, même si nous sommes orphelins et aucun père, aucune mère, aucune tante ne nous a dit qu'il fallait parler pour répondre à ceux qui nous adressent la parole. Nous savons tout cela grâce à notre sixième sens, mais Épicure nous parle de quelqu'un qui remplace un mot par un autre. Et il s'agit d'un disciple d'Épicure, sinon celui-ci ne lui aurait pas écrit une lettre. Et cette lettre est très précieuse, étant donné que toutes les œuvres d'Épicure se sont réfugiées dans la nuit des temps. Un refuge hédoniste, somme toute. Le jour des temps est beaucoup moins bien.

Alors on se dit qu'on peut remplacer un mot par un autre mot parce qu'on se dit qu'on peut dire n'importe quel mot pour désigner un objet. On dit « mère » et il s'agit d'une cruche. On ne veut pas dire que cette mère a l'air d'une cruche. Il y a une cruche sur la table de salle à manger et on parle de cette cruche qui est pleine d'eau ou d'eau-de-vie. Et on dit « mère » parce qu'on peut dire n'importe quoi en parlant d'une cruche ou de toute autre chose. On parle de toute autre chose et on dit « mère ». Cela veut dire peut-être qu'on est dans un monde où tout donne naissance à tout, où il y a des mères partout. Il y a des mères et des pères ; il y a aussi des oncles, mais on s'en occupe un peu moins car les mères passent avant les oncles. Donc, on parle des mères et on dit : « La mère de toute chose. » On pense peut-être à la Sainte Vierge, mais on n'en est pas sûr. La Sainte Vierge a donné naissance à Jésus-Christ et pas à toutes les choses qu'on voit quand on se réveille. Mais tout procède de Dieu ; alors, on s'incline une fois encore.

On ne fait que s'incliner : chaque chose le mérite car elle est divine, sinon elle ne serait pas sur la surface de la terre et même dans le cosmos. Tout ce qui est dans le cosmos procède de Dieu ou des dieux, comme disait Épicure. Mais on ne s'occupe plus de lui ; c'est un faux symbole, une fausse référence. On dit toujours : « Épicure, épicurisme. » Et on voit tout de suite une nappe, du foie gras et une multitude de danseuses qui dansent tout en rond. C'est un cercle délicieux. Mais ce n'est pas comme ça et on le sait. Épicure ne parlait ni de foie gras ni de danseuses ; il parlait de mots et d'ataraxie. Et Plutarque se moquait de lui. On ramasse son commentaire parce qu'on aime les commentaires – plus que les sources. On lit ceci :

Eh bien, ils donnent à la « vie plaisante » un point de départ qui est non seulement peu sûr et incertain, mais encore tout à fait méprisable et bien mince, si échapper aux maux est précisément à leurs yeux ce qui procure la joie, autrement dit le bien ; or, disent-ils, ils n'en conçoivent aucun autre, et la nature n'a absolument pas d'autre lieu où placer le bien que celui-là seul d'où est chassé le mal dont elle souffre, comme le dit...

On a dit assez de bêtises à ce sujet ; et à d'autres sujets, à une multitude de sujets qui habitent notre univers. Ces sujets habitent à côté de nous et nous regardent pour savoir si nous allons les traiter un jour ou l'autre. Certains sujets nous intéressent et nous les traiterons tôt ou tard. Il y en a d'autres qui ne nous intéressent pas du tout. Mais on dit que ces sujets-là font partie de Dieu, eux aussi, et par conséquent on ne peut pas les négliger. On peut négliger les objets, mais pas les sujets. Les objets sont souvent inutiles, surtout s'il s'agit de bijoux ou d'huîtres. Mais les sujets sont toujours importants car c'est la texture de notre vie. Les grands récits. C'est ainsi qu'on les appelle, si l'on ne se trompe. On ne se trompe pas et on appelle la mort un grand récit. Quelqu'un dit : « Vous allez mourir. » On répond : « C'est un grand récit. Vous dites n'importe quoi. On dit toujours n'importe quoi quand on entame un grand récit. Même un petit récit donne lieu à un mensonge élégant, à condition que ce

mensonge soit proféré par une femme élégante. » On dit n'importe quoi et c'est ainsi qu'on se débarrasse de son interlocuteur – si l'on veut s'en débarrasser.

Et puis on se dit que les mots ne signifient rien de toute façon. Ils ne font que fourvoyer les gens qui veulent s'exprimer et discuter de problèmes importants. Ils discutent, ils discutent, mais les mots disent quelque chose qui ne correspond ni aux pensées ni aux intentions. Il faut parler, sinon on vous prendra pour un goujat. On ne vous prend pas encore pour un goujat, mais c'est tout comme, et vous commencez à faire attention à ce que vous dites. Plus vous faites attention dans ce domaine, moins on vous écoute car on pense que vous dites des bêtises, ce qui n'est pas tout à fait vrai. Il est vrai que vous dites quelque chose, mais, d'après vous, ce ne sont pas des bêtises. Cela correspond exactement à ce que vous voulez dire et aussi à ce que vous pensez. Mais il paraît que cela ne correspond pas tout à fait à ce que le monde et l'humanité pensent lorsqu'ils se mettent à penser. Cela n'arrive pas très souvent, mais quand cela arrive, les pensées produites par le monde et les humains sont différentes des vôtres. En tout cas, elles sont différentes de vos mots. Alors, vous dites n'importe quoi pour qu'on ne vous accuse pas, pour qu'on ne dise pas que vous mentez. Vous dites : « Mlkin loih moi, ol noiu niomn.

- Quoi ? disent vos interlocuteurs.
- Nkljnb jih vgju hoimpk, opù, io bhuij.
- Ah bon ?
- Oui. Mlikjn oi niou nuio niuopn iopn iom.
- Que voulez-vous dire ?
- Ytrxdcuyyhçijhl.
- D'accord, d'accord. »

Vos interlocuteurs partent et personne ne dit que vous débitez des mensonges. « Lkjhliujhiounhioaez » n'est pas un mensonge ; ce n'est rien et ce rien vous met à l'abri des accusations et des persécutions. On dit : « il est fou » et on vous laisse tranquille. Personne ne dit que vous êtes un criminel et qu'il faut vous mettre en prison. Cela ne vient à l'idée de personne et vous êtes content ; le problème de la langue est ainsi résolu.

Il est donc méprisable de penser que l'hédonisme signifie l'absence des troubles, quels qu'ils soient. Vous n'avez pas mal à l'estomac, donc vous êtes heureux. Non, nous ne sommes pas heureux. Nous digérons bien tout ce que nous mangeons, mais nous ne sommes pas heureux parce que les jeunes femmes ne nous aiment pas. Les vieilles femmes nous aiment parfois, mais cela ne nous intéresse pas. Ce sont les jeunes femmes qui nous intéressent ; et les vieilles femmes qui ont beaucoup d'argent. Elles meurent et l'argent atterrit dans nos poches ; cela nous arrange. Et si l'argent atterrit dans nos poches *avant* leur mort, cela nous arrange aussi. Quand nous avons de l'argent dans toutes les poches que nous avons, cela nous arrange.

Il est vrai que les jeunes femmes peuvent avoir des coffres-forts remplis d'argent ; cela arrive de temps en temps. Tant mieux : elles sont jeunes et elles ont des milliards. Mais elles ont peut-être beaucoup d'enfants à qui elles veulent laisser ces milliards ; c'est un gros problème car ces enfants

risquent de se retourner contre vous, si vous mettez tout cet argent dans vos poches. Il y a des risques partout et il faut avancer masqué, comme disait Descartes. C'est l'argent qui vous intéresse, mais vous dites à toutes les veilles femmes : « Vous êtes belles. Je n'ai jamais rencontré une femme comme vous. Aucun être humain ne vous arrive à la cheville.

- Ah bon ?

- Oui, oui.

- Vous êtes un vil flatteur.

- Non, je dis la vérité. Je le pense vraiment. Vraiment. »

Donc l'absence de troubles n'équivaut pas au vrai bonheur. On ne respecte pas la vie si on pense qu'il suffit de ne pas souffrir pour être heureux. Et toute cette beauté qu'on voit partout et qu'on goûte pendant les repas et en dehors des repas ? Ça ne vaudrait rien ? C'est assez cher, il faut le reconnaître, et c'est très précieux sur le plan esthétique. La beauté est partout parce que Dieu ne peut créer quelque chose de laid ; Leibniz le savait et on le sait aussi. On sait beaucoup de choses, quand on pense à ce qu'on sait. Il vaut mieux ne pas penser à ce qu'on ne sait pas, sinon on sombre dans une dépression sans fin. Mais si l'on pense à ce qu'on sait, on est heureux, et c'est un petit bout de bonheur auquel on tient car même les petits bouts comptent, quand il s'agit du bonheur.

On ramasse un petit bout de bonheur et on se dit que ce n'est que le début. La fin sera resplendissante, mais on n'en est pas encore là. On est au tout début du bonheur et on est déjà heureux – à moitié, ce qui ne correspond pas à la quantité du bonheur qu'on éprouve. Tant pis : l'essentiel est de participer au bonheur, comme disait Pierre de Coubertin. On y participe ; c'est déjà fait. À présent il s'agit d'élargir le bonheur autant qu'on peut l'élargir et l'enrichir. On s'enrichit pour enrichir le bonheur car la Bible dit que l'or rejoint l'or ; l'or aime l'or. Autrement dit, qui se ressemble s'assemble. Une pièce d'or ressemble à une autre pièce d'or. C'est pour cela que ces deux pièces s'aiment d'amour tendre. D'ailleurs, il n'y a pas d'autres amours dans le royaume de l'amour. Il n'y a que l'amour tendre et l'amour passionné.

On ramasse ce bout qu'on digère parfaitement et on trouve un petit bout d'amour. On jouit de tout cela ; puis on envoie quelques e-mails et on reçoit quelques millions. Alors, les petits bouts deviennent grands, comme disait La Fontaine. Tout devient grand, pas seulement les petits bouts. L'argent rend heureux, même si La Fontaine conteste cet avis en disant que ni l'or ni la grandeur ne rendent heureux. L'or ne nous rend pas heureux, s'il s'agit d'une petite pièce. Mais la grandeur de l'or nous rend heureux, si le cours de l'or est suffisamment élevé. Aujourd'hui il est assez élevé et par conséquent ce cours et le reste du monde nous rendent heureux.

Puis il y a un petit bout de femme qui fait son apparition. Cette femme est petite, mais cela ne nous gêne pas parce que les femmes de taille moyenne sont très à la mode. Les naines ne sont pas encore à la mode, mais cela va venir, d'après les spécialistes. Cela vient et on épouse une naine. Cela ne dure pas, mais on sait que le bonheur est de courte durée. On dirait qu'il ne dure pas. Il fait son apparition et ensuite il fait sa disparition. Tout cela est logique parce que les choses apparaissent pour

disparaître – c'est dans la nature des choses. On connaît cette nature et on dit aux choses : « Vous êtes là pour le moment, mais vous allez disparaître d'un moment à l'autre. Disparaissez toute de suite, sinon on va pleurer. » Et les choses disparaissent ; elles sont magnanimes, contrairement à ce qu'on croit. Elles savent qu'il vaut mieux ne rien avoir que de perdre ce qu'on a depuis quelque temps, depuis toujours. La fortune d'un ancêtre, par exemple. Elle a disparu ; tant mieux.

Il y a les doctrines et les docteurs. Ils nous veulent du bien car l'univers est magnanime, sinon nous ne serions pas nés, ce qui est un cadeau inestimable. Naissance, naissance. Nous sommes nés dans le royaume des hommes et des femmes ; par conséquent, nous pouvons atteindre le nirvana. (Les animaux n'en sont pas capables.) Nous pouvons aussi lire des livres que les chimpanzés ignorent. S'ils connaissaient nos livres, ils les réciteraient tous les jours. Ils ne les connaissent pas car ils ne savent ni lire ni écrire. Ils n'écrivent pas de livres. Nous écrivons des livres ; nous les lisons. Nous lisons nos livres et ceux de nos confrères et de nos amis. Nous sommes plus heureux que les singes et rien que pour ça on peut s'estimer heureux. Nous sommes plus heureux qu'un singe et cela réchauffe le cœur et le reste de la substance humaine.